

5 cts — SOUVENIR DU JUBILE, 32 PAGES — 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 5
MONTREAL, 3 JUILLET 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

SQUARE VICTORIA



STATUE DE SA MAJESTÉ LA REINE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 3 JUILLET 1897

BOUQUET DE PENSÉES

C'est d'une grande âme de souffrir avec patience, mais quoi de plus héroïque qu'une femme portant une chaussure de 3 points quand il lui en faut une de 5?

x

La Société se divise en deux classes bien tranchées; ceux qui ont plus d'appétit que de diner et ceux qui ont plus de diner que d'appétit.

x

Un secret? C'est ce que vous dites en confidence à la plupart de vos meilleurs amis en leur recommandant de ne le dire à personne.

x

Le grand malheur pour nous c'est que bien souvent nous négligeons de faire demain ce que nous avons omis de faire aujourd'hui.

x

Les temps sont si durs actuellement que beaucoup d'hommes se coupent la moustache afin de fumer leur cigares plus courts.

x

Pour jouir, complètement, d'une bonne dinde truffée, il ne faut être que deux: Soi et la dinde.

x

Le comble de l'avarice: ne pas se payer le luxe d'un sourire si ce n'est aux dépens d'un autre.

x

Si les roses n'avaient pas d'épines, il y a des chances pour qu'elles eussent une languette.

x

Tout homme doit laisser à sa mort ses biens à ses plus proches quels qu'ils soient.

x

Si on ne saurait trop peser ses paroles, on doit encore plus examiner ses écrits.

x

Soyons religieux sans superstition.

CHERCHEUR.

BONNE RECETTE

Jeune politicien. — Enfin, maître, que faut-il faire pour réussir en politique?

Vieux politicien. — Pas grand'chose. Tenez-vous les mains ouvertes et la bouche fermée.

x

Le secret d'un secret c'est de bien savoir comment et quand on doit le dire.

x

Je connais un jeune homme qui était, il y a trois mois, anxieux de mettre le monde entier aux pieds de son adorée.

Il s'est marié et aujourd'hui il ne veut même plus lui mettre un tapis sous les pieds.

A UN CONCERT DE CHARITÉ

Admirateur enthousiaste. — Quel jeu! Quelle expression! Quel talent! Et dire qu'elle joue absolument d'oreille.

Le voisin grincheux. — Alors, ce qu'elle doit être sourde!

APRÈS

Alphonsine. — Alfred, avant de nous marier, ne m'avais-tu pas promis de tout partager avec moi; de parcourir, la main dans la main, le chemin de la vie?

Alfred. — Oui, c'est vrai.

Alphonsine. — Et maintenant tu te fâches quand, cinq soirées par semaine, je te demande ou tu peux bien aller.

INJUSTICE HUMAINE

Prisonnier. — Oui, monsieur, il fut un temps, hélas, où je ne fréquentais que les meilleures maisons.

Le visiteur. — Et qui vous a amené ici?

Prisonnier. — Ils m'ont pris lorsque j'en sortais.

FERMIER vs BOULANGER

Un boulanger achetait son beurre d'un fermier, lequel le lui passait en rôles devant peser 6 livres. Hors, un jour qu'il pesait le beurre, il trouva que tous les rôles étaient au-dessous de 6 livres et fit arrêter le fermier.

Le juge devant qui vint l'affaire demanda au fermier:

— Votre beurre en rôles ne pèse certainement pas 6 livres et il y a tromperie sur le poids. Avez-vous une balance?

Le fermier. — J'en ai une, Votre Honneur.

Le juge. — Avez-vous des poids?

Le fermier. — Non, pas de poids, Votre Honneur.

Le juge. — Alors, comment faisiez-vous pour peser votre beurre?

Le fermier. — C'est bien simple, Votre Honneur, chaque fois que je vendais du beurre au boulanger, je mettais dans ma balance un des pains de 6 livres qu'il me fournissait et qui me servait de poids. Je suis innocent.

Et le juge l'acquittait.

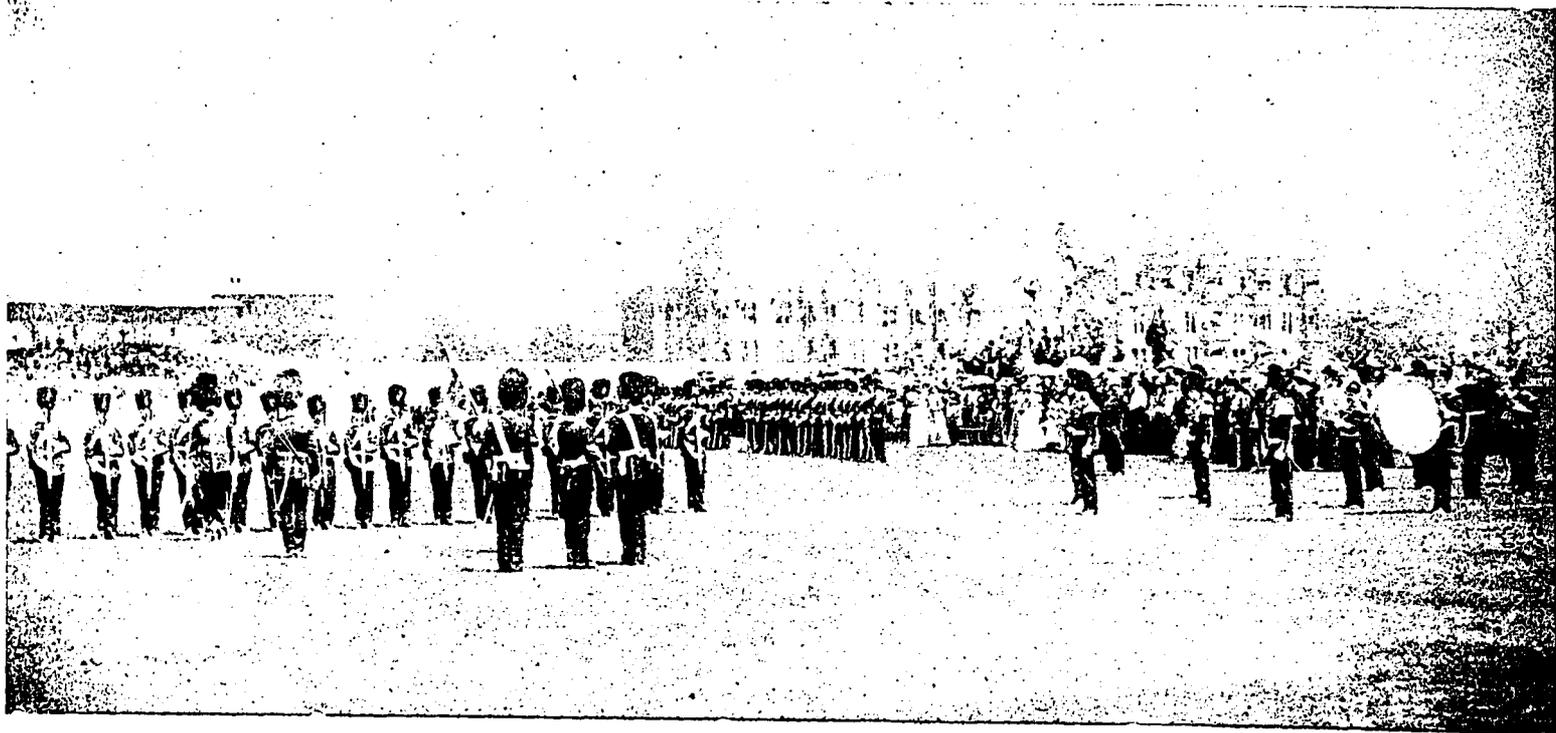
LAQUELLE

Melle de la Ville (au fermier). — Voulez-vous, s'il vous plaît, M. Penoute, me dire laquelle de vos vaches donne le thé de bœuf?

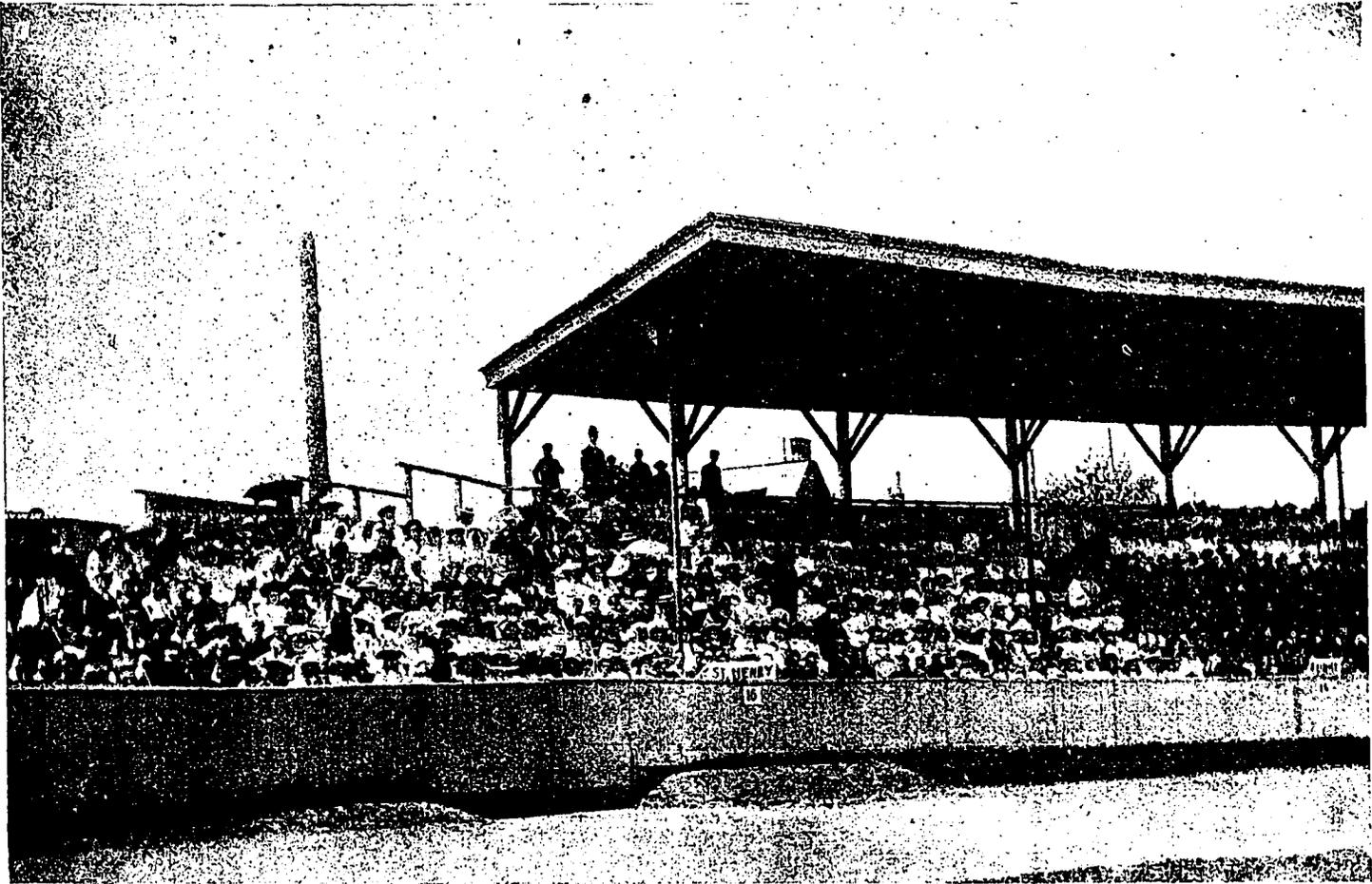
IL NE POUVAIT LE MONTRER

Bouleau. — Voyons, Rouleau, soyez juste; vous est-il possible de reconnaître quelque chose qui rende attrayante Melle Riche?

Rouleau. — Je ne le puis pas car c'est son compte de banque.



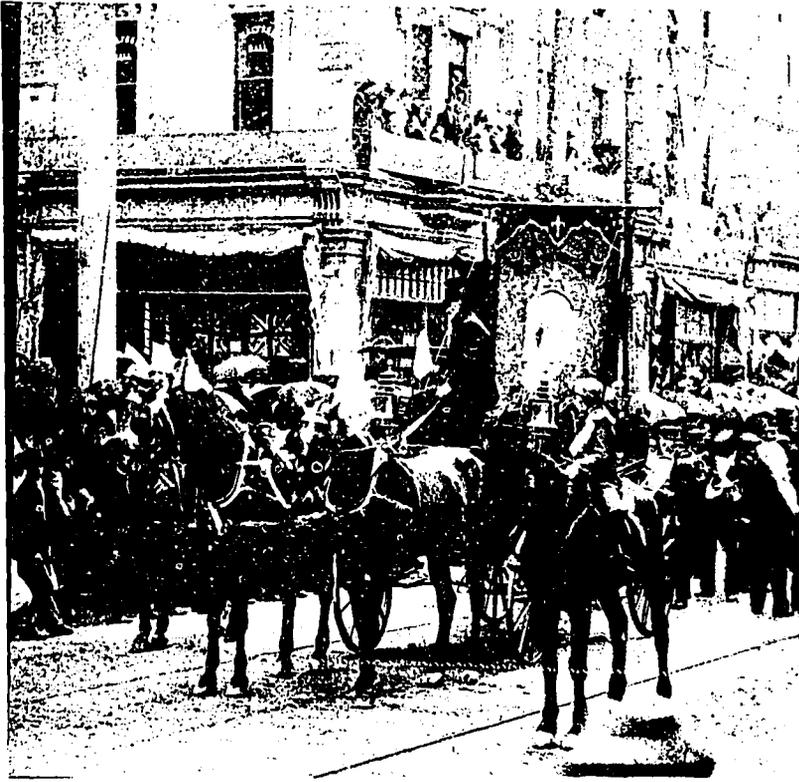
LE FESTIVAL DES ENFANTS A WESTMOUNT — EXERCICES DU GÈNE FUSILLIER.



LE FESTIVAL DES ENFANTS A WESTMOUNT — L'ESTRADE.



LE FESTIVAL DES ENFANTS A WESTMOUNT — LES DISCOURS.



LA PARADE CIVIQUE — LA BANNIÈRE DES ARTISANS CANADIENS-FRANÇAIS.

JUILLET

Juillet s'enivre encor du parfum de ses roses
Et de nouveau pour lui les voit s'épanouir ;
D'un accent caressant il répète des choses
Si belles, que leurs cœurs, de nouveau, vont s'ouvrir.

L'épi se revêt d'or, son aigrette se dresse
Au-dessus des sillons, il croit, il croit toujours
Sous la brise, tremblant il va dormir ; sans cesse :
Il rêve qu'il verra des éternels beaux jours.
Pauvre petit épi, si juillet t'a fait grâce,
Août, moins clément, verra, de son bras, le faucheur
Te coucher sur le sol ; ton horizon s'efface,
Mais ta mort donnera du pain au laboureur !

HENRY VERDUN.

IDYLLE ARTISTIQUE

Dupinceau, l'artiste bien connu, me racontait sa vie entière, l'autre jour, alors que passant dans les Champs Elysées nous assistions à la démolition de cet infortuné Palais de l'Industrie.

— Ah oui, disait l'artiste, quand je pense qu'on ne va pas laisser debout une pièce de cet horrible édifice, si vous saviez combien mon âme s'emplit de satisfaction !

— Comment, Dupinceau, je ne vous savais pas si vindicatif ; que vous

a donc fait ce malheureux monument qui, s'il n'était pas une concurrence au Parthénon, ne me semblait pourtant pas mériter :

Ni cet excès d'amour, ni cette indignité.

— Vindictif ! On le serait à moins. Figurez-vous qu'en 1856, — je parle de longtemps, comme vous le voyez, — je débutais alors dans la peinture, j'y envoyais un portrait en pied de l'Empereur Napoléon III... Il fut refusé... J'allais voir le ministre des beaux-arts pour réclamer contre le procédé. Ce suppôt impérial eut l'indignité de ne me pas vouloir entendre. Monsieur, je fus successivement refusé avec les portraits de Rouher, de Morny, d'Emile Olivier... Aussi, ô aussi, quand, le 4 septembre, la foule se rua aux Tuileries, je fus un des premiers à pénétrer dans l'antre de la tyrannie. Mais c'est au Palais de l'Industrie que j'en voulais tout particulièrement et, au 18 mars, il ne tint pas à moi si je ne m'emparai de cette caverne, pour l'incendier, la faire sauter, la pulvériser ; vint la République, la république Athénienne, j'expose le portrait de Mr Thiers... refusé. Je cours chez le surintendant des Beaux-Arts, Mr de Chenevière alors, il me flanque à la porte.

Vexé, — il y avait de quoi, — las de l'Empire, de la République, de tout, et comme je flairais une restauration, je me fends d'un magnifique portrait du comte de Chambord... refusé, toujours. Ne sachant plus à quelle divinité me vouer, je fis un Gambetta... superbe, vivant ! Ils eurent le courage de refuser le grand tribun.

Je cours chez le surintendant des Beaux Arts, Antonin Proust alors, il me reçoit très bien, me fait asseoir et me dit :

" Mon cher Dupinceau, vous êtes un peintre éminent."

Ce qui n'empêcha pas que, les années suivantes, je fus refusé successivement avec les portraits du Maréchal, de Mr Grévy, de Wilson... refusé... toujours refusé.

Cette année, je change de genre et je fais une superbe toile : Félix Faure saluant la Reine d'Angleterre.

Ils l'ont refusé aussi ! Refusé Sa Gracieuse Majesté ! Refusé Félix ! Dame, je suis allé à la surintendance des Beaux-Arts et je n'ai pas mâché à Roujon que j'en avais assez, à la fin. Pensez, depuis 1856 ! Savez-vous ce qu'il m'a dit ? Je vous le donne on cent, en mille, en tout ce que vous voudrez.

Il m'a dit : " Mr Dupinceau, lèguez vos œuvres au Luxembourg ! "

KADIO.

LA RAISON POURQUOI

Boirzau. — Vous avez quarante ans, Loupin, pourquoi donc ne vous mariez vous pas ?

Loupin. — Parce que je n'aimerai pas épouser une vieille fille et qu'une jeune fille qui m'épouserait serait une imbécile, hors je ne veux absolument pas d'une imbécile.

BONNE PIÈCE

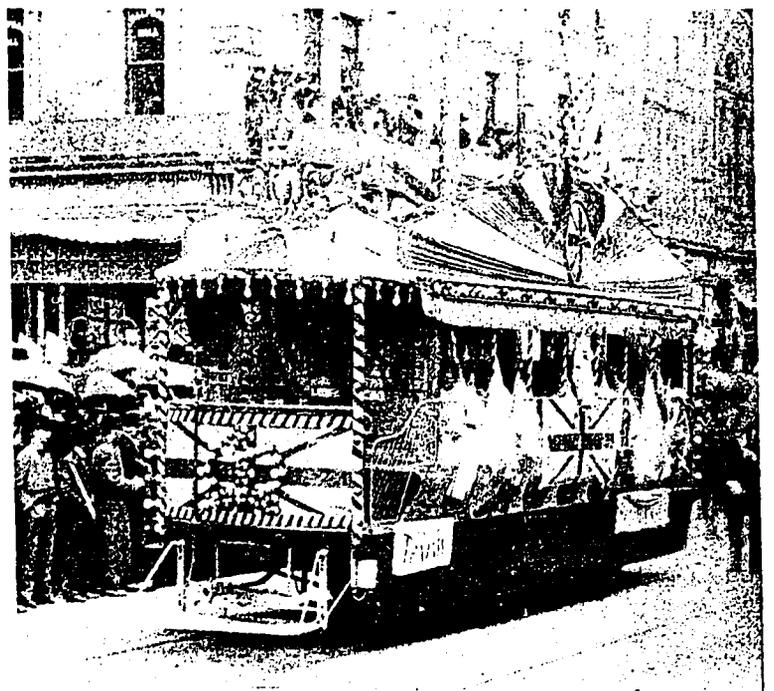
Mlle Antique. — Que pensez-vous du jeune X... ma chère ? Au dernier bazar il a payé \$5 pour un baiser qu'il m'a donné.

Mlle Langued'acier. — Il n'y a rien, ma chère, que le brave garçon ne soit prêt à faire du moment qu'il s'agit de charité.

Touffes argentées prématurément peuvent être rendues à leur couleur naturelle, tel que dans le jeune âge, et la tête tenue exempte de pellicules, par l'emploi du Rénovateur Végétal Sicilien pour les Cheveux, de Hall.



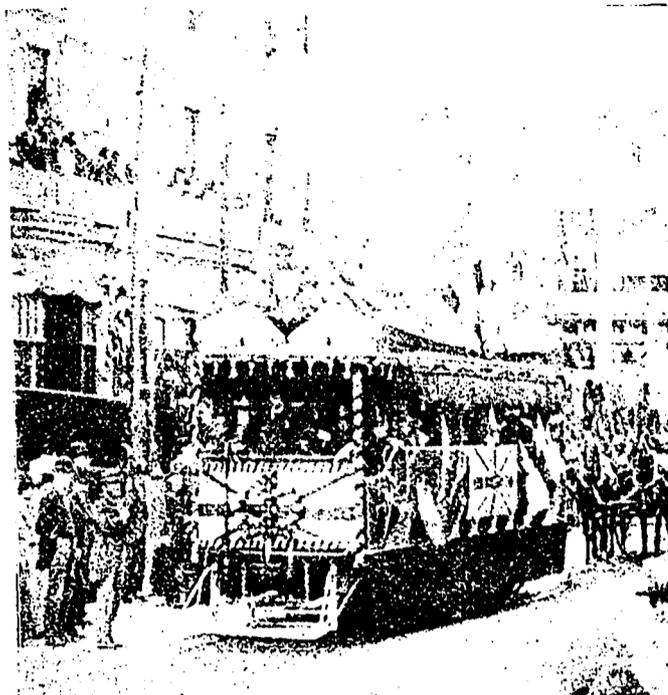
LA PARADE CIVIQUE — SECTION STE-BRIGIDE : VOTURE DE FERMIER IRLANDAIS.



LA PARADE CIVIQUE — SECTION STE-CUNÉGONDE : LE TRAVAIL.



LA PARADE CIVIQUE — SECTION NOTRE DAME : CHAR DE LA CHASSE ET DE LA PÊCHE.



LA PARADE CIVIQUE — CHAR DÉCORÉ DE LA CIE DES TRAMWAYS ÉLECTRIQUES.

BOITE AUX LETTRES

L'éminent M. Polyxène Billetoque, professeur d'astronomie physiologique irrationnelle à l'École normale supérieure d'apiculture, a bien voulu nous communiquer la lettre suivante qu'il vient de recevoir. Nous lui en adressons, au nom des lecteurs du SAMEDI, nos sincères remerciements.

Monsieur et illustre maître,

La dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous voir à votre laboratoire, nous sommes tombés d'accord pour reconnaître que cette fin du dix-neuvième siècle était marquée par une éruption vraiment prodigieuse d'inventions et de découvertes.

Il semble que la Science Moderne veuille procéder par bonds. La nature ne fait pas de sauts (si ce n'est avec un *o*), dit un adage scientifique, mais la science ne se gêne pas pour exécuter d'extraordinaires cabrioles en avant.

Eh bien ! j'apporte aujourd'hui ma contribution au trésor scientifique du dix-neuvième siècle expirant ! Je veux que vous soyez, cher et illustre maître, le premier informé d'une découverte dont vous ne méconnaîtrez certainement pas l'immense portée.

J'ai trouvé le moyen de *fixer et conserver* le feu et la flamme en les portant à la congélation dans un appareil frigorifique spécial, et de les découper ensuite à la scie mécanique en tablettes de cinq centimètres. Ces tablettes de flamme, désormais incombustibles, mises dans des boîtes en fer blanc, comme les sardines, sont prêtes à être expédiées par colis postal ou autrement.

Pour se servir de mes conserves de feu de bois, charbon ou chandelle, il suffit de les mettre réchauffer trois minutes au bain-marie ; elles durent ensuite indéfiniment, sans usure très appréciable, une tablette de flamme pouvant faire tout un hiver.

Vous voyez d'ici les avantages : économie formidable pour le chauffage et l'éclairage, facilité de transport précieuse pour les voyages dans les régions polaires, propreté, etc.

Le gouvernement lapon, mis par des indiscretions de laboratoire au courant de mes recherches, m'offre déjà des sommes et des honneurs considérables, des croix de commandeur de tous ses ordres enrichis de diamants en givre, une statue équestre en neige éternelle à ériger dans sa capitale, sur une grande place publique, au milieu du cercle polaire illuminé par mon procédé, etc., si je consens à lui réserver les cinquante mille premières tablettes de flamme.

Avec le noble dédain du lucre qui me caractérise, j'ose le dire, je laisserai à une société par actions le soin d'exploiter ma découverte, me contentant d'une simple prime de 75 millions pour la première année.

J'ai fixé à votre intention la flamme d'une pipe que vous recevrez par ce courrier. Elle pourra vous durer deux ans, mais n'oubliez pas de la mettre d'abord trois minutes au bain-marie.

Veuillez agréer, Monsieur et illustre maître, l'assurance de mon profond respect.

THÉODORE ASENBOUCK,
de l'Académie des sciences de Fylsemugue.

Ci-joint mon portrait photographié que vous m'avez demandé pour votre laboratoire.

20 Juin 1897.

UNE VRAIE CANAILLE

Le teneur de livres.—L'homme qui a acheté le set de chambre de \$100 et qui a donné dessus un acompte de \$20, est parti hier de la ville emportant les meubles, on ne connaît pas son adresse.

Le patron (furieux).—La canaille ! Il faut mettre la police après lui et le faire arrêter n'importe où il est. Quand je pense que j'ai payé ce set de chambre \$14 comptant. Filou... va !



LA PARADE CIVIQUE — CHAR DE L'ALLIANCE NATIONALE

PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,

contre la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Maladies Nerveuses, Débilité Générale.

Voir l'annonce



LES DÉCORATIONS DE LA RUE ST-JACQUES.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS - D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXI

LA ROSÉE

SONNET

Au milieu des parfums dont ma joie est gâtée,
 Dans les bois, ce matin, je marchais en rêvant.
 L'aurore frissonnait comme un baiser vivant,
 Et la rosée exquise était partout posée.

La fleur se redressait sur sa tige éptisée,
 Et la mousse, plus fraîche aux caresses du vent.
 Tremblait, riait, pleurait sous le soleil mouvant,
 En laissant gretter ses larmes de rosée.

Et j'allais par la combe, et je bénissais Dieu,
 Et me disais qu'en somme il suffit de bien peu
 Pour que la pauvre vie humaine nous soit douce,

Puisque le pire mal peut toujours s'apaiser
 Tant qu'il nous reste encor le rêve et le baiser,
 — Deux gouttes de rosée au bout d'un brin de mousse.

CHARLES FOSTER.

Fantaisies Lipogrammatiques⁽¹⁾

PHYSIOLOGIE DE LA PÊCHE ET DES PÊCHEURS A LA LIGNE

(suite)

Sans I

Un autre se présente, un de ces types que la rage de pénétrer le secret des choses, porte à abandonner toute prudence, (le martyrologe des découvreurs est bourré de ces noms là!) S'approchant, regardant de près l'amorce avec un flegme charmant, la percutant du bout de la gueule, l'entrouvrant même comme avec la lame d'un scalpel, le malheureux y goûte!

(1) Lip. je laisse : gramma : lettre.

Sans J et sans K

Alors arrive un maniaque, un de ces individus, marqués au sceau de la fatalité, que la passion des cartes rend capable de toutes les folies : il se dit que l'asticot vient de passer quatre fois ; que, selon toutes les probabilités, la série à la noire ne va pas se prolonger et il parie, à cinq contre un, qu'il touchera l'asticot.

On tient et il jette sa personnalité, plus ou moins intéressante, sur l'hameçon fatal comme un louis sur le tapis vert.

Encaissé encore celui là !

(A suivre.)

LOUIS PERRON.

UN CHANÇARD

Mme Pat.—Que c'est donc curieux ! Voilà dans le journal, l'histoire d'un revendeur de fruits, un italien, qui a été mordu par une tarentule cachée dans les bananes. Il a été guéri instantanément en avalant une pinte de whisky.

M. Pat (mélancoliquement).—Quel malheur qu'il n'y ait pas au moins une tarentule dans chaque lot de bananes.

ELLE L'AIMAIT TROP

M. Lamoureux.—Puis-je espérer, Mlle Cœur d'or, que vous vous laissiez attendrir quelque jour ?

Mlle Cœur d'or.—Non, M. Lamoureux, ne l'espérez pas. J'aime trop ma mère pour jamais en faire une belle-mère.

PLUS INDIGESTE QUE L'ARGENT

La mère (criant).—Baptiste, Baptiste, viens vite, le bébé vient d'avaler une pièce de cinq centins !

Le père.—Allons, allons, ne fais pas tant de bruit et ne te tourmentes pas, cela ne lui fera pas de mal.

La mère.—Je me trompe, Baptiste, c'est un \$10 en or !

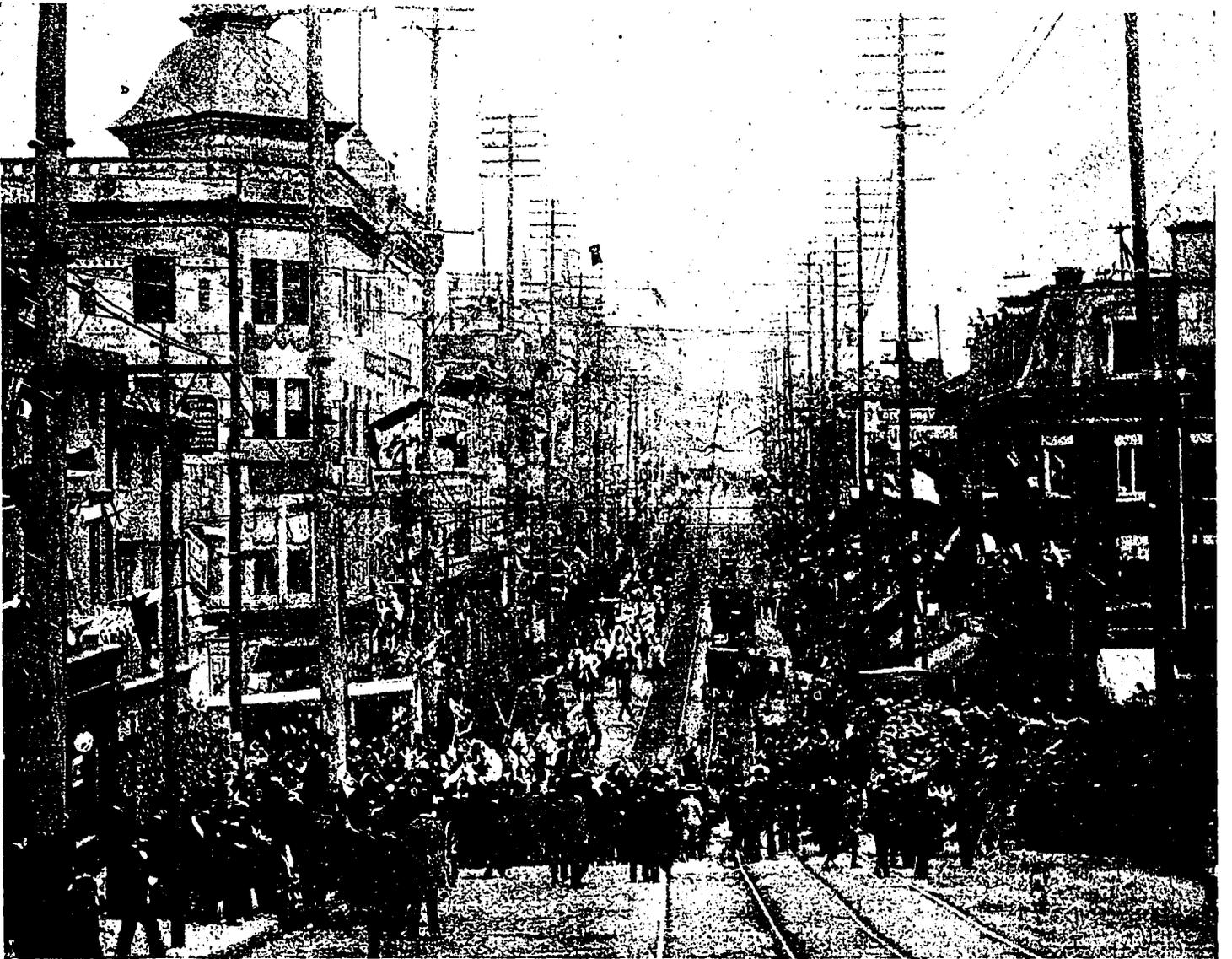
Le père (surlant).—Ciel ! Vite ! Dépêche-toi de téléphoner au docteur.

EFFRAYANT

La servante (au policeman).—Monsieur de la police, faites donc taire monsieur Bouleau, voilà-t-il pas qu'il m'a pris pour sa femme.

Le policeman.—Ah ! Et il vous a embrassée, n'est-ce pas ?

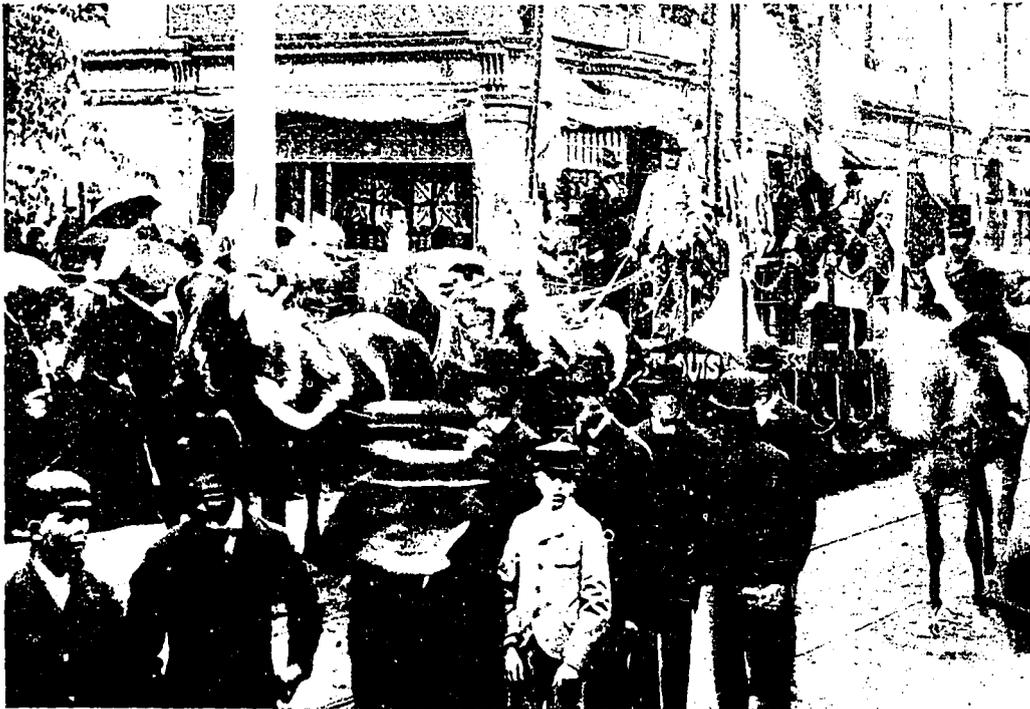
La servante.—Non, il m'a dispartée que c'en était effrayant.



LA PARADE DE BUFFALO BILL — VUE DU HAUT DE LA COTE ST-LAMBERT.



LA PARADE DES BICYCLES LE SAMEDI — CLUB "LES VOLTIGEURS".



LA PARADE CIVIQUE — SECTION ST DENIS : CHAR DES ARTS ET MÉTIERS.

REVIENS

Oh ! j'ignorais t'aimer aussi fort que je t'aime,
Il fallut ton départ et ton dernier adieu,
Et ton dernier soupir pour me rendre à moi-même ;
Je t'aime follement et je suis malheureux.

On dit que tout s'en va, que tout se brise et lasse,
Que l'amour du matin est oublié le soir,
Que l'amour disparaît, comme le vent qui passe,
Que l'amour finit quand on cesse de se voir.

Oh, non ! cela n'est pas, car je t'adore encore,
Vers toi seule, vers toi, s'élançe tout mon cœur,
J'ai beau ne pas vouloir il faut que je t'adore,
Pour moi c'est un tourment, mais c'est tout mon
[bonheur.

Lac Temiscamingue, 7 juin 1897.

Pour elle, l'unique aimée.
Qui fait briller mon cœur d'une mourante clarté.
Je veux tout ton amour pour une éternité,
Je veux boire en tes yeux cette idéale ivresse,
Oui, je veux t'adorer, je veux t'aimer sans cesse,

Je veux t'aimer toujours, et je sais que tu m'aimes,
Restons, restons unis, ne nous séparons pas
Aimons nous, aimons nous, c'est une joie extrême,
C'est l'idéal bonheur et le ciel ici-bas.

Et je veux te revoir car mon âme est bien lasse,
Je sais l'hymne d'amour, bel hymne fait pour toi,
Je veux te le chanter — Excuse moi de grâce,
Reviens, reviens bientôt, oh pour l'amour de moi.

B. DE FLANDRE.

MENDIANTS

Je viens de voir fourrer aux cellules un pauvre diable parce qu'il demandait la charité sur la voie publique ?...

Est-ce que tout le monde, sans exception, ne la demande pas, la charité ?

Que font donc tous ceux qui vont dans les administrations, les banques, l'Hôtel-de-ville, chez les échevins, pour quémander une place ?

Et ceux qui, candidats perpétuels aux offices municipaux, provinciaux ou fédéraux, mendient les suffrages de leurs électeurs ?

Et les applaudissements que mendient par des sourires ou des réclames cabotins au théâtre, chanteurs, chanteuses, monologues et autres engeances dans les salons et cela après nous avoir scié, en long et en travers, de leurs insupportables litanies ?

N'y a-t-il pas, rien qu'à Montréal, des centaines, que dis-je, des milliers de personnes qui rougiraient et se croiraient absolument déshonorées si elles allaient au théâtre, au concert, voire même en chemin de fer ou en tramway, autrement que munies de coupons, billets, tickets, mendiés, platement, aux directeurs de ces diverses exploitations ?

Et ce que la Ville, la Province, le Dominion, l'Empire lui-même, n'implorèrent pas tous les jours la charité publique ?

Ne se souvient-on plus des pompiers, des fêtes jubilaires, du fonds de secours aux Indous, etc., etc. ?

Et les amis donc, qui, non contents de vous " taper " à jet continu de un dollar ou de dix, vous empruntent quelquefois bien plus que cela, hélas ! sans même vous le demander.

Et les parents, et les enfants, et les domestiques, et les parasites, et les pique-assiettes de tout accabit venant solliciter une invitation à dîner et... ensuite, vous débinaut à bouche que veux tu, alors qu'elle est encore pleine ?

Est-ce qu'elles ne mendient pas votre place à l'intérieur des tramways, ces aimables représentants du sexe dit faible, — quelle blague ? — qui y pénètrent en courant,

vous regardent de travers si vous ne vous excusiez pas immédiatement et ne vous remercient même pas quand, pour elles, vous vous soumettez à tous les inconvénients du voyage debout ?

Et ne mentent-elles pas un sourire, un mot aimable, quelque menu soin celles qui, le plus innocemment du monde, se prélassent devant vous, en soirée, au théâtre, à la ville même ?

Oui, tout le monde mendie, allez !

Je laisse de côté, intentionnellement, tous les professionnels de la mendicité, les vrais, les seuls, les purs, les non-hypocrites mendiants, les seuls vraiment intéressants que je connaisse.

Tenez, voilà, sur les marches de l'église, une pauvre femme qui use ses genoux à mendier l'éternité !... D'autres, en grand nombre, qui, après n'avoir rien fait pour le conquérir par une vie sans tache, par tout un passé d'honnêteté et de travail, espèrent, en quelques minutes, arriver à tromper Dieu lui-même et à en obtenir ce qui ne doit être réservé qu'aux vrais justes. Mendiants, va ! Et les plus abominables des mendiants.

Et jusqu'à ceux qui ne sont plus, qui nous demandent larmes et prières... Jusqu'à moi-même, enfin, qui ne rougis aucunement en vous demandant, pour cette soporifique élucubration, pondue dans un moment de misanthropie, par un ciel gris, un jour qu'il pleuvait, l'aumône de votre indulgence.

PARISIEN.

SUREMENT NON

La cliente (au commis, dans un magasin de musique).—Avez-vous " Un cœur pour m'aimer " ?

Le commis (tristement).—Sûrement non, mademoiselle, avec un salaire de \$5 par semaine.

AVANT ET APRÈS

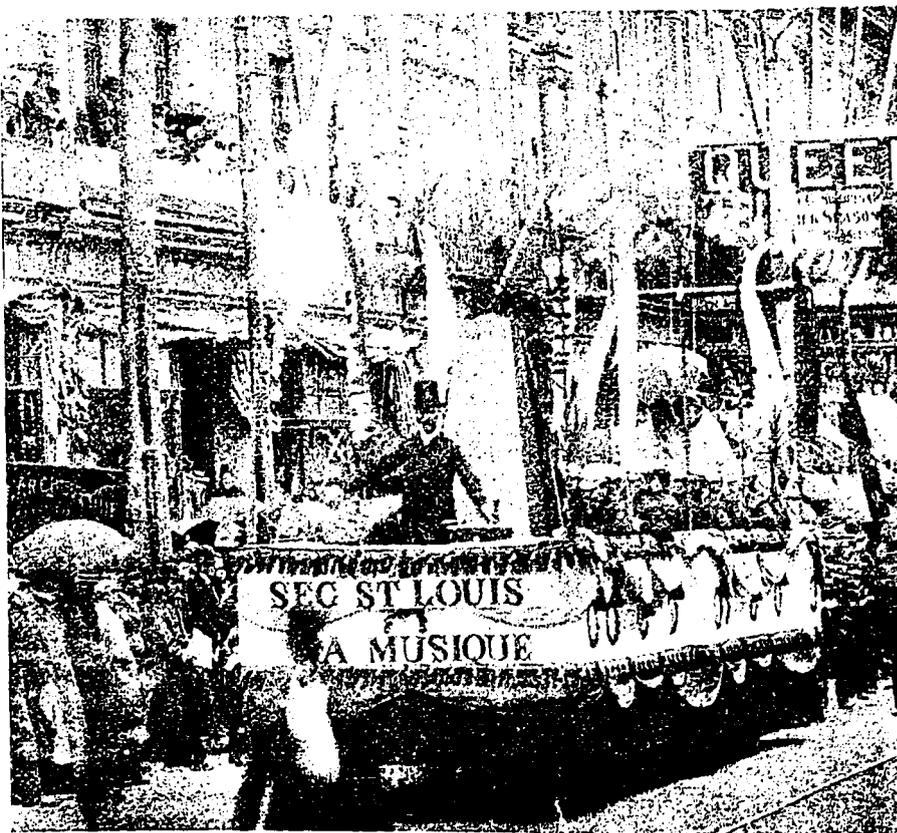
Avant.—Oh ! ma chérie. Commandes tout ce que tu voudras et tu l'auras de suite. Même s'il me fallait aller au bout du monde.

Après.—\$10 pour un chapeau ! Mais enfin crois-tu que je fabrique de la fausse monnaie ?

POUR L'OBLIGER

La dame (qui pose pour son portrait).—Maintenant, monsieur l'artiste faites-moi la bouche petite, petite, je sais bien que je l'ai grande,

mais en me la faisant petite vous m'obligeriez beaucoup. Le voulez-vous ?
L'artiste (galamment).—Certainement, madame ; même, si vous le préférez, je la laisserai complètement de côté.



LA PARADE CIVIQUE — SECTION ST LOUIS : CHAR DE LA MUSIQUE.

LE PETIT FRÈRE

Ils avaient tous deux de très jolis noms.

Le petit frère s'appelait Gaby et la grande sœur Elsi.

Le petit frère était la joie de la maison et la grâce élégante de ses cinq ans faisait l'admiration de chacun.

Potelé comme un bébé, blond comme un ange de Raphaël, enjoué, radieux, disant et chantant mille choses folles, riant éperduement, et les lèvres toujours pleines de baisers, il était vraiment l'âme du logis.

Mais il avait un défaut — qui n'en a pas à cet âge? — exubérant de santé, il était turbulent. Gambadant tout le jour à travers les appartements, escaladant les chaises et les fauteuils, furetant partout et touchant à tout, il faisait la désolation de sa vieille gouvernante.

La grande sœur, au contraire, était grave et douce, comme il convient à une fillette de douze ans, qui prend déjà des airs de demoiselle.

Comme la mère avait une santé délicate et qu'elle ne pouvait guère s'occuper de ses enfants; comme le père de son côté, un savant, était absorbé par le travail, Gaby et Elsi étaient abandonnés à eux-mêmes.

La grande sœur faisait de son mieux la petite maman avec le petit frère, et lui donnait un peu de l'amour maternel que les jeunes filles couvent en secret dans leur cœur pour les enfants à venir.

Mais elle était bien jeune, la grande sœur.

Elle avait aussi un défaut, la grande sœur: elle était l'impatience même, et comme le petit frère devenait toujours plus turbulent, elle s'irritait souvent plus qu'il ne fallait, grondait beaucoup, frappait un peu, de

sorte que les gamineries du petit frère finissaient toujours par de grosses fâcheries.

Le pauvre Gaby pleurait alors à chaudes larmes et trouvait sa petite maman bien sévère.

Or il arriva qu'elle fut bien punie de ses vivacités, la petite maman.

Un jour elle était au piano.

Il n'y avait pas longtemps qu'elle avait commencé ses études musicales, et elle apportait à ces exercices une véritable passion.

Quand elle faisait ses gammes et qu'elle déchiffrait les airs enfantins qu'on lui donnait à préparer pour sa leçon,

elle se gonflait d'importance et se croyait déjà une grande demoiselle.

Elle pensait avec orgueil au jour où elle pourrait jouer ses morceaux, d'abord devant toute la famille réunie, puis, quand elle serait sûre du succès, devant un cercle d'invités qui l'applaudiraient et devant ses petites amies qui ouvriraient de grands yeux étonnés et envieux.

Aussi elle s'impatientait plus que jamais quand le petit Gaby venait la déranger à ses moments-là, et elle s'irritait outre mesure.

Ce jour-là, donc, elle étudiait ses exercices avec ardeur quand le petit frère vint la trouver et, se levant sur la pointe des pieds, se mit à tapoter sur le piano, car c'était son grand plaisir.

"Finis, Gaby, dit la grande sœur, tu vois bien que je travaille!"

Et elle prononçait ces derniers mots d'un ton sec, en se redressant.

Mais Gaby, qui prenait goût à cette musique et que les fausses notes ne troublaient pas, continuait toujours ce jeu.

"Assez, s'écria Elsi tout agacée, tu m'ennuies à la fin."

Seulement la colère de la grande sœur semblait amuser le petit frère, qui se plaisait à la taquiner.

Et il tapotait de plus belle, de ses poings fermés, en riant de toute son âme.

"Ah! petit démon, fit Elsi, tu ne veux pas cesser! Eh bien, en pénitence."

En même temps, pâle de colère, la grande sœur le prit par un bras, se leva, le mit dehors, dans la rue, où la nuit commençait à venir, et rentra en formant bruyamment la porte.

Puis elle se remit au piano, tandis qu'elle entendait le pauvre Gaby sangloter derrière la porte.



Il se mit à tapoter sur le piano. (P. 9, col I.)

Elle reprit ses exercices; puis, après quelque temps, comme elle n'entendait plus pleurer et que sa colère était passée, elle vint ouvrir la porte, regrettant déjà son emportement et craignant que le petit frère ne prit froid ainsi, sur le pavé, à la nuit tombante.

Car elle avait bon cœur, la grande sœur; elle chérissait son Gaby jusqu'à l'adoration, et il était grand dommage qu'elle fût irritable à ce point.

Quelle ne fut pas son épouvante quand elle ne trouva plus le petit Gaby à la porte!

Elle espéra d'abord qu'il s'était peut-être caché en quelque recoin, par espèglerie, pour s'amuser de sa frayeur.

Et elle courut à en perdre haleine, le long de cette petite rue de province, qui était toute déserte à cette heure tardive.

"Gaby! Gaby!" criait elle à tous les échos, et sa voix éperdue restait sans réponse, tandis que les ombres de la nuit glissaient lentement entre les deux rangées de maisons grises dont les façades maussades se dressaient de chaque côté.

"Gaby! Gaby!" s'exclamait-elle encore, et rien, toujours rien!

Suffoquée, la tête basse, elle rentra se jeter éplorée dans les bras de sa mère, en lui contant, sans s'épargner, ce qui venait d'arriver.

La pauvre mère, qui souffrait, se leva vivement de la bergère où elle reposait au milieu de coussins moelleux.

Les yeux fous, elle appela, et le père, le savant qui partageait sa vie entre son laboratoire et son cabinet de travail, apparut sur le seuil de la chambre, le regard encore illuminé de son rêve.

"Gaby, notre pauvre Gaby est perdu," dit la mère avec angoisse.

Le père porta ses deux mains à sa tête comme pour empêcher d'éclater et s'en fut courir à travers la ville.

Ce fut en vain.

Les hommes de police, lancés dans le dédale des ruelles tortueuses, fouillèrent inutilement les faubourgs et les terrains vagues où leurs torches fumées jetaient des lueurs sinistres.

Il fut impossible de trouver l'enfant perdu.

On supposa qu'il avait été enlevé par une troupe de Bohémiens loqueteux qui avaient traversé la ville à la tombée de la nuit avec un ours privé que

l'un d'eux tenait en laisse, et avec des singes grimaçants que de gros chiens traînaient dans une petite charrette.

Le maire n'avait pas voulu les autoriser à séjourner, ne fût-ce qu'une nuit, dans l'enceinte de la ville, et ils n'avaient fait que passer, continuant toujours sans relâche leur misérable vie errante, chassés de partout comme une race maudite et malfaisante.

On fit des recherches. On trouva les Bohémiens, mais nulle trace de l'enfant!

Se voyant poursuivis, les Bohémiens s'en étaient ils cruellement débarrassés, en le jetant dans quelque fondrière ou au fond d'un puits?

Ou bien, par prudence, l'avaient-ils vendu immédiatement à d'autres saltimbanques auxquels on ne songeait pas à le réclamer, et qui seraient bientôt dans d'autres parages?

On se perdait en conjectures.

Les malheureux parents restaient inconsolables; la pauvre Elsi, accablée de remords, maudissait sa vivacité et se consumait de douleur.

Elle était devenue maintenant une fillette toute patiente, sage, réfléchie et absolument incapable de s'abandonner à un mouvement d'emportement: cette triste aventure lui avait servi d'enseignement et l'avait complètement guérie de son grand défaut. Son repentir faisait pitié.

Le chagrin avait aggravé l'état maladif de la pauvre mère, qui s'alanguissait toujours davantage dans sa bergère au milieu des coussins moelleux.

Elsi la soignait avec désespoir, comprenant que sa pauvre mère s'en allait par sa faute.

Les médecins recommandaient le changement d'air et conseillaient les voyages.

Le père abandonna donc son laboratoire rempli de cornues bicornues et de mystérieux instruments de physique, et l'on s'en fut de ville en ville, en France et à l'étranger.

En même temps on recherchait toujours l'enfant perdu.

Le père et la fille, quelquefois la mère avec eux, visitaient toutes les baraques de saltimbanques, toutes les *roulottes* de marchands forains, les moindres campements de Bohémiens, devisageaient avec anxiété les petits clowns des cirques, les petits pitres des parades, et les tout petits mendians en haillons qu'on rencontrait pieds nus sur les routes.

La plus ardente était la malheureuse Elsi. Il lui semblait qu'une voix secrète lui disait d'espérer.

Cependant le temps passait et rien, toujours rien !

Les parents désolés se sentaient découragés. On continuait à aller de ville en ville, mais bientôt on laissa à la pauvre Elsi le soin de visiter les saltimbanques, et la grande sœur, accompagnée de la vieille gouvernante qui la suivait clopin-clopant, parcourait fiévreusement les foires au bruit assourdissant des tambours et des cuivres, pour trouver le petit frère.

Elle entra partout, sans répit, il fallait tout voir. Et souvent les petites filles qui la voyaient pénétrer ainsi dans toutes les baraques, dans tous les cirques et tous les théâtres, enviaient son sort, sans savoir qu'elle était bien à plaindre.

Il y avait longtemps déjà que le petit frère avait disparu. Elsi était devenue une mince fillette de quinze ans, avec un visage pâle et amaigri, et des yeux qui brillaient d'un éclat inquiétant.

La mère était encore plus languissante.

Les médecins avaient exigé que la mère et la fille allassent passer l'hiver à Nice, et le père, oubliant désormais sa passion pour la science, afin de se dévouer entièrement à la santé de ces êtres si chers, les avait accompagnées au pays du soleil.

Là, perdus dans cette population cosmopolite, ils continuaient tous les trois leur misérable vie.

Cependant la grande sœur allait chaque jour par les rues de la ville et le long des chemins de la campagne, à la recherche du petit frère. Elle entendait toujours la voix secrète qui lui disait d'espérer.

Et en effet, un soir qu'elle était entrée, suivie de sa vieille gouvernante, sous la tente d'un cirque ambulante, tout à coup, comme par miracle, au milieu des poneys hennissants, des chiens sauteurs et des singes grimaçants, elle vit un pauvre petit enfant vêtu d'oripeaux rapiécés, qui faisait pitié avec son corps malingre et son air craintif, et qui ressemblait à Gaby d'une étrange façon.

Elle fut tellement saisie qu'elle ne put s'empêcher de pousser un cri, et qu'elle s'évanouit dans les bras de sa gouvernante.

Quand elle revint à elle, le petit acrobate terminait ses exercices et faisait le tour de la piste sur le rebord de velours, en marchant sur les mains. Il tenait dans ses dents un plat d'étain, qu'il présentait ainsi aux spectateurs du premier rang.

Elsi, qui était sur les gradins supérieurs, se précipita de sa place, et quand elle fut devant l'enfant :

"Gaby, lui dit-elle d'une voix tremblante, Gaby, viens, embrasse-moi !"

Mais le petit saltimbanque ne s'arrêta seulement pas et continua à marcher sur les mains, le long du rebord de velours.

"Gaby, dit-elle encore en le suivant, ne reconnais-tu pas ta grande sœur ? as-tu oublié Elsi ?"

Et, comme il allait toujours, la tête congestionnée, les bras vacillants, le torse bombé et les jambes prêtes à perdre l'équilibre, elle pensa qu'elle s'était trompée et, toute décontenancée, elle considéra un instant, le petit acrobate, qui s'éloignait lentement et péniblement, et dont le maillot pailleté d'or scintillait et faisait illusion sous les feux des quinquets fumeux.

Cette scène s'était passée à un moment où l'attention générale avait été attirée par une entrée de clowns, de sorte que personne ne l'avait remarquée.

Quand Elsi fut dehors et qu'elle eut descendu les marches de l'estrade où un pitre faisait encore la parade, entre deux torches flamboyantes, l'air froid du soir la remit un peu de son émotion et elle se dirigea tristement vers le landau qui l'attendait à quelques pas.

Elle allait fermer la portière, quand tout à coup le petit saltimbanque se glissa dans la voiture et se jeta au cou d'Elsi.

Et tandis que les chevaux partaient, il lui expliquait qu'il l'avait reconnue tout de suite, mais qu'il n'avait pas voulu éveiller les soupçons des vilains hommes qui l'avaient acheté et qui le martyrisaient. "S'ils s'étaient doutés de quelque chose, disait-il en tremblant de tous ses membres, ils m'auraient battu ; ils m'auraient peut-être tué, mais tu n'aurais certainement pas pu m'emmener."

Elsi frémissait en l'entendant ; elle le serrait contre son cœur en l'embrassant.

Elsi pensait à la joie de ses parents, à la santé de sa mère qui se rétablirait maintenant !

Et comme les chevaux allaient trop lentement à son gré, tant elle était impatiente, elle fit tomber la glace de la portière et s'écria :

"Plus vite ! plus vite ! je vous en supplie, plus vite encore !"

M^{me} JEANNE CASIN.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO 3 AVRIL 1897

LA CAGE DE CUIR

SECONDE PARTIE

ZORKA

II

(Suite)

Ils pénétrèrent alors dans une allée sableuse, sur le clair de laquelle, de distance en distance, marquaient des gouttes rouges.

— J'ai bien la voie, fit tout bas Conrad, et il cria, ainsi que lui avait bien recommandé Hans :

— Holà ! ouh ! Titan ! Holà ! ouh ! Déesse !

L'allure des deux bêtes s'affirma, et bientôt elles partirent au grand trot, s'arrêtant de temps à autre pour flairer et s'assurer qu'elles n'étaient pas dans l'erreur.

— C'est ce que, je crois, en terme de chasse on appelle un rapproché.

Après un très léger balancé, elles repartaient toutes deux, sans précipiter leur train, avec cette marche ferme et sûre de chiens très certains de leur affaire.

Conrad marcha ainsi pendant plus d'une heure, s'enfonçant de plus en plus dans la forêt.

Evidemment Zorka avait cheminé toute la nuit, et cela, d'un pas rapide, suivant la grande ligne en s'enfonçant dans les bois.

— Où va-t-elle ? — se demanda Conrad. — Va-t-elle me promener longtemps ainsi ?

Depuis quelques moments Conrad regardait le ciel avec inquiétude. De gros nuages noirs, précurseurs d'un orage, se bouscullaient dans un coin de l'horizon, montant avec rapidité et l'envahissant peu à peu.

— Un orage ! — grogna l'âme damnée du comte de Malthen, — et un violent !... Il ne manquait plus que cela !

Il ne se trompait point, le ciel devint bientôt d'une teinte lourde et plombée, et tout d'un coup l'ondée éclata, serrée, diluvienne, avec

accompagnement de grêlons et de tourbillons d'un vent déchaîné. — C'est une véritable tempête ! Il faut attendre que cela soit calmé... D'ailleurs, les chiens ne sentiraient rien sous cette trombe.

Complètement ahuris par la grêle, Titan et Déesse s'étaient réfugiés entre les quatre pattes du cheval, et la tête basse, attendaient la fin de l'ouragan, qui menaçait de s'éterniser.

— Allons ! Nous ne pouvons pas rester là, sous ce déluge, il faut nous réfugier quelque part.

Et après avoir fait une brisée, c'est-à-dire, cassé une branche de sapin qu'il laissa pendre à l'arbre, Conrad mit son cheval au trot et se réfugia dans l'une des cheminées de l'un des hameaux voisins de la forêt.

Là, il mangea, but, se sécha, en compagnie de ses deux blood-hounds, auxquels il se garda bien de donner un morceau de pain, pour leur laisser toute leur férocité, et s'étendant sur un lit de fougères, attendit, rongéant son frein, la fin de la pluie.

— Il faut pourtant la retrouver, — rageait-il. — C'est absolument indispensable.

Les paysans qui lui avaient donné l'hospitalité le regardaient curieusement du coin de l'œil.

Par tout le pays, herr Conrad était connu comme le loup blanc. Et sur le visage de ces braves gons se lisait un étonnement indescriptible. Que venait faire de ces côtés herr Conrad à cheval et avec deux chiens de chasse ?

Vers les quatre heures de l'après-midi, le vent se calma, le soleil parut, se décidant à chasser les nuages noirs, et la pluie cessa, laissant voir l'azur du ciel.

Conrad jeta un florin au petit fermier qui le combla de bénédictions et reprit aussitôt sa chasse.

Pas aisée, à cette heure que la pluie avait effacé les traces ! Tout d'abord il avait bien cru que les choses iraient plus aisément.

— Elle a de l'avance ! Elle a réellement trop d'avance, ronchonnait Conrad. Ah ! si le patron était seul engagé dans l'affaire, c'est moi qui le laisserais bien se débrouiller comme il l'entendrait.

Se reprenant :

— Et encore, non ! Il me tient... Je sais bien que j'ai de l'argent de côté... et un assez joli sac... mais qu'est-ce que cela, en comparaison de la véritable fortune que je toucherai... que je réaliserai à la mort de M. de Malthen.

Et, en scandant les mots, le misérable répéta :

— A la mort de M. de Malthen !

L'ombre baissait, et les deux chiens n'avaient pas relevé une piste nouvelle.

—Heureusement fit Conrad, il y a de la lune, et quand je devrais y passer toute la nuit... il faut bien que je la trouve et que je la ramène... Autrement... ce serait trop dangereux... Maintenant qu'elle n'a plus son bandit pour la tenir, elle pourrait en raconter des histoires!

La lune se levait, pleine et blanche, et comme lavée par le précédent orage... Elle éclairait entièrement la forêt.

Et tout d'un coup Déesse se mit à sourdement gronder, reniflant et renâclant.

Titan s'élança à la suite, et tous les deux disparurent dans le fourré, puis, repartirent aussitôt, poussant un hurlement prolongé.

—Ils ont relevé la piste... maintenant ça ne va pas être long.

Les deux bêtes, après un détour, revenaient à la grande ligne que suivait Conrad et la longeaient, faisant entendre leurs hurlements de temps à autre.

Mais Zorka, — car c'était bien elle qu'ils chassaient, — avait marché toute la nuit, s'était arrêtée, reposée, puis avait repris sa course.

C'était à cette reprise que les deux bloodhounds avaient relevé sa voie.

Nerveuse comme était la Tzigane, elle avait trouvé en elle assez de forces pour franchir un long parcours.

Mais, à présent, les chiens coupant au grand court avaient de beaucoup rapproché la distance et ils allaient promptement gagner sur elle.

Et Conrad, tout d'un coup, poussa une exclamation de colère, un blasphème!

Les deux chiens venaient, une fois encore, de tomber à bout de voie!

Ils s'étaient arrêtés à l'un de ces mille ruisseaux qui sillonnent tout le duché de Posen.

Le cours d'eau, grossi violemment par le précédent orage, s'était transformé en torrent, et s'il n'était ni dangereux ni profond, il était pour l'instant tout au moins large, et présentait dans les actuelles conjonctures un redoutable obstacle.

Les chiens en parcouraient les bords, s'élançant à droite, revenant à gauche.

Zorka, évidemment, se sentant suivie et chassée, était entrée dans le lit du ruisseau pour dissimuler sa trace.

Avait-elle remonté le torrent? Avait-elle suivi son cours? Les chiens seuls pouvaient le révéler, en relevant le défaut qui venait de se produire.

Un pont se trouvait à quelque distance, Conrad le franchit, et lui aussi remonta et descendit le cours de l'eau tour à tour.

Et bientôt il eut la satisfaction d'entendre Titan donner un prolongé coup de gueule.

Le défaut était relevé encore une fois!

Conrad et les blood-hounds atteignaient une partie de la forêt en friche. De grands espaces de bois avaient été exploités et rasés.

La lune les éclairait en plein, sans autres obstacles que des monceaux de bois, d'énormes tas de fagots, et de loin en loin des huttes de bûcherons construites avec des troncs d'arbre et de la mousse.

Titan et Déesse chassaient maintenant à pleine voix, se rapprochant de la bête... Non!... de la Créature de chasse.

Et Conrad se dressa soudain sur ses étriers.

—La voilà! ne put-il s'empêcher de s'écrier dans toute l'ardeur de la poursuite.

Au loin, il lui avait semblé voir une ombre fuyant avec une rapidité vertigineuse, derrière des piles de bois exploitées!

Les chiens redoublaient d'ardeur. Ils ne hurlaient plus... de loin en loin seulement, un coup de voix, court, étouffé, comme s'ils eussent prévu le moment où ils allaient avoir besoin de toutes leurs forces pour combattre, pour mettre en pièces, pour dévorer de la chair vive!

Conrad, bien que son cheval bronchât à tout instant contre les chicots de sapins et les souches, précipita sa course.

Il l'avait, il la tenait donc, elle qui aurait pu trahir tant de dangereux secrets, celle qui aurait pu d'un mot, lui faire perdre le fruit de tous ses crimes!

Le cheval s'était rapproché des chiens, il s'animait lui aussi.

Et Conrad, subitement, se prit à rire:

—Tiens! elle est là-dedans, dit-il.

Titan et Déesse venaient de s'arrêter devant la porte basse d'une hutte de bûcherons et aboyaient à présent avec fureur.

—Bien! bien! gronda Conrad. Tenons-nous, mes beaux! Pas tant de tapage! Finie, la partie! Finie, la chasse! Allons! allons! rangeons-nous! et du calme! Malheureusement je ne puis pas vous faire la curée, mes braves chiens! Allons! la paix! la paix!

Mais Titan et Déesse continuaient toujours leurs furieux hurlements et ne pénétraient pas dans la hutte.

Au dehors le calme le plus profond!

Le grand désert de ces solitudes, et la lune éclairant cette scène. Conrad mit pied à terre, attacha son cheval à un sapin épargné par la hache, et:

—Voyons toujours si mon revolver joue bien dans sa guîne... Elle ne doit pas être bonne, cette sorcière de Zorka, depuis la mort de son Mirko et l'agrément que lui a procuré cette jolie course... Et on ne peut jamais savoir.

Du pied, il écarta les blood-hounds qui continuaient leur infernal sabbat, et se baissa pour pénétrer dans la hutte.

Instinctivement, il recula.

—Mais il fait noir là-dedans comme dans un four.

—Zorka! dit-il en allemand Zorka! il faut sortir! Je sais que tu es là-dedans... Je ne te ferai aucun mal... Mais il faut sortir et revenir tout simplement... là-bas! Allons, Zorka! Inutile de t'en-têter... Tu es prise... Zorka, il faut venir avec moi.

Silence absolu, troublé seulement par les sourds grondements des chiens.

Il reprit une fois encore:

—Allons! Zorka!

Rien! Toujours rien.

—La sale bête! Je ne sais ce qui me retient de lui casser la tête. Et, se courbant, il pénétra dans la hutte.

Comme dans un four n'avait rien d'exagéré.

Impossible de rien distinguer en ce réduit.

Conrad fit craquer une allumette.

Et alors, dans le fond de la cabane, il aperçut Zorka accroupie sur elle-même, et qui était tombée là, à bout de forces, pareille à une bête assommée.

—Zorka! s'écria Conrad, grinçant des dents. Veux-tu sortir... Veux-tu me suivre?

Seulement alors la Tzigane se décida à répondre:

—Non! dit-elle, jamais! IL a tué Mirko! Jamais Zorka ne retournera auprès de LUI!

—Tu vas venir avec moi! Le Maître le veut... Il te l'ordonne! C'est lui qui m'a dit de courir après toi!

—Jamais! Il faudra tuer Zorka pour la sortir d'ici!

—Tu ne veux pas?

—Non.

—Une fois, deux fois. Si à la troisième tu n'as pas bougé, je te casse la tête!

Et le sinistre gremlin arma son revolver.

Mais alors il se passa un fait étrange!

Quelle chose d'irrésistiblement brutal, avec un bruit sec, s'abat-tit sur le bras de Conrad, le bras qu'il avait tendu, l'arme au poing!

Et le revolver roula par terre, tandis que Conrad, affolé, éperdu, poussait un hurlement de douleur.

Mais il n'avait pas fini ses clameurs d'angoisse!

Plusieurs coups lui arrivaient sur la tête, sur les bras, les épaules, sa sale face!

Et d'autres coups serrés et drus, les plus énergiques qu'un bâton emmanché au bout d'un bras solide aient jamais justement administré à un drôle de la pire espèce!

Et pas un mot, pas un cri!

Le bâton accomplissait son œuvre.

Après des torsions, des contorsions, des hurlements furieux, des cris: "Grâce! pardon!" malgré lesquels Maître Bâton continuait son œuvre implacable, Conrad s'écrouta tout de son long, perdant connaissance!

Lorsqu'il revint à lui, ce fut pour pousser un long gémissement.

Il était étendu par terre, dans la hutte; un large rayon de lune passait par la porte basse.

Non! il n'était point la proie d'un horrible cauchemar.

L'affreuse courbature qui encerclait tout son corps lui rappelait bien la déplorable réalité de cette incompréhensible énigme.

Rossé, assommé, à plate coature!

—Oh! les gredins! Les lâches! Ils me le paieront.

Les gredins! Les lâches! Il était bon là! Il n'avait vu personne!

Tout s'était passé avec une rapidité d'éclair... Pan! pan! pan! dans la plus épaisse obscurité, il avait eu son compte!

—Oh! là! oh! là! J'ai tout cassé dans le corps; Je suis en miettes!

—Non! Plus de chance qu'un honnête homme! Oui! comme aurait dit le père Viaume lui-même.

Rien de cassé... rien! Mais, dame, des meurtrissures, des blessures... Une bouillie! Une marmelade!

Et il reprenait:

—Les misérables! Les gredins! Les lâches!

Puis ayant conscience de tout ce qu'il y avait de grotesque dans son indignation:

—Mais! je suis absurde! Moi aussi! Je vous demande un peu... ce que je vais chercher avec mes *ils*! Il n'y en avait peut-être qu'un et il était encore de trop! sûr! Et il est peut-être là aux écoutes, derrière un tas de bois, qui se tord, en m'entendant! Enfin! si je

sais jamais qui, je jure bien qu'il passera un mauvais quart d'heure !
Oh ! yaye, yaye !

Et avec un enragé désespoir :

—Mais je vais crever là ! comme un chien !

Au prix de surhumains efforts il fit un mouvement qui lui arracha de nouveaux gémissements, de nouvelles plaintes.

Cependant, mettant en jeu ses articulations les unes après les autres, il finit par s'apercevoir qu'il n'avait rien de cassé, rien de démis.

Et faisant appel à toute son énergie, il parvint enfin à se mettre debout.

—Oh ! là ! là ! Jamais je ne pourrai marcher.

Il le fallait cependant. La fraîcheur était venue ; il se sentait perclus, glacé, gourde.

Il n'allait pas demeurer là, d'autant que cette damnée hutte, ce trou noir, lui inspirait la plus violente des terreur.

Toujours avec son "ils" :

—S'ils allaient revenir en nombre pour m'achever... Il faut fuir au plus vite !

Fuir ! Bon à dire cela ! Mais pour fuir, il faut des jambes ! Et tout ce qu'il y a de plus cotonneux, les jambes de ce cher Conrad à cet instant !..

Vite ! Ah ! bien, oui ! Ce fut tout au plus si, à petits pas, il put se mettre en marche, quittant ce lieu d'horreur.

Clopinant ainsi, il atteignit l'endroit où il avait attaché son cheval.

Et là, déception plus atroce encore !

Détaché... "Ils" l'avaient emmené, les chiens aussi !

Allons, c'était complet !

Alors, toujours la proie de la peur abêtissante, il continua à se traîner à travers la partie des bois exploitée.

Dans "l'état d'âme", ainsi que l'on dit aujourd'hui, et il faut y ajouter aussi l'état de corps où il se sentait, il ne savait plus son chemin, il ne parvenait pas à retrouver sa route... Il cherchait, cherchait encore.

Enfin, il atteignit une grande ligne de la forêt.

Ça ne l'avancerait guère.

Dans le lointain, des loups s'étaient mis à hurler !

Rompu comme il l'était, désarmé, rien de rassurant, ces hurlements-là ! Des loups pouvaient parfaitement le flairer de loin, le rapprocher, tout comme il avait fait tout à l'heure pour la pauvre Zorka, avec les blood-hounds !

Et, certainement, il ne se trouverait pas là de "maître bâton" pour les empêcher de dépiauter bel et bien herr Conrad !

Les hurlements, qui semblaient se rapprocher, l'obligèrent à retrouver des forces.

Et il se mit à filer le long de la ligne, retenant les gémissements, les cris de douleur que lui arrachait chacun de ses mouvements.

Les hurlements partaient du fond de la forêt. En leur tournant le dos, il devait être dans la bonne voie.

Oh ! joie ! en cette détresse ! Il ne s'était pas trompé !

Au bout de deux heures de cette cruelle marche, il lui sembla se reconnaître.

Oui ! c'était bien cela... Il s'était rapproché du village de Yalta... le village touchant aux mines !

Oh ! dès la première maison il s'arrêta et commença à crier, à taper aux volets, à la porte !

Et le drôle reprenait, ainsi que bien on pense, ses insolentes façons...

Et les injures de pleuvoir, car il n'était pas patient, herr Conrad ! Et dans ce moment surtout !

Un cheval, une charrette... une voiture ! Et du feu ! de la bière !

On ouvrait, on allumait... Herr Conrad... Herr Conrad !

C'était un personnage, tout comme dans le temps Hermann Puck !

On s'empressait, on l'entourait.

Une flambée, un fauteuil de bois...

Transi de froid, mort de faim, et rossé de main de maître ! Quelle journée, mon Dieu ! Et quelle nuit !

Il raconta, il inventa une histoire.

Il était sorti, à cheval, pour exécuter des ordres du maître, et le cheval avait pris peur, l'avait renversé, et perdant connaissance, il était demeuré là, au milieu des bois.

—Bien heureux encore, que les loups n'aient pas dévoré herr Conrad, fit une vieille femme.

Les loups, il y songeait encore en frissonnant.

Enfin, quelque peu retapé par la chaleur, le manger, le boire, on le roula dans des couvertures et le hucha sur une charrette, et en route pour Lekno, où il arriva seulement au grand jour, la charrette ayant dû se maintenir à une allure très douce.

Quand, avec mille précautions, on descendit le valet de chambre, la première personne qu'il rencontra fut Hans, le piqueur.

—J'étais très inquiet, herr Conrah ; Rhunter, le cheval que vous montiez, vient de rentrer seulement..., couvert de boue, fourbu, et

Titan et Déesse avec lui. J'ai bien pensé qu'il vous était arrivé un accident... J'allais courir à votre recherche.

—Que le diable t'étrangle, toi, tes chiens et tes chevaux, gronda Conrad.

Tout moulu, le valet de chambre se présenta devant son maître.

—Ah ! s'écria celui-ci, ah ! mon Dieu !... Que t'est-il arrivé ?... Tu as eu un accident ! Tu es tombé !..

—Oui — fit amèrement Conrad — je suis tombé sous des coups de bâton.

Et il raconta sa mésaventure avec force détails...

—Je la tenais, la gueuse !... J'avais la main dessus !... Et pan ! pan ! pan !..

Le pis, c'est que le comte de Malthen, qui riait bien rarement, se tordit au récit de son féal...

Les pan ! pan ! pan ! surtout, eurent le don de pousser son hilarité à son comble.

Exaspéré, Conrad lui cria :

—Mais, vous ne comprenez donc pas, Excellence !... Je vous dis que l'on m'a assommé !

—Je vois bien !.. Tu es de toutes les couleurs !

Et de rire encore.

Le valet lui lança un vipérian regard :

—Vous ! Excellence !.. le jour où je vous verrai au bout d'une corde !.. c'est moi qui m'en paierai aussi des éclats de rire !..

Une flambée furieuse passa dans les yeux du comte :

—Drôle ! — fit-il, — si tu as reçu des coups... je les paie assez cher pour que tu les supportes !

Mais sa fureur se calma et il se remit à se tordre, ce qui exaspéra Conrad et le rendit plus hideux encore qu'il ne l'était déjà...

—Et alors, — fit le valet, grinçant des dents, — ça ne vous inquiète pas, vous !.. Vous riez !.. C'est tout ce que vous dites de l'aventure ?..

—Peuh ! — déclara le comte, — je ne crois pas cette malheureuse à craindre... Elle aura été retrouvée par des bohémiciens, des tziganes de sa race qui l'auront sauvée et emmenée... Il en rôde partout !..

—Dévouez-vous donc pour les grands... exclama Conrad se frottant les côtes.

—Eh ! je te les paierai, les coups, — cria le comte. — Tu nous ennuies.

Et il retourna à ses cornues.

III

C'est à juste titre qu'Hietzing a été nommé "le plus beau village de l'Autriche", si l'on peut appeler village une longue suite de maisons de plaisance, plus élégantes et plus charmantes dans la variété de leur construction, des dessins de leurs jardins et de leurs parcs.

Ce village fait suite à Schœnbrunn, déjà englobé depuis des années dans la capitale de l'empire austro-hongrois. Et si Schœnbrunn est aujourd'hui le plus vaste faubourg de Vienne, Hietzing est en quelque sorte le faubourg de Schœnbrunn.

Le plus beau village de l'Autriche est en outre bordé par la Wien dont le cours ondulé et gracieux donne un charme pittoresque de plus à cette agglomération d'hôtels, de chalets, de villas, de palais habités pour la plupart par d'heureux et fortunés oisifs, qui viennent là chercher le calme, en s'écartant du centre de l'immense cité si amoureuse de tous les bruyants plaisirs.

C'est à Hietzing, dans une spacieuse villa toute blanche, construite à l'italienne, avec une terrasse plate, d'où débordent des cheminées et des pilastres, c'est là que nous retrouvons notre ami Charles Minières.

Sa présence en ce milieu sera aussitôt comprise lorsqu'il aura été dit que la villa de Hietzing appartient au professeur Hans Rhumster et est habitée par lui et sa fille Margaret.

La combativité n'est peut-être pas la dominante du caractère français.

Nous ne disons pas que l'excellent Charles Minières s'était promptement résigné au violent échec que son ami et lui avaient subi sur la terre allemande. Toujours est-il que, pour l'instant, il acceptait les faits accomplis et qu'il était tout disposé à admettre maintenant que la malheureuse l'abienne n'avait nullement été fantastiquement enlevée par le comte de Malthen, mais qu'elle était bien morte, qu'elle s'était effectivement noyée dans les eaux torrentueuses de la Meurthe.

Certainement, à l'heure précise où nous reprenons le cours de notre drame, son ami Maurice de Prévannes se serait dressé devant lui en lui disant :

—Viens ! nous allons recommencer notre lutte ! J'ai besoin de toi, viens ! Il eût immédiatement bouclé sa valise et fût parti...

Non sans détourner la tête.

On a toujours vingt ans dans quelque coin du cœur !

a dit le poète. Pour le moment, le cœur de Charles Minières battait tout autant que celui d'un amoureux de la vingtième année.

Le docteur Charles Minières, en réalité, n'avait pas eu un voyage très pénible. Son évasion s'était accomplie dans des conditions excellentes. Et vraiment, les autorités allemandes avaient bien consenti à ne point trop courir après lui.

Il avait pu prendre un train à Bromberg et gagner Varsovie sans encombre.

Là il se séparait du père Viaume qui ne demandait d'ailleurs qu'à filer tel un zèbre, à se sauver au plus vite et rentrer en France où l'attendaient les déboires que nous savons.

Pour Charles Minières, il voyageait par petites journées, en douceur, hésitant, indécis, visitant d'un œil très distrait les grandes villes qui se trouvaient sur son parcours, telles que Sandomir et Cracovie.

Puis, dans cette dernière cité, il avait brusquement pris un parti.

Au milieu d'une lente promenade à travers la ville, alors qu'il avait justement l'air de s'ennuyer et bâillant à se décrocher la mâchoire, il s'était soudain interrompu et s'était précipité vers un bureau de télégraphe en homme qui vient de prendre une importante décision.

Et alors, sur une feuille de papier, en caractères énormes, nerveux, il vous avait sabré la dépêche suivante :

" Professeur Rhumster, Hietzing.

" Pouvez-vous donner hospitalité ?

" Docteur MINIÈRES."

La réponse ne se faisait pas attendre... Elle arrivait quatre heures plus tard et ne contenait que ces simples mots :

" Bien vite.

" RHUMSTER."

Et Charles Minières, par le premier rapide, avait gagné Vienne avec une impatience que l'on peut réellement qualifier de fébrile.

Lorsque le "confortable" — on nomme ainsi le fiacre à un cheval — s'arrêta devant la porte de la villa de M. Rhumster, Charles Minières mit en branle la sonnette d'une main mal assurée.

Le professeur, sûrement, guettait l'arrivée de son hôte, car il accourut trotinant, essouffé, les bras tendus, disant, en perdant ses lunettes, son bonnet de velours et jusqu'à la raison, bien certes :

— Mon enfant ! mon cher enfant ! Combien je suis heureux de vous revoir !

Et, naïvement, il ajouta, sans réfléchir, certainement, à toute la portée de sa phrase :

— Je n'espérais pas que cela put être si tôt.

Le prenant alors par la main, sans lui laisser même le temps de quitter sa pelisse de voyage :

— Venez ! venez vite ! mon cher enfant ! que je vous montre une merveille.

Et il monta, aussi rapidement que le lui permettaient ses vieilles jambes et ses vieux poumons, au premier étage, répétant :

— Venez ! venez !

Il ouvrait les portes en coup de vent, précédant M. Minières.

Ils arrivèrent ainsi à un petit salon élégamment meublé et orné de ces mille riens charmants qui révèlent la présence d'une femme jeune et jolie.

— Tenez ! cher docteur ! Le miracle a été accompli par vous... Jugez votre œuvre !

C'était bien en effet un miracle.

La créature frêle, exsangue, diaphane, qui n'attendait plus que la mort, n'ayant pas la force de supporter la vie, oui, cette créature avait disparu pour faire place à une jeune fille de sang riche, dont les joues rosées disaient la bonne santé, la vigueur.

Ah ! le sang pris dans les veines de Charles Minières avait fructifié, en donnant une existence nouvelle à cette condamnée sans retour.

Aussi, combien heureux, le père ! Celle qu'il croyait à jamais perdue ! celle dont il pleurait déjà l'inévitable départ, ainsi qu'il pleurait encore celui de la mère, celle-là lui était rendue, et bien portante, et forte et gaie, avec tous les heureux dous que vous apporte la fin du désespoir et de la souffrance !

Aussi, ne tenait-il pas en place, le cher professeur, éberlué comme un pigeon patu, commençant vingt phrases sans suite, sans fin, arrêtées au beau milieu par ce rire sonore, un peu bête, que ceux-là ont, qui, après tant de souffrances, reviennent doucement à la joie.

Margaret s'était levée, en proie à une émotion violente.

Et elle aussi, les deux mains tendues, elle arrivait à Charles Minières.

— Quelle joie de vous revoir, mon bon docteur ! Quel réel et grand bonheur ! Ah ! quand mon cher père m'a lu votre dépêche,

je ne puis vous dire ce que j'ai éprouvé... Car... je vous dois une vie nouvelle ! C'est à vous ! rien qu'à vous ! Vous êtes en quelque sorte un *second père pour moi* !

" Un second Père " il avait bien entendu !

Ouf ! Quelle douche ! Le docteur en demeura, durant un court instant, bouche béante.

Un second père ! Quelle tuile !

Ah ! non, certes, ce n'était pas ce mot-là qu'il attendait et il le fit dégringoler de toutes les nuageuses hauteurs du céleste Emyrée.

Et quand il se trouva dans un confortable cabinet de toilette, tout seul, occupé à réparer le désordre du voyage et à supprimer les noirceurs du chemin de fer, il s'emporta contre lui-même.

— Il faut que je sois bête à truffer — s'écria-t-il — pour penser un seul instant que cette céleste créature va s'amouracher de moi, qui ai quatorze ou quinze ans de plus qu'elle ! Je suis pour elle un barbon, un vieux monsieur, un professeur numéro deux ! *Une sorte de second père* ! Elle l'a dit ! Ah ! j'avais bien besoin, je vous demande un peu, d'aller me fourrer ces sottises dans la cervelle ! Me voilà bien ! Avec un amour au cœur qui ne finira certainement qu'avec ma vie !... Et cette adorable enfant on face de moi qui ne professe et ne professera jamais pour moi d'autre sentiment que celui de la reconnaissance. Oui ! me voilà bien !... Il sera décidément dit que cette damnée expédition ne me procurera que d'atroces déboires ?

Aussi, prenant sur lui, garda-t-il une extrême réserve à l'égard de Melle Rhumster.

Celle-ci, de son côté, ne s'attendant nullement à cette froidour, se montra tout d'abord très surprise de ce glacial accueil, aussi devint-elle toute triste et peu communicative, et ses façons nouvelles contrastaient singulièrement avec l'élan de l'âme dont elle avait salué son sauveur.

Le docteur se battait les flancs, il ne s'attendait nullement à cette température de glacière contre laquelle il essayait en vain de réagir.

La conversation heureusement était tenue par le docteur qui avait à raconter en minutieux détails toute son odyssée.

Et ce fut, chose curieuse et qui frappa Charles Minières, le professeur qui conclut à la fin du récit, lorsque le docteur eut fini de narrer l'arrestation et l'évasion :

— Mon Dieu ! Il est très possible que ce Malthen soit absolument innocent du crime dont nous l'accusons... Et c'est de tout mon cœur que je le désire... Mais il se peut aussi que vous ayez affaire à des êtres excessivement forts.

C'est ce qu'avait dit, mot pour mot, cette "vieille potence" de père Viaume !

Les extrêmes se touchent, dit le proverbe. L'extrême rouerie se rencontre parfois avec l'absolue naïveté.

— Je ne sais pas ce qu'il manigance, Frédéric Malthen, reprit le professeur en hochant la tête. Il vient de donner à une revue allemande, il l'avait publié déjà, paraît-il en Danemark, un travail excessivement remarquable sur la *grefse osseuse* !... C'est évidemment très fort, mais d'un osé ! Le fond de sa doctrine m'épouvante. Il est évident que pour arriver à la certitude d'un progrès, il se soucie comme d'un fétu de paille de la vie humaine. Pour lui, ce n'est rien. C'est réellement là le fond de sa doctrine et il le laisse trop voir.

— Il ne croit à rien évidemment... mais enfin, il peut avancer ces doctrines et nullement les mettre en pratique.

— Ah ! voilà que vous le défendez !

— Oh ! non !... Mais le crime dont nous l'accusons est tellement atroce, tellement hors nature, que je me demande par instants s'il pourrait réellement avoir été commis !...

— C'est vrai ! C'est épouvantable autant que fantastique ; cependant, le fait s'est déjà présenté... à peu près.

Et voilà le professeur Rhumster de raconter à son jeune ami le docteur Minières, une terrible et émouvante histoire.

Le professeur Hartsog, Petrus Hartsog, il précisait, un Allemand, trente ans auparavant, s'était emparé d'une vieille femme et l'avait séquestrée dans les environs de Berlin même, pour pouvoir noter un à un tous les symptômes moraux et physiques de la mort par la faim.

Quand on arriva à bout de délivrer la malheureuse créature, elle était folle... Le professeur Hartsog également.

— Il est à présumer, conclut le père Rhumster, qu'il l'était déjà depuis longtemps.

— Evidemment, appuya Charles Minières. Il est bien certain que l'habitat de la folie est extraordinairement vaste et que nul de nous ne peut préciser où commence son domaine et où il se termine. Le maniaque qui collectionne des boutons de culotte n'est-il pas un dément ? Sous l'empire d'une émotion violente, d'un danger couru, d'une impression profonde, sa folie ne peut-elle soudainement se développer et devenir furieuse, ou tout au moins malfaisante ? L'homme qui enfonce des épingles et des aiguilles dans les chairs de malheureuses créatures n'est-il pas un odieux fou ?

—Mais absolument... Et Frédéric de Malthen pourrait parfaitement être de ce nombre.

—Il est une chose certaine, c'est que mon pauvre ami Maurice est absolument visé lui-même par la folie... C'était l'idée fixe du suicide que j'ai lu dans ses yeux, lorsqu'il nous a amenés à la place où devait se trouver un arbre marqué au chiffre de la malheureuse Fabienne.

—De l'obsession violente et cruelle peut naître l'hallucination.

—C'est ce que nous avons pensé, M. Viaume et moi. Pauvre M. Viaume! J'ai vu dans les journaux que j'ai parcourus dans mon voyage que dès son retour à Paris, il avait été mis à la retraite... C'est un bien brave homme, d'une part, et une rude intelligence. C'est vraiment dommage que l'on se soit privé des services d'un pareil spécialiste.

—Oui!... Il est curieux à étudier comme policier... Et c'est de plus, je crois, un très honnête homme.

—Je vais lui écrire, car j'ai un lourd compte à régler avec lui. Et Maurice également. Il doit avoir besoin d'argent... Et je reste son débiteur pour une très grosse somme, ainsi que M. de Prévannes.

—Et où se trouve-t-il actuellement, ce pauvre M. de Prévannes?

—A Dantzig... Il est encore prisonnier... Les journaux affirment qu'il est traité avec la plus grande douceur... Somme toute, on l'a bien, on nous a bien tous accusés d'espionnage... Mais à part sa présence, on n'a rien découvert contre lui... Aucune charge. Et il était impossible qu'il en fût autrement.

—Vous voyez? fit le professeur avec un regard plongeant par-dessus ses lunettes.

—Dame, répliqua naïvement Charles Minières, puisque vous savez aussi bien que moi qu'il n'en existe pas.

—Eh! on peut en fabriquer, donc.

—Qui cela?

—Les plus intéressés à le faire.

—C'est vrai!... on n'est pas bête comme moi. Et voilà la seconde fois depuis deux jours que je suis à même de m'en apercevoir.

—Ah! Et la première fois?

—Oh! une incidence, répliqua le docteur en rougissant très fort, coloration que le professeur Rhumster mit aussitôt sur le compte d'un mouvement sanguin; aussi demanda-t-il:

—Etes-vous souffrant?... mon cher enfant... Et avez-vous par hasard besoin de prendre quelque chose?

—Non. Rien, cher maître... rien. Un léger éblouissement... Le printemps qui s'approche, sans doute.

—Ah! s'écria Hans Rhumster, en levant les bras au ciel, vous avez un sang si puissant, si riche, que cela n'a rien d'étonnant... J'en sais quelque chose, puisque c'est grâce à lui que je possède encore mon enfant! Oui!... Je dois souvent vous impatienter... Mais, voyez-vous, mon cher et bon ami, il faut laisser un vieux tel que moi radoter sur ces choses et ressasser ces redites... Parce que ce souvenir si précieux me donne un divin plaisir?... Songez donc! un damné que l'on sort du septième enfer, et que, d'une minute à l'autre, on installe en paradis!...

Et le père Hans essuya une larme furtive qui s'obstinait à vouloir couler sur sa joue ridée.

—Car, voilà où j'en étais! Voilà ce que vous avez fait... ce que je vous dois!... Aussi, je n'ai garde de l'oublier... Aussi... la vieille carcasse et la vieille peau du professeur Hans Rhumster vous appartiennent.

—Voyons, voyons! mon cher maître.

—Oui! oui! ça vous ennuie! mais puisque je vous dis que c'est ma joie! Aussi, quand votre dépêche est arrivée, nous demandant si vous pouviez!... Oui!... si vous pouviez venir?... Nous avons crié, ma fille et moi!... Non, moi seulement!... Elle ne l'a pas dit, elle... je vous jure qu'elle ne l'a pas dit... Moi, j'ai crié!... moi, Hans Rhumster!...

—Mais, est-il bête!...

Oui, j'ai dit le mot, je ne m'en cache pas, je l'ai dit!... Margaret s'est écriée, elle:

—Quel bonheur!

—Elle a dit cela! fit vivement Charles Minières.

—Bien sûr, elle a dit cela. Et moi, je lui ai répondu:

—Comme toute la maison est à lui, bêtes et gens... Il n'a pas le droit de demander s'il peut venir!

—Oui, en passant... je tenais à vous présenter mes devoirs, mon cher maître, et prendre des nouvelles de ma chère malade.

—Ah! — s'écria le professeur tout interloqué, — vous n'êtes venu qu'en passant...

—Mais, certainement!... Je ne vous dirai pas la phrase idiote et banale:

—« Je ne veux point abuser de votre hospitalité, » mais enfin, vous avez vos habitudes, vos travaux... Et Mlle Rhumster pourrait trouver très étrange que je vienne m'installer dans sa maison... et... me...

Comment en sortir, il ne le savait réellement pas, ce cher docteur. Il voyait, il sentait le professeur peiné, froissé, et d'un autre côté, l'accueil glacé de Margaret lui disait de mettre court terme à un séjour qui n'aurait pu qu'augmenter encore une affection sans espoir.

—Et quand voulez-vous partir? — demanda, hésitant, monsieur Rhumster.

—Mais demain, après-demain... quand vous voudrez...

Et tout en parlant, le docteur se disait:

« Je suis complètement stupide! »

—Bien! après-demain... Après-demain, c'est bien court!... Ça va faire bien du chagrin à Margaret.

—Vous croyez? mon cher maître.

—N'en doutez pas.

—Vous comprenez, — ajouta M. Minières, — mes malades, ma clientèle pendant trop longtemps négligée.

—C'est juste! C'est juste! J'aurais mauvaise grâce à insister.

—Mais, mon cher maître.

—Vous voulez sans doute, et cela se comprend, vous trouver en France au moment où rentrera votre ami M. de Prévannes?

—Oui! mon cher maître.

Et heureux de saisir cette diversion, Charles Minières s'en empara au bond, en continuant:

—Mais, bien certainement, vous devez le comprendre. Bien que Maurice n'ait pas besoin de moi... Je vous assure, mon cher maître, qu'à un moment donné, j'ai ressenti durant un long instant d'épouvantables craintes... certainement, il se serait tué...

—Et maintenant.

—Oh! maintenant... il ne le fera pas, j'en suis certain.

—Parce que?

—Ce serait reconnaître que l'accusation d'espionnage portée contre lui est vraie, qu'il s'avoue coupable... Et il ne l'est pas... Non!... Non!... Je suis tranquille sur ce point.

—A quelque chose malheur est bon!

—Hélas! oui! C'est le seul avantage qu'il retirera de cette déplorable campagne, que je me reproche vraiment maintenant de lui avoir fait entreprendre... Pour cette raison, le docteur s'animait, que je lui ai remis au cœur des espérances qu'il a fallu lui arracher... Et qu'il a doublement souffert... Et qu'il souffre encore!

Le vieillard arrêta Charles Minières en lui mettant la main sur le bras.

—Mon enfant... L'espérance n'est jamais un mal... Elle est d'essence divine!

Avant le repas du soir, le professeur ne cacha point à sa fille le gros chagrin qu'il avait sur le cœur.

Margaret devint très rouge encore, mais elle sut prendre sur elle-même,

—Que voulez-vous, cher papa!... Celui-là est le plus noble et le meilleur de tous, et il nous l'a bien prouvé. Mais les Français sont légers... Ils aiment le plaisir, les fêtes, et notre existence ici est triste.

—Oui, c'est vrai, mon enfant, répliqua le brave homme, il ne faut pas être égoïste.

Et Hans Rhumster se promit bien de ne plus insister lorsque le docteur reparlerait de son départ.

Le dîner fut triste. Margaret ne pouvait trouver une parole. Pourquoi? Elle n'aurait su le dire elle-même... Un poids lourd pesait sur son cœur.

Et le pauvre père, aussitôt, de se montrer inquiet.

—Tu es toute pâle! Serais-tu souffrante?... Tu ne manges pas...

Et laissant échapper tout haut le cri de son âme:

—Ah! mon Dieu! Si tu allais être encore malade!

Le docteur Minières, très gaiement, répliqua aussitôt:

—Vous connaissez le remède... Il y en a encore...

—Oh! répliqua innocemment Margaret, il faut espérer que nous n'en aurons pas besoin.

Charles Minières s'arrêta, et laissant tomber son nez dans son assiette, se dit:

—Non seulement elle ne m'aime pas, cette adorable enfant... mais elle a horreur de moi...

Et comme quand on est malheureux on ne cherche qu'à se rendre plus malheureux encore, il ajouta *in petto*:

—Après tout, je suis peut-être simplement pour elle le souvenir vivant de son horrible maladie.

A quelles complications fâcheuses ne peut donner lieu un mot malencontreux!... Ah! les malentendus en amour! Combien n'ont-ils pas coûté de larmes!...

Et voilà Charles Minières tiraillé par deux courants contraires, le désir de quitter la villa d'Heitzing le plus tôt possible, car il voyait bien que Mlle Rhumster n'éprouverait jamais d'amour pour lui, et la crainte de contrarier l'excellent homme si heureux de pouvoir offrir l'hospitalité à celui qui lui avait rendu sa fille!

Et, se torturant comme à plaisir, Charles Minières de se répéter:

—Comme c'est heureux que je sois resté assez maître de moi

pour ne pas lui avoir laissé voir que je l'aime. Par reconnaissance, cette malheureuse enfant aurait peut-être cru de son devoir de faire semblant de répondre à mon affection !... Et moi, j'aurais eu l'air... d'imposer cette reconnaissance !... Je n'ai qu'une chose à faire... C'est de filer d'ici au plus vite... Je n'aurais jamais dû y mettre les pieds.

Oui, on se dit tout cela, mais quand on se sent le cœur bien enserré dans le carcan d'une affection sincère, on ne peut pas partir, on reste.

Telle fut la conduite du docteur Charles Minières.

Diverses expériences auxquelles le professeur Rhumster l'avait prié d'assister, à l'amphithéâtre de Vienne, avaient servi de prétexte à retarder son départ.

Et au vrai, il n'en était nullement fâché. Margaret n'avait plus laissé voir de pâles couleurs. Margaret, à mesure que se prolongeait le séjour de son sauveur, se montrait de plus en plus fraîche et joyeuse.

Oh ! pas de langueurs, pas d'afféterie, la simplicité la plus naturelle.

La réaction qui s'opérait en elle et qui faisait que de faible, mortellement faible, qu'elle était auparavant, elle devenait vaillante et forte, lui donnait un large appétit.

Et heureux ! bien heureux !... le professeur, en voyant sa fille chérie ne reculer ni devant un rumsteck à la moelle, un excellent plat de goulas ou un perdreau froid, le tout assaisonné d'une bière exquise entremêlée de quelques verres de Retzer ou d'Ofener. Et grâce à cette saine et abondante nourriture, Margaret prenait de la chair, Margaret retrouvait des forces.

Il n'y a que les décadents et les déliquescents modernes qui, avec leurs sylphes aériens et leurs sonorités incompréhensibles et incohérentes, en soient arrivés à chanter la diaphanéité morbide chez les femmes.

Le diable se mettait-il de la partie ? Toujours est-il que vingt-quatre heures ne s'écoulaient pas sans que le professeur déclarât à son jeune confrère qu'il avait encore, à son actif, une expérience bien plus intéressante que les précédentes.

Et Charles Minières d'accepter, se morigénant, se gourmandant et se promettant irrévocablement de partir sans faute au lendemain même de la dernière expérience annoncée.

C'est que Margaret était charmante ainsi : vive, alerte, avec cette grâce enivrante de la Viennoise gaie, de cette gaieté de l'esprit qui prouve sa force.

Après le dîner, alors que le professeur savourait des cigarettes, que Charles Minières humait un excellent cigare, la jeune fille se mettait au piano, et d'une adorable voix dont la fraîcheur pénétrait l'amoureux jusqu'aux moelles, elle chantait les mélodies des maîtres, celles de Schumann surtout, qui provoquent une émotion inépuisable et vous amènent à un véritable ravissement.

Et un matin, Charles Minières dut s'apercevoir qu'il y avait cinq longues semaines qu'il était arrivé à la villa de Heitzing.

Et lorsqu'il se répétait, pour la millième fois peut-être, qu'il devait à tout prix boucler sa valise le lendemain, il se posa résolument devant une glace et se demanda, la main sur la conscience, s'il aurait le courage de partir.

Question à laquelle il répondit franchement :

— Jamais de la vie.

Oui, mais alors la voix de la raison reprit le dessus :

— Et quand je serai resté ici cinq semaines encore ; je vous demande un peu ce qu'il en résultera ?

— Je serai plus malheureux, si c'est possible, quand il me faudra déguerpir... Car, en vérité, c'est de la folie.

Le temps avait changé, et la saison aussi. Le soleil était revenu, et avec lui les feuilles nouvelles.

Par la fenêtre ouverte montait une délicieuse senteur de lilas et de troènes. Des primevères touffues émaillaient les bordures de leurs nuances diaprées.

Et Charles Minières s'arrêta surpris, charmé.

Margaret chantait à mi-voix la sérénade de Schubert.

Jusqu'à toi mes chants dans l'ombre
Montent doucement...

Et il se souvint aussitôt de ce vers de Keyan, le génial poète persan :

Quand la femme chante, c'est que l'amour est près d'elle.

— Mais ! sac à papier, — s'écria-t-il, — ce n'est pas moi qu'elle peut aimer !... Elle m'a appelé son père !... On n'épouse jamais son père... même le second !...

Et il descendit au jardin.

Margaret était occupée à couper des gerbées de lilas et d'iris pour orner les corbeilles de la salle à manger.

Et fraîche et souriante, elle accourut audevant du docteur, lui tendant la main.

— Bonjour, docteur... Ne me demandez pas de mes nouvelles !...

J'ai dormi comme une marmotte ! Dix heures de suite ! J'engraisse à vue d'œil ! Mon bon docteur ! Mon cher docteur ! Ne vous apercevez-vous pas ?

Charles Minières ne répondit qu'au moyen de quelques syllabes confuses qui n'auraient pu être classées dans aucune langue.

Ah ! certes, impossible de reconnaître en cette enfant gracieuse, charmante, souriant à la vie, heureuse de se sentir exister, caquetant et papillotant autour de cet excellent Charles, qui en demeurait un peu éberlué, la moribonde des anciens jours.

Elle allait, cueillait ses fleurs avec un sécateur, ayant peine dans ses petites mains, à les tenir, tant les bottes étaient grosses.

— Docteur, voyez, voici une branche de lilas superbe... Voulez-vous me la courber ?

— Bien, mademoiselle.

— Docteur, que préférez-vous, du lilas blanc ou du violet ?...

Moi, je préfère le pourpre. Il a parfois des reflets de sang !... Et j'adore le sang, docteur !... Oui, j'adore le sang !... le sang clair, bien rouge, comme celui qui coule, grâce à vous, dans mes veines !...

Depuis le jour de son arrivée, ce jour où tant elle lui avait témoigné sa reconnaissance, jamais elle n'avait fait allusion à sa maladie passée, à ses souffrances.

— Oui, j'aime mieux pourpre.

Et en ce disant, par le coin de l'œil, elle lui glissait un regard coulant comme une anguille.

Et alors... tandis qu'elle confectionnait sa belle botte de fleurs, avec un goût aussi charmant que gracieux, elle continuait son gazouillis d'oiseau, d'où partait parfois une pointe de malice.

— J'abuse de vous, mon cher docteur, mais vous êtes si complaisant !... Enfin, heureusement, vous n'en avez plus pour longtemps à subir mes caprices de petite fille, mes manies d'enfant gâtée, car papa ayant tant eu peur de me perdre, m'a outrageusement gâtée, mon bon docteur... Je pense que vous vous en êtes aperçu. Parce que depuis que je me porte bien, grâce à vous... je suis quelquefois nerveuse, fantasque, agitée... Oh ! je m'en rends très bien compte, allez !... Enfin ! Il faut me prendre telle que je suis... C'est votre faute...

Il rêvait, Charles Minières, il était dans le ravissement.

Embarrassé pourtant, car Margaret, la blonde et blanche Margaret, gardait sur ses jolies lèvres roses un petit sourire narquois et moqueur qui n'avait rien de très rassurant.

Enfin, quand elle le vit très rouge, très embarrassé, et essuyant le long de ses tempes une moiteur perlée, qui ne pouvait prendre pour prétexte le doux et naissant soleil :

— Enfin, cher docteur, vous n'avez plus longtemps encore à subir mes taquineries de petite fille... Car, mon père ne l'a pas caché : dès votre arrivée ici, vous avez voulu nous quitter... Oui ! papa... n'a pas manqué de me dire que dès votre arrivée ici, vous avez voulu nous quitter.

Margaret insistait sur le reproche.

— C'est vrai, mademoiselle.

— Cela a fait beaucoup de peine à mon pauvre père et à moi aussi... Je tiens absolument à vous le faire savoir. Mais enfin... il a bien fallu se rendre à la raison... On ne doit pas être égoïste et aimer pour soi seulement ceux que l'on aime... J'ai compris d'ailleurs bien des choses...

Charles Minières était poussé dans ses derniers retranchements. Il devait s'expliquer, coûte que coûte.

Aussi demanda-t-il d'une voix troublée :

— Et qu'avez-vous donc compris ? ma chère demoiselle !

Alors, très grave, la tête penchée et triste, elle dit :

— Oui, j'ai pensé que vous avez laissé là-bas, en France, de la famille.

— Moi ! — s'écria Charles Minières. — L'amour rend les êtres féroces, et lui, une bonne et aimante nature, il dit cela d'un ton presque gai, — moi ! je suis orphelin !... Je ne laisse personne derrière moi... Je suis seul au monde !...

— Oui ! mais on peut penser à se créer une famille... Vous pouvez avoir là-bas... Vous devez avoir laissé là-bas... un attachement, un engagement...

— Non, certes, non !... Je ne suis engagé avec personne, et je ne me marierai jamais...

— Vous avez tort... parce que, bon comme vous êtes, vous pouvez rendre une femme bien heureuse.

— Trop vieux !... Je suis trop vieux !... dit-il amèrement.

— Trop vieux !... Mais papa avait cinq ans de plus que vous quand il s'est marié !... Il me le disait hier encore !...

Oh ! fille d'Eve... fille d'Eve... Elle parlait donc de lui avec son père, et en même temps il occupait une place dans la conversation où il était question de mariage.

Quittant pour l'instant ce brûlant terrain, Margaret, gonflant ses joues, poursuivit toujours :

— Enfin ! ce qui vous rappelle là-bas, c'est vos malades !... Votre clientèle... Elle scandait : " Cli-en-tèle ! " — Ceci c'est très grave, c'est votre carrière.

Et lui, imprudemment, de répondre :

—Mais, moi ! Pas le moins du monde ! Je ne fais plus de la médecine qu'en amateur !... Il y a belle lurette, depuis qu'un brave homme d'oncle qui m'aimait m'a laissé plus qu'il m'en faut pour vivre.

Alors les yeux bleu clair de Mlle Margaret se mirent à singulièrement étinceler.

—Ah ! — fit-elle, — vraiment !... Je suis très heureuse de vous entendre avouer toutes ces choses... Ainsi, vous n'avez, en réalité, aucune bonne raison pour nous quitter !... Pas même celle d'aller retrouver votre ami M. de Prévannes, puisqu'il est encore en forteresse à Dantzig... Alors !... vous ne nous aimez pas ! Alors... — sa voix devenait saccadée, — vous ne nous aimez pas... — Elle se répétait. — Alors... vous vous ennuyez, ici, avec nous... Alors il ne fallait pas me rendre la santé et la vie !... pour me causer tant de chagrin... .

Oh ! Alors !... des larmes perlèrent à la marge de ses cils... et elle les essuya nerveusement, furieuse de ne pouvoir les retenir.

Le cœur de Charles Minières battait plus vite, plus vite encore. Et cependant il hésitait à comprendre. Il ne pouvait croire à tant de bonheur ! Non, ce n'était pas possible !

—Mais, mademoiselle Margaret... je ne puis pas réellement, m'éterniser ici... Je ne puis espérer... .

Oh ! combien difficiles les mots à trouver en cette occurrence !... .

—Non... je ne puis espérer... parce que, enfin... vous m'avez dit vous-même... que vous n'auriez jamais pour moi que l'affection " que l'on peut accorder à un père !... "

Ouf !... Le grand mot était bien lâché ! Tant pis ! Il en arriverait ce que Dieu voudrait ! Mais, oui ! tant pis, il brûlait ses vaisseaux !

—Je vous ai dit cela, moi ! — s'écria avec une indignation nullement jouée Mlle Rhumster.

—Oui ! Le jour même de mon arrivée, quelques instants après... . Alors... Je me suis dit, — faisant un retour sur moi-même que j'étais beaucoup plus âgé que vous... que... je m'étais... enfin... .

—Un tas de sottises, — fit Margaret en arquant ses lèvres roses en une moue dédaigneuse.

Cette fois, il comprit... Oh ! oui... il comprit toute l'étendue de son bonheur... .

—Alors !... — dit-il, balbutiant, tant était violente cette émotion qui venait d'éclater en lui et emplissait tout son être alors, vous m'autoriseriez donc à demander à votre père... .

—Ma main !... Mais avec tout mon cœur, avec toute mon âme !

—Vous m'aimiez donc, Margaret ?

—Depuis le moment où vous vous êtes dévoué pour moi... Depuis le moment où vous avez risqué votre existence pour moi. J'étais bien faible... J'étais tout près de l'autre côté de la vie... Et j'adressais cependant à Dieu, du fond de mon cœur, une fervente prière.

" Mon Dieu ! — disais-je, — si vous me rendez à mon pauvre père, vous me donnerez aussi à lui !

—Mes enfants ! mes chers enfants ! — cria la joyeuse voix du professeur au bout de l'allée, — voici trois fois que l'on sonne. Les goulas seront glacés ou brûlés... Je ne suis pas amoureux ! moi !... Et je ne puis me passer de déjeuner !

Margaret s'était enfuie, sous prétexte d'aller mettre en ordre ses boîtes de fleurs.

Très animé, très essoufflé, le docteur Charles Minières avait mis le chapeau à la main, et prenant l'attitude la plus grave et la plus digne :

—Mon cher maître, — débuta-t-il, j'ai à vous adresser... .

—Une demande... oui, mon cher enfant... oui, mon cher Charles !... Vous avez à me dire que vous aimez ma fille et que ma fille vous aime... Je le sais depuis plus longtemps que vous... Là... êtes-vous content ?... Vous me demandez sa main... Entendu... Elle a, je ne sais pas combien comme dot, mais toute la fortune de sa mère et la plus grande partie de la mienne... Le reste après la mort du vieux professeur, que je vous ferai attendre le plus longtemps possible... Parce que... je suis certain que vous m'aimez, elle et vous, et que ma mort vous causera un très réel chagrin.

—Que vous êtes bon, mon cher maître... .

—Et vous, donc ! Est-ce que vous n'êtes pas bon, vous aussi ! Est-ce que vous ne m'avez pas rendu ma fille ! Seulement, permettez-moi de vous faire un léger reproche, le premier et le dernier, je vous le jure... Mon ami, mon enfant, mon fils... vous avez mis trop de temps à vous déclarer... .

—Mais, mon cher maître... .

—Il n'y a pas de mais... Vous m'avez fait bouillir. Je ne suis pas un Français, cependant, moi... Eh bien ! ma pauvre femme et moi, nous n'avons pas mis huit jours à nous dire que nous nous aimions... Maintenant, tout ça n'est pas une raison pour laisser refroidir les goulas, et vous êtes cause, Margaret et vous, que nous allons faire un épouvantable déjeuner.

Naturellement, il n'était plus question de départ, et Margaret et Charles passaient de longues journées et soirées ensemble.

Le professeur Rhumster poussa même la générosité jusqu'à ne plus demander à son jeune confrère Charles Minières, d'assister à de très intéressantes expériences.

Non, il le laissa faire sa cour, lui permettant de mettre toute science momentanément de côté.

Le soleil devenait de plus en plus chaud, le printemps, cette année-là, il y a de cela deux ans, on s'en souvient, se présentait radieux et superbe, le docteur Charles Minière et sa fiancée Margaret Rhumster, causaient, tendrement, assis, après déjeuner sous un pavillon de verdure.

Margaret tenait à la main une tapisserie ; mais pour rendre hommage à la vérité, il est juste de reconnaître qu'elle n'en alignait pas quatre points à l'heure.

Charles Minières regardait son adorable fiancée, Margaret cherchait à lire dans les yeux de celui dont bientôt elle allait porter le nom toute la tendresse qu'elle lui inspirait, lorsque le domestique apparut à la porte du cabinet de verdure.

—Monsieur le docteur, dit-il, il y a là deux personnes qui demandent à vous parler... .

—A moi ? s'écria M. Minières, à moi ? C'est impossible... Il y a erreur... Je ne connais âme qui vive à Vienne.

—C'est pourtant bien M. le docteur Minières qu'elles demandent.

—Ah ! pardieu ! s'écria le docteur, je suis curieux d'éclaircir ce mystère... Vous permettez, ma chère Margaret ?

—Oui ! mais revenez vite, parce que je suis très curieuse, c'est encore un de mes nombreux défauts.

Charles Minières avait suivi le domestique, et il se trouva bientôt, ayant franchi la porte du vestibule, en présence de deux femmes, l'une âgée, l'autre encore assez jeune, bien que son doux visage fût déjà flétri par les privations, les chagrins et la misère.

La vieille dame, un peu courbée, donnait le bras à la plus jeune, s'appuyait sur un bâton et portait de grosses conserves bleues.

—Monsieur le docteur, fit la plus jeune en français, nous avons appris que vous vous trouviez à Vienne.

—Je voudrais bien savoir comment ? par exemple, s'écria le docteur. Personne au monde ne peut savoir que je suis à Vienne.

—Je vous demande pardon, fit la vieille dame, je vous demande bien pardon ! Et c'est absolument que vous vous trompez... Nous nous sommes présentées à Saint-Dié, ou vous avez un appartement, une installation. Et il nous a été répondu que vous deviez être ici, à Vienne, chez M. le professeur Hans Rhumster.

—Ma cuisinière vous a dit cela, à Saint-Dié !... Ah ça ! mais, elle est donc somnambule ! Elle n'en sait pas le premier mot !

—Mande bien pardon, docteur... Vous avez dû recevoir ces jours derniers des lettres... une demande d'audience... Je vous écrivais que, sachant que vous étiez chez M. Hans Rhumster... le savant M. Rhumster, je désirais vous demander une consultation pour moi... .

—Oui, docteur, pour ma pauvre tante qui est menacée de perdre la vue.

—Ceci me passe et me dépasse, fit le docteur. Je me demande si réellement je ne suis pas victime d'une mauvaise plaisanterie.

—Une plaisanterie qui nous aurait conduites de Saint-Dié à Vienne !... Ma foi, mon bon docteur, elle serait violente pour nous... Enfin... c'est de la folie peut-être... mais je me suis dit que vos bons soins... les soins du maître si justement célèbre qui habite ici pourraient peut-être me rendre la vue.

Charles Minières se taisait. Il se demandait ce que la chose pouvait vouloir dire et ce que ces deux femmes pouvaient bien être.

Flairait-il instinctivement un mystère ? Peut-être bien, cependant, rien que de naturel dans l'allure de ces deux créatures.

La vieille s'appuyait sur son bâton en infirme malheureuse, et malgré le soutien du bras de sa compagne, cherchait à se rendre compte des objets et obstacles environnants qui pouvaient barrer sa route.

Il a été dit dans le cours de ce récit que le professeur Hans Rhumster était la bonté et la charité mêmes.

La charité ne consiste seulement pas à distribuer aux nécessiteux son superflu : c'est la charité banale et vulgaire. La première de toutes les vertus doit vous conduire à donner *trop*, à vous priver d'une partie de votre nécessaire, à retrancher de la somme de vos plaisirs pour faire ce qui est réellement le *Bien* ! Voilà la loi : on ne donne jamais assez... Il y a tant de misérables !... .

Tel était le professeur Hans Rhumster. Il était riche maintenant. Ses glorieux travaux lui avaient apporté la fortune. Mais il en distribuait la plus grande partie aux pauvres, et depuis son retour à la vie, c'était Margaret qui procédait à ces constantes distributions.

C'était une procession tous les matins à la villa d'Hietzing.

A ceux qui réclamaient des secours, Margaret donnait des vêtements, de l'argent et du linge.

Ceux qui étaient malades, elle les adressait à la clinique de son père, où étaient faites les opérations, et là, les malades étaient soignés et recevaient des médicaments.

Depuis leur engagement, Mlle Rhumster avait fait participer son fiancé à ses charités quotidiennes et une bonne partie de la journée s'écoulait ainsi à faire le bien.

L'idée vint donc tout naturellement à Charles Minières de mettre Margaret au courant de la venue des deux femmes et de leur demande.

Et le docteur s'en fut chercher Mlle Rhumster, en lui disant :

—Je suis excessivement intrigué par la venue de ces deux femmes, elles prétendent être allées me chercher à Saint-Dié, ce qui est peu admissible, et que là, elles auraient su ma présence ici.

—Et que craignez-vous ?

—Rien, assurément. Deux femmes n'ont rien d'effrayant... Mais je me demande ce que cela peut vouloir dire ?

—Je vais leur parler. Et mon père qui ne va pas tarder à rentrer, les interrogera lui-même et les verra.

Et Mlle Rhumster et le docteur rentrèrent dans le petit parloir du rez-de-chaussée qui servait tous les matins à Margaret pour ses réceptions charitables.

—Eh bien ! ma brave femme, dit-elle de la voix sympathique et tendre qui part du cœur de ceux qui compatissent sincèrement aux misères des autres, eh bien ! vos pauvres yeux ne vont donc pas bien ?

—Non, ma chère demoiselle, répliqua la vieille, je ne vois même plus assez pour me conduire. Et alors les soins qu'il faut me donner empêchent ma nièce de travailler... Et nous avons besoin de son travail pour vivre... car nous ne sommes pas heureuses.

—Mais qui vous a adressées à M. Rhumster ?

—On nous a dit à Saint-Dié...

—Qu'est-ce que vous alliez faire à Saint-Dié ?

—Je suis des environs, moi, dit la plus jeune des femmes.

Et pour prouver son dire, elle se mit aussitôt à répondre en allemand à Mlle Rhumster :

—Je suis née à Saverne, à côté de la Setikytenback.

Elle parlait avec un accent dur, irrégulier et hésitant, quoique s'exprimant très couramment et sans la moindre difficulté.

Mlle Rhumster commençait à être très intriguée elle-même. Cette histoire de Saint-Dié ne lui semblait pas admissible.

Mais elle allait sans doute avoir bientôt la clé du mystère, car le coup de sonnette bien connu du professeur se faisait entendre et le père Rhumster rentrait joyeusement chez lui.

Il s'arrêta sur le bord du parloir, serrant la main à M. Minières, tandis que Margaret s'était levée pour aller au devant de lui et l'embrasser.

—Ça, — murmura-t-il, — c'est le bonheur ! c'est la joie du cœur et des yeux !

—Hum ! Une aveugle !... Maladie des yeux !... tout au moins !... Ce n'est pas bien ma partie, les yeux !... Enfin, voyons toujours.

S'adressant à la vieille femme :

—Asseyez-vous là, je vous prie et montrez-moi vos yeux... Enlevez vos lunettes.

Les grandes besicles noires enlevées, le professeur Rhumster se livra, en se penchant sur le visage de la vieille, à un minutieux examen.

Et son visage, à mesure que se poursuivait cette inspection, prenait une expression de vif étonnement, de stupéfaction profonde.

La vieille femme, sous les yeux, sous la loupe du professeur, demeurait impassible.

—Mais ! finit par s'écrier le vieillard, mais par le bon Dieu et tous les saints ! C'était le grand juron du père Hans quand il manifestait une émotion violente. Par le bon Dieu et tous les saints ! Je crois que vous vous moquez absolument de moi, ma brave femme !

—Oh ! pour cela, non, mon bon monsieur Rhumster. L'idée ne m'en viendra jamais.

—Mais vous voyez tout aussi bien que moi.

—Oui, monsieur le professeur. Et même mieux. Car, si je porte parfois un pince-nez, ça n'est pas pour mieux voir.

—Alors, qu'est-ce que vous venez faire ici ? s'écria Charles Minières, se plaçant devant le professeur, et prenant la vieille femme par le bras.

—Sac à papier, ne serrez pas si fort, mon cher docteur, vous me faites très mal.

Le docteur ne lâchait toujours pas et répétait :

—Voulez-vous répondre ? Voulez-vous bien répondre ? Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

—Vous voir... mon cher monsieur Minières... convaincu, à un moment donné, que vous me verrez avec un plaisir certain. Oui.

Et, tranquillement, le père Viaume, car c'était bien lui, se leva et alla se planter devant une glace.

Alors, comme cela, vous ne m'avez pas reconnu !

Et comme Margaret, prise d'un fou rire, s'exclamait, en compagnie de son père et de son fiancé, sur la merveilleuse façon dont le

vieux policier s'était "camouflé" ; mettons déguisé pour être convenable.

Vraiment, à un pas, les yeux sur lui, il était absolument méconnaissable.

—Alors, dit-il modestement, vous croyez que je puis me présenter partout, et sans crainte d'être reconnu.

—Ah ! certes ! fit le professeur, se remettant à rire.

—Hélas ! monsieur Rhumster, la situation n'est pas risible, je dois vous en faire juge. Car c'est aussi pour vous mettre au courant que je suis venu vous trouver.

Et comme Hans Rhumster l'interrogeait du regard, le vieux policier ajouta :

—Un homme au service du comte de Malthen, Conrad, son âme damnée, a volé, ça ne peut pas s'appeler autrement, l'enfant de cette pauvre femme.

Et le père Viaume désignait Sophie Lacoste, dont les paupières, à ces paroles, se remplissaient de larmes.

Et le père Viaume se mit à raconter toute cette lamentable histoire, jusqu'au moment où Sophie Lacoste avait retrouvé l'infâme Conrad dans les Champs-Élysées.

Le professeur hochait la tête.

—La disparition de cette enfant, son enlèvement pour mieux dire, concordent absolument avec les travaux de Frédéric de Malthen sur la *Grefse osseuse*. Cet homme en proie à sa monomanie démoniaque, ne s'arrêtera plus désormais dans la voie du crime. Mais que d'épouvantables infâmies, grâce à l'impunité, ne lui restait-il pas encore à commettre ?

—Voilà pourquoi il faut le joindre. Et je suis venu ici vous trouver, sachant bien que, après vous avoir fait connaître les motifs qui me font à nouveau agir, vous ne me refuserez pas votre appui.

—Ah ! Je le crois bien ! s'écria le professeur. Tout entier je suis avec vous.

—Et avec cette pauvre mère, renchérit Margaret.

—Mais comment parlez-vous allemand ? demanda Charles Minières.

—Ma mère est de Saverne, fit Sophie Lacoste, je crois vous l'avoir dit, et je parlais toujours allemand avec elle. Je puis encore m'en tirer je pense.

—Oh ! admirablement !

—Alors, vous comprenez, cette pauvre femme... camouf... je veux dire maquillée quelque peu et conduisant sa pauvre mère en enfance, sa pauvre mère muette et aveugle, ça peut passer partout sans éveiller les soupçons...

—Alors, votre projet ?

—Nous rentrons en Allemagne, nous pénétrons dans le grand duché de Posen, nous arrivons à Lekno, à Retzow, à Yalta... Nous évoluons par tout le pays, espionnant le Malthen, ne le quittant pas plus que son ombre. Et ce sera bien le diable si nous ne finissons pas par découvrir l'enfant de cette pauvre femme... et aussi Mlle Chaligny.

"Parce que, conclut le vieux policier, je suis convaincu maintenant qu'il a commis les deux crimes, le misérable ! C'est une conviction intime !

—Mais alors, pourquoi ne pas prévenir immédiatement la police allemande ? s'écria Charles Minières.

Pour toute réponse, le père Viaume haussa fort dédaigneusement les épaules.

—Pour qu'il fasse disparaître les traces de ses crimes avant que l'on arrive jusqu'à lui ! Ah ! ce serait un joli moyen pour en avoir vite fini.

—Mais comment agir, alors ? demanda Margaret.

—Ça, c'est notre affaire, répliqua le père Viaume.

—Vous n'avez pas encore d'idée arrêtée fit le professeur, un plan, un projet ?

—Ma foi non. Rien de tout cela... Nous partons à l'aventure, et je l'avoue, je compte beaucoup sur les événements pour me guider.

—Mais alors... Je repars avec vous, s'écria Charles Minières.

Margaret adressa à son fiancé un regard expressif pour lui dire qu'elle encourageait de point en point cette courageuse détermination.

Pour la seconde fois le père Viaume haussa les épaules.

—Vous feriez là un beau coup ! s'écria-t-il. Mais vous nous gêneriez considérablement, mon cher docteur, voilà tout ce que vous pourriez faire ; sans compter que vous seriez probablement une seconde fois arrêté avant qu'il soit longtemps... Et que l'on vous fourrerait dedans pour un an ou dix-huit mois tout au moins... Ça vous ferait une belle jambe, n'est-ce pas, mademoiselle ?

Et le malicieux vieillard lança un regard du coin de l'œil à Mlle Rhumster, regard qui rendit celle-ci toute pivoine.

—Mais alors, de quelle façon pouvons-nous vous être utiles ? fit le professeur.

—De nombreuses façons : d'abord en nous donnant du nerf de la guerre, de l'argent.

—Mais je vous en dois, moi, personnellement, et, Maurice également. . . Et je vais vous payer. . . Et même vous avancer. . .

—Ce n'est pas de cet argent-là dont je parle. . . Ça, ce sont mes honoraires. . . Et je ne les toucherai et n'y toucherai qu'après la campagne finie.

—Mais alors ?

—Je vous demande de l'argent pour faire la guerre. Et, si je n'en reviens pas, parce qu'avec des particuliers de cet acabit il faut tout prévoir, eh bien ! vous trouverez, à la préfecture même, un pli faisant connaître mes dernières volontés.

—Vous aurez tout ce que vous voudrez.

Cette même phrase fut prononcée en même temps par le professeur, Margaret et Charles Minières.

—Vous êtes de braves gens tout de même, s'écria l'inspecteur et j'ai bien fait de compter sur vous. En outre de l'argent. . . je vais vous demander autre chose.

—Parlez. Tout ce que vous voudrez.

—C'est un permis de mendicité. . . Comme quoi, ma fille et moi, il désignait Sophie Lacoste, nous sommes deux pauvresses obligées de tendre la main comme seul moyen d'existence. . . Avec ça on peut passer partout, on n'éveille ni la défiance, ni la curiosité.

Étant donnée la très haute et très juste influence dont le professeur Hans Rhumster jouissait à Vienne, ce dernier article ne présentait aucune difficulté.

—Et moi, que vais-je faire ? s'écria Charles Minières. Je ne puis donc être d'aucune utilité ?

—Je vous demande bien pardon. . . Vous attendrez la sortie de votre ami M. de Prévannes de la forteresse de Dantzig. On ne peut tarder, selon moi, à l'élargir. Son arrestation a fait assez de bruit. On commence à croire que les motifs de son voyage dans le grand duché de Posen sont absolument d'ordre privé. On n'a relevé aucune charge contre lui. On ne pourrait raisonnablement prolonger plus longtemps son incarcération.

—Et alors ?

—Alors quand il sera à nouveau auprès de vous, vous l'empêcherez de commettre quelque coup de tête qui compromette le succès de notre expédition.

—Mais, Maurice voudra. . .

—Il y a un moyen bien simple de l'obliger à se tenir en repos. . . Vous allez peut-être croire que j'y mets de l'amour-propre. . . Et quand cela serait ! Où serait le mal, je vous demande un peu ! Eh bien ! oui ! Entre le comte de Malthen, le paroissien, le père Viaume affectionnait ce vocable, le paroissien qui a enlevé l'enfant de cette pauvre femme-là, et moi. . . il y a un duel. . . Ils m'ont fait fendre l'oreille, ils m'ont fait perdre ma place, en gagnant la première manche. . . Je voudrais gagner la seconde et la belle ! C'est une petite idée que j'ai ainsi. . . Ils sont très fort. . . Très malins. . . Si d'aventure je les rinçais, pardonnez-moi cette expression triviale, je regarderais ce succès comme un joli couronnement de carrière.

Naturellement, le père Viaume et sa pseudo-nièce recevait l'hospitalité à la villa de Hietzing.

Margaret prenait soin de Sophie Lacoste, la cajolait, et en lui parlant de la petite Marthe, trouvait de ces mots qui vont tout droit au cœur d'une mère.

Bien entendu, on avait eu soin de cacher à la pauvre Sophie Lacoste tout ce que présentait de particulièrement odieux l'enlèvement de la petite Marthe.

Dieu merci pour elle, la mère désolée en était encore à cette légende de l'enfant payée et achetée pour satisfaire le caprice d'une dame riche, laquelle désirait remplacer auprès d'elle une petite fille qu'elle avait perdue.

Autrement, la pauvre Sophie, si elle avait pu se douter de l'épouvantable sort qui était réservé à sa fille, aurait perdu la tête et serait certainement devenue folle de désespoir.

Deux jours s'écoulèrent avant que le professeur Rhumster pût se procurer les papiers dont avait besoin une certaine veuve Augustine Elwig et Suzanne Elwig sa fille.

Elwig était un nom commun dans la famille maternelle de Sophie Lacoste.

—Pourvu que ces pièces, fit le professeur au père Auguste, vous portent meilleure chance que les passeports que je vous avais procurés !

—Ça, mon cher monsieur, c'est le secret de l'avenir.

—Et donnez-nous de vos nouvelles, demanda Margaret.

—Oui ! Certainement, répliqua ironiquement le vieux policier, vous pouvez être certaine que ce sera mon premier soin, pour que la police que ces gens-là doivent avoir constamment en campagne, si ce n'est pas la police allemande elle-même, soit bien vite informée qu'une mendicante du nom d'Augustine Elwig, traînant la savate à travers le monde, en compagnie de sa nièce Suzanne aussi malheureuse qu'elle, est en correspondance avec l'illustre professeur Hans Rhumster de Vienne ! Mais vous voulez donc notre mort !

—C'est vrai, répliqua vivement Margaret, mais c'est que nous allons vivre dans une inquiétude mortelle.

—Ma chère demoiselle, vous prierez le bon Dieu pour nous, ça ne peut jamais faire de mal. . . Et quand nous pourrons vous envoyer un télégramme, ça sera fait. Mais c'est seulement lorsque nous serons complètement hors de danger !

Et le jour même la mère Elwig et sa nièce prenaient l'express qui devait les conduire jusqu'à Bromberg.

Là, les deux mendiants descendaient et continuaient leur route à pied.

Quel était le plan de la vieille mendicante ?

Il n'existait pas.

Augustine Elwig comptait sur la belle saison pour lui faciliter ses courses, ses allées et venues, et ses recherches que la neige et les frimas auraient forcément interrompues.

Et maintenant passons à une scène de notre récit.

Un homme pénétré de son importance et de celle de ses hautes fonctions, c'était certainement le kreisdirector de Rogasen, une minuscule cité, sans la moindre importance, petite station sur la ligne ferrée qui va de Posen à Dantzig.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler de M. le kreisdirector de Rogasen, lors de l'arrestation de M. Maurice de Prévannes et de ses amis.

Depuis ce coup de maître, M. le kreisdirector avait grandi de cent coudées dans sa propre estime.

L'arrestation d'un officier français comme espion était certainement le plus beau fait d'armes de sa carrière.

Il comptait fort sur un avancement prochain. Cet avancement il l'attendait avec impatience.

M. Goliath Dahler était petit, court, tout en barbe, nous rappelons son portrait par le menu. De gros yeux surmontant un nez camard, lequel avait peine à maintenir un pince-nez à verres épais, car les gros yeux du kreisdirector jambonnaient fortement, autrement dit, étaient bordés de rouge.

Le malheur de l'existence du petit kreisdirector consistait à subir ce nom de Goliath que ses père et mère avaient eu le mauvais goût de lui octroyer.

Il avait conscience qu'étant d'une taille beaucoup au-dessous de la moyenne, ce prénom était aussi ridicule que prétentieux.

L'arrestation du capitaine de Prévannes l'avait placé en évidence, tant en haut lieu on avait cru devoir rendre hommage à sa surveillance active et à son adroite perspicacité.

Goliath Dahler s'était bien gardé d'aller raconter qu'elle était due tout simplement à une dénonciation anonyme dont il ignorait encore la source.

Mieux informé que M. Goliath Dahler, nous savons bien certainement d'où elle partait.

Depuis lors, comme son avancement ne lui était point notifié, il ne cherchait qu'une occasion nouvelle de se mettre encore une fois en relief, et pour atteindre ce but il eût entassé Pélion sur Ossa.

C'est dans ce but, que par une matinée ensoleillée et fraîche, en un locatis attelé de deux petits chevaux polonais qui marchaient un train d'enfer, M. le kreisdirector Goliath Dahler se présentait au château de Lekno et priait M. le comte de Malthen de lui faire l'honneur de le recevoir.

Le comte, aussitôt quitta son laboratoire avec une mauvaise humeur sensible, mais il prit sur lui et se donna un air tout à fait aimable, lorsqu'il se trouva à une courte distance du représentant de l'autorité.

Le comte de Malthen n'avait jamais vu de sa vie le kreisdirector de Rogasen.

Mais quand il vit ce petit être moustachu et barbu, qui, si comiquement, disparaissait sous un énorme casque à pointe, il fut pris par une subite envie de rire qu'il réprima aussitôt.

—Monsieur le kreisdirector, dit-il, tendant les deux mains à l'arrivant, j'ignore encore le motif qui me vaut l'honneur de votre visite, mais avant tout, vous voulez bien me faire le très grand plaisir de déjeuner avec moi.

Goliath Dahler se confondit en remerciements et en salutations. Il était enchanté.

Rappelons que le comte Frédéric de Malthen, très grand et richissime seigneur, occupait une très haute situation, se doublant de sa renommée scientifique.

Lorsque quelques instants plus tard, le fonctionnaire se trouva assis dans la superbe salle à manger de Lekno, tendue de vieux cuirs de Cordoue, meublée de bahuts de la Renaissance et servie avec ce luxe et cette profusion qu'il n'avait jamais vus qu'en rêve ou lu dans des romans, il éprouva une très grosse satisfaction intime.

Un coup d'œil, un ordre à mi-voix à Conrad, et il n'en fallait pas davantage pour que la table du seigneur de Lekno fût pourvue des succulences et des solides victuailles nécessaires à la satisfaction d'un estomac allemand.

—Les Allemands, a dit Rabelais, boivent et mangent quasi également tout avec plaisir. Leur fin, c'est l'avaloir, plus que le gouter."

On se souvient de la sobriété du comte de Malthen. Mais il n'en était point ainsi de Goliath Dahler.

Il avait attaqué une truite énorme, et après en avoir englouti une partie, s'en prenait maintenant à une grosse pièce de venaison, à laquelle il témoignait une animosité féroce.

Le petit fonctionnaire en sa bonne ville de Rogasen, n'avait pas souvent l'occasion de se donner de franches lippées, et, ma foi, saisissant l'occasion chauve par le seul cheveu qu'elle possède, il s'en donnait à bouche que veux-tu !

—Un peu de ce Tokai, fit le comte, en faisant verser à son hôte un plein vidercome, je me suis laissé dire qu'il était excellent.

—Et vous, monsieur le comte ?

—Oh ! moi, je ne bois que de l'eau. Et tout ce que je mange m'est absolument indifférent.

—Et c'est la science qui vous a rendu là !

—Non ! fit M. de Malthen, la science n'a rien à voir dans ce dégoût de toutes choses.

—Oh ! s'écria Goliath Dahler, en élevant son hanap à la hauteur de ses gros yeux, Luther a bien eu raison de dire que celui qui n'aime pas le vin sera un fou toute sa vie.

Puis, violemment, il se mordit la langue, comprenant combien cette parole rapportée de Luther était peu polie pour le comte.

Celui-ci avait froncé le sourcil. Il n'aimait pas que l'on parlât de folie devant lui, mais, préoccupé toujours, distrait sans cesse, il n'avait attaché aucune importance au sens de la phrase débitée par ce grotesque.

—Et maintenant, fit-il, voulez-vous être assez aimable pour me faire connaître le motif de votre visite ?

Le kreisdirector s'essuya les lèvres et les moustaches, ce qui nécessita un certain travail, puis avec importance et gravité :

—J'aurais pu traiter l'affaire qui m'amène par correspondance, c'est-à-dire administrativement, mais j'ai préféré, j'ai trouvé plus convenable... Enfin, je suis venu moi-même vous parler... Il s'agirait d'un certain Conrad qui serait à votre service.

Le comte, au nom de Conrad, avait fait un mouvement et une inquiétude imprécise s'empara aussitôt de lui.

—Oui ! C'est un valet de chambre... attaché à ma personne. Un serviteur en qui j'ai très grande confiance.

—Voilà ! justement ! ce que je craignais... Ça va faire des affaires du diable, et énormément vous contrarier...

—Vous avez eu également à votre service une nommée Zorka...

Ah ! pour le coup, M. de Malthen laissa tomber sa fourchette.

Mais le pauvre Goliath Dahler avait affaire à forte partie.

Le comte venait de se dire :

—Zorka a parlé ! Evidemment !... Elle m'a dénoncé !... Je suis perdu si j'ai un seul moment d'hésitation et de faiblesse.

—Oui ! fit-il négligemment. Cette fille était à mon service, mariée à un tzigane qui soignait mes ours. Car j'ai la faiblesse d'aimer beaucoup ces bêtes sauvages. Dans l'île de Retzow j'en possède même de très féroces... Si vous étiez le moins du monde curieux de les voir, cher monsieur Dahler... Ils sont en liberté... dans le parc... Quelqu'un qui entrerait là, sans moi, serait certainement dévoré.

—Non ! non ! Je vous remercie infiniment, monsieur le comte, fit le kresdirector, qui ne tenait nullement à faire la connaissance des bêtes féroces de Retzow.

M. de Malthen poursuivait :

—Et que vous a-t-elle dit, Zorka ? Que je mangeais de la chair vive ? Que je dévorais tout crus des petits enfants ?

Les gros yeux de Goliath Dahler exprimèrent une stupéfaction sans bornes...

—Non ! monsieur le comte. Rien de tout cela.

—C'est que la mort de son mari qu'elle adorait lui a tourné, je crois, un peu la tête, et elle s'est mis à débiter des histoires absurdes.

—Monsieur le comte, je vous fais toutes mes excuses, mais la lettre que j'ai reçue de la nommée Zorka ne me paraît pas du tout d'une folle.

—Ah ! vous avez reçu une lettre de Zorka... Mais Zorka savait-elle seulement lire et écrire ?

Le kreisdirector sortait de son portefeuille une lettre très correcte, écrite d'une grande et large cursive, et dans laquelle tout simplement, la tzigane disait que Conrad, le valet de chambre de M. de Malthen, avait tenté de l'assassiner, qu'il le tenterait encore, et qu'il lui arriverait certainement malheur, à elle, Zorka. Si on retrouvait son corps, ce serait à coup sûr le susdit Conrad qu'il faudrait accuser de sa mort.

M. de Malthen se décidait aussitôt à lâcher absolument Conrad.

Il était évident que Zorka n'avait pas parlé.

La terreur mystérieuse que lui avait su inspirer son maître, les serments effroyables qu'il lui avait fait prononcer, au milieu d'une mise en scène bien propre à frapper une imagination sauvage, des éclairs et des coups de tonnerre obtenus au moyen de décharges

électriques, dans le laboratoire. Non ! Zorka n'avait pas trahi son maître !

Et elle ne le trahirait pas.

Pour Conrad, c'était autre chose ; Conrad n'effrayait nullement la tzigane, elle ne professait pour lui qu'un mépris égal à la plus intense des haines.

Aussi M. de Malthen reprit-il très posément :

—Ma foi, mon cher monsieur Dahler, je ne sais nullement après tout, ce qui s'est passé entre mon valet de chambre et cette femme... Il y a peut-être beaucoup d'exagération.

—La lettre est très précise, insista le fonctionnaire. La femme se met sous la protection de la police allemande et demande que l'on surveille simplement Conrad, pour empêcher celui-ci de lui faire un mauvais parti. Du reste, conclut M. Goliath Dahler, vous pouvez en prendre connaissance.

Et il tendit la lettre à M. de Malthen.

Celui-ci repoussa le papier avec un geste de suprême indifférence.

—Nullement ! Nullement ! Je vous prie... Je vais laver solidement la tête de ce drôle, au service duquel je suis habitué... Et je le préviendrai que je le jetterai à la porte sans la moindre rémission, dans le cas où il adresserait encore la parole à cette fille... Mais, où se trouve-t-elle ? Elle est donc encore dans le pays ?

—La lettre est venue de Yalta.

—Je croyais qu'elle avait quitté la contrée... A la suite de la mort de son mari, elle est partie affolée... Je n'avais pas eu de ses nouvelles.

L'incident était clos.

Après un café aromatisé d'un schnaps extra copieux, M. le kreisdirector regagnait son locatis en titubant légèrement.

Le fonctionnaire n'était pas plus tôt parti que herr Conrad était immédiatement mandé auprès de son maître.

—Eh bien ! lui dit le comte, te voilà dans de beaux draps !

Quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis la correction superviolente qui avait été si royalement administrée au valet de chambre. Il ne cessait de se bassiner encore avec de l'alcool camphré et de l'arnica.

Mais la résultante de ce juste châtement avait été de le rendre encore plus froussard et plus peureux qu'auparavant. Aussi, à l'apostrophe de son maître, s'écria-t-il aussitôt :

—Qu'est-ce qu'il y a ? Que se passe-t-il ?

—Il y a que le kreisdirector de Rogasen sort d'ici...

—Eh bien ! Qu'ai-je affaire à lui ? fit insolemment le drôle.

—Je ne sais pas si tu as affaire à lui, mais, lui, il a affaire à toi. Vu que Zorka l'a dénoncé !... Et qu'elle t'accuse de vouloir l'assassiner.

—Ah ! Si je la tiens jamais cette gueuse !

—Voilà justement ce qu'il ne faut pas, répliqua M. de Malthen. Si tu avais le malheur de toucher à cette fille, il en résulterait pour toi, non seulement les désagréments les plus graves, mais encore des pénalités excessivement sévères...

—Alors, nous allons rester avec cette bonne femme-là suspendue au-dessus de notre tête.

Herr Conrad ignorait certainement l'histoire de l'épée de Damoclès, autrement il se fût servi de cette comparaison.

—Drôle ! fit le comte, que veut dire ce pluriel ?

—Oh ! monsieur le comte, ça veut dire que quand il y en aura pour moi, il y en aura également pour vous... Je n'ai nulle envie de payer pour les autres.

—Il me semble que tu es pourtant soldé assez cher pour cela !

—Pas du tout ! Je veux bien rendre service... Mon intérêt vous répond de mon dévouement... Mais cependant, il ne faudrait pas que ce susdit dévouement me conduisit à la geôle... Je n'en tâterais pas seul, monsieur le comte, je vous en réponds !

La patience n'entraît pas en ligne de compte parmi les vertus de M. de Malthen.

Il arriva jusqu'à Conrad, la main levée.

—Tu as été châtié l'autre nuit, et les côtes t'en frémissent encore.

—Mais c'est pour vous ! s'écria Conrad exaspéré. C'est à votre service !

—C'est possible, mais si tu renouvelles tes insolences, la volée que tu as reçue ne sera rien en comparaison de celle que je t'administrerai moi-même !

—Oui ! c'est vos histoires, vos sales affaires, qui seront cause de notre perte à tous les deux !

M. Conrad tenait essentiellement à employer le collectif et à ne pas se séparer de son maître.

La violence de M. de Malthen était apoplectique.

Nous voulons dire qu'elle touchait, elle aussi à la folie.

Il devint très rouge, puis d'une pâleur verdâtre, et résolument, s'élança le poing levé sur le laquais dont il avait fait son complice.

Celui-ci vit bien qu'il avait été trop loin. Aussi, bien vite, revint-il à résipiscence.

—Oui ! monsieur le comte ! oui ! j'ai eu tort, s'écria-t-il, justement effrayé... Mais c'est qu'aussi il m'arrive des choses réelle-

ment par trop désagréables, et vous avez vraiment l'air de ne m'en savoir aucun gré ! L'argent... C'est très bien !... J'ai de bons gages... Je n'en disconviens pas... Mais ça n'est pas grand'chose. Avec les économies que j'ai pu faire à votre service, ça n'est pas encore avec cela que j'irai planter mes choux...

—Et mon testament, faquin !... Il n'a donc, à tes yeux, aucune valeur, mon testament !... Mais alors !... Je n'ai donc qu'à le déchirer.

Et M. de Malthen marcha droit à un merveilleux cabinet italien, à incrustations d'ivoire, dont il ouvrit un large tiroir.

Sur une foule de papiers épars, M. de Malthen prit une large enveloppe cachetée à ses armes et en montra la suscription à son ingrat serviteur.

« *Ceci est mon testament.* »

—Eh bien ! dit-il avec un violent mouvement nerveux, puisque vous n'y attachez aucun prix, maître Conrad, puisque ce testament dont une clause vous avantage de si importante façon est pour vous lettre morte... je n'ai qu'à le déchirer ou à le jeter au feu... C'est la chose la plus rationnelle du monde que j'ai à faire vis-à-vis d'un serviteur qui ne veut, qui n'entend rien supporter pour son maître.

Cette nerveuse mercuriale et la mimique qui si bien l'accompagnait eurent le don de réduire à néant toute la superbe de M. Conrad.

Aux genoux de M. de Malthen, platement il se précipita, jouant à merveille la comédie du repentir.

—Mon maître ! mon bon maître ! s'écria-t-il. Je sais parfaitement, bien que vous en disiez, que vous avez de l'affection pour moi ! Et que vous savez aussi qu'en toutes circonstances vous pouvez compter sur Conrad !

Le comte eut une hésitation.

Puis, semblant céder à un sentiment de pitié et de faiblesse :

—Allons ! soit, dit-il, je veux bien te pardonner cette fois encore... Mais, souviens-toi bien, Conrad, que ce sera la dernière !

« Plus de reproches, de menaces... Autrement, que ce soit bien chose entendue, plus de testament !... Le cabinet italien, le testament, seront transportés à Retzow ; tu le trouveras toi-même, dans le cas où il m'arriverait malheur... »

Le comte insista sur ces derniers mots. Et l'enveloppe carrée fut replacée sur le tas de papiers, dans le tiroir du cabinet italien.

—Mais enfin, monsieur le comte, s'écria encore Conrad, lorsqu'il fut revenu de cette sainte souleure, qu'est-ce que vous allez faire de cette Zorka ?

—Encore une fois, répéta M. de Malthen, il n'y a qu'à la laisser tranquille. Elle t'a dénoncé, mais elle ne s'occupera plus de toi, si tu lui rends la pareille... Je comprends très bien que j'ai su inspirer à cette fille une si mystérieuse terreur qu'elle n'osera rien entreprendre contre moi !... Elle se taira parce qu'elle est convaincue, comme je lui ai bien promis, que, si elle parlait, il s'écroulerait sur elle les plus grands malheurs.

—Et celui ou ceux qui m'ont assommé, continua Conrad, qu'est-ce que vous en dites et qu'est-ce que vous en faites ?...

—Ce sont des bohémiens, te dis-je... Des bohémiens qu'elle a sans doute retrouvés et qui ont pris parti pour elle.

—Hum ! fit le valet de chambre, des bohémiens qui écrivent des lettres au kreisdirector de Rogazen... Ça me semble terriblement louche, ça !

—Mais, reprit aussitôt le comte, je ne t'empêche pas le moins du monde, au contraire, de retrouver Zorka et de la suivre, de la surveiller, de reconnaître quels sont les gens qui lui prêtent aide et assistance. C'est certainement ton devoir, et il ne peut en résulter que du bien.

—Et puis alors ?

—Et puis, rien... Ne t'en prends pas à la tzigane. L'autorité est prévenue... Si elle venait à disparaître, c'est sur toi que se porteraient immédiatement les soupçons...

—Ça !... c'est réellement de la déveine.

—Comprends donc, double brute, que Zorka supprimée, tu ne pourras pas cacher son corps... Ça ne se cache pas un cadavre... Ça sort de terre, ça remonte à la surface de l'eau...

—Et si on l'attrait ici ?... Si on l'enlevait !... Si on l'amenait dans le laboratoire, et...

Le point suspensif de Conrad en disait plus long qu'un entier discours.

—Non ! fit le comte après avoir réfléchi durant un court instant. Ce serait vraiment trop dangereux... Zorka me prends pour le diable, ou tout au moins pour l'un de ses meilleurs serviteurs, nous n'avons rien, encore une fois, à craindre d'elle... Bornons-nous à la surveiller... quant à toi... aussitôt que je pourrai me passer de tes services, aussitôt que je pourrai remplacer cet imbécile de Mirko, qui, si sottement, s'est laissé mourir, je t'enverrai en mission, Co... Tu sais ce que je veux dire... Je paierai le... qu'il faudra... Je prierai le double... le triple... Je paierai... ce que tu voudras... Là !

La folie de l'idée fixe reprenait le misérable.

Ses yeux étincelaient, agrandis, arrondis, tandis que leur fixité devenait effrayante.

—Oui. Oui ! Il me faut l'autre, la pareille !... Je suis convaincu que je réussirai !... Et alors !... Quelle découverte !... Quelle gloire !...

—Mon Dieu, monsieur le comte, fit Conrad, en suivant par le coin de la paupière toutes les phases de la crise nerveuse à laquelle son maître était en réalité, en proie, mon Dieu, monsieur le comte, je ne dis pas que ça ne peut pas se trouver encore. Mais c'est dangereux... Nous avons eu de la chance jusqu'à présent... Mais elle peut tourner contre nous, cette chance... Et, j'en demande bien pardon à monsieur le comte, nous serions pris, l'un aussi bien que l'autre.

—Allons à Retzow, fit M. de Malthen. Là, au moins, je serai tranquille. Cet animal de kreisdirector m'avait mis l'esprit à l'envers, et il reste pendant un long moment quelque chose encore d'une pareille secousse.

Une voiture attelée des vigoureuses bêtes de l'écurie du comte les conduisit promptement à l'embarcadère du bord du lac.

Quand le cocher et la voiture se furent éloignés !

—Tiens, Conrad. Je vais te montrer combien j'ai confiance en toi. Tu vas voir quelque chose que tu ignores... Je suis pressé aujourd'hui. Et je vais, pour me rendre à l'île, employer un moyen dont je ne me suis pas servi depuis la mort de cet animal de Mirko.

Le maître et le valet remontèrent les bords du lac durant un espace de plus de cinq cent mètres.

—Tiens, et M. de Malthen désignait au milieu des roseaux des paillassons épais qui se confondaient avec les hautes herbes. Tiens, soulève une de ces nattes, que vois-tu là ?

—Un canot, fit Conrad, qui avait obéi à son maître.

—Bien. Il est léger, ce canot... mais il nous portera tous les deux... Il n'a qu'un aviron, tu vois... Tu n'as qu'à lancer le canot dans le courant... Ce courant est très violent à une très courte distance d'ici, et sans effort, sans peine, il nous portera jusqu'à l'île. Allons... vite...

Et le maniaque laissa transparaître le fond de sa pensée dévorante, en murmurant :

—J'ai hâte de les voir ! Ne dirait-on pas que j'ai peur qu'on me les prenne !...

Ainsi qu'il venait de le dire, grâce à l'aviron de Conrad, en maintenant la légère petite yole au milieu du courant, très promptement, ils atteignirent le bord de l'île.

Ce moyen rapide, M. de Malthen ne l'employait généralement que la nuit, et le lendemain matin, faisant le grand tour, Mirko ramenait l'embarcation au bord, et sur un chariot la remontait ensuite en sa cache.

Arrivés à la maison de Retzow, M. de Malthen, les doubles portes ouvertes, se trouva face à face avec la vieille Ruth.

La méchante physionomie de la mégère semblait exaspérée encore,

—Eh bien ! Ruth, demanda le maître, comment cela va-t-il ici ?

—Oh ! tout ce qu'il y a de mieux, Fred... tout ce qu'il y a de mieux... mon fils ! C'est qu'il ne fait pas bon badiner avec moi, parce que je sais comment m'y prendre.

—Et comment t'y prends-tu ?

—Ah ! ah ! ah ! C'est mon secret, Fred ! Tu n'aurais pas trouvé celle-là, mon fils !... Tu as bien fait de venir me prendre, vois-tu... Je suis bien celle qu'il te fallait...

—Mais quel est ton moyen, vieille sorcière ? Veux-tu parler ? Veux-tu répondre ?

Mon moyen est bien simple... Fred... Et il ne m'a pas donné beaucoup de peine à découvrir,

—Quel est-il, encore une fois ?...

—Eh bien ! La grande fait tout ce que je veux, dès que je la menace de taper sur la petite !...

—Oui ! C'est très joli ! très joli !... ton moyen !... Mais il ne faut pas me les abîmer, au moins !

—N'aie pas peur... Si j'administre quelques claques à la gamine pour faire marcher toutes les deux, ces coups-là ne laissent pas de marques.

Et, la vieille Ruth se mettant à rire, découvrit ses longues dents de louve.

Conrad, à travers ses paupières plissées, suivait toujours son maître. On eût dit réellement qu'il le surveillait.

Et quand, après le repas, il vint le retrouver dans le laboratoire où se perpétrèrent tant de crimes contre nature, le valet se laissa aller à murmurer entre ses dents le fond de sa pensée :

—Si je ne l'arrête pas avant qu'il soit bien longtemps, il finira bien par nous perdre tous les deux.

IV

—J'ai faim !

Ces mots étaient prononcés, murmurés, plutôt par un misérable, qui, bientôt, allait, évidemment, passer à l'état de cadavre.

Décharné, squelettique, il était tombé sur les deux genoux le long de la route qui va de Paekos, une triste petite ville, au bourg de Yalta.

En ce printemps embaumé, malgré la température très douce, le soleil radieux, il traînait et crevait la misère.

Oui ! Il avait laissé de mauvais souvenirs, il avait été, dans le temps, bien dur au pauvre monde. Et les petits ne pardonnent jamais.

De moins en moins on lui donnait ; on le renvoyait, on le chassait ; bien heureux encore quand les eaux sales et les coups de bâton ne pleuvaient pas sur sa maigre échine, alors que, les entrailles tirillées par les implacables morsures de la faim, il tendait la main à une porte.

Or, ce jour-là, il n'avait rien reçu. Partout on lui avait refusé.

Et il s'en allait, où ? Il ne savait... Droit devant... Comme les déments et les désespérés, jusqu'à ce que, face en terre, il tombât.

Des êtres extérieurs, des choses ambiantes, non, vraiment, il n'avait plus conscience,

Il ne savait plus rien ! Si ce n'est qu'il souffrait, qu'il souffrait encore, horriblement !

Et voilà pourquoi claquait sa vieille mâchoire et qu'entre les brèches de ses dents noires passait un sifflement, un râle :

—J'ai faim ! J'ai bien faim !

Et, en pleine forêt, sur la route de Yalta à Lekno, il s'était donc laissé choir, sa dernière étape, sans doute.

La nuit, cette vieille chair appellerait certainement les loups, et ils se disputeraient cette pauvre carcasse, ces vieux os durcis par les privations et la misère.

Mais la vie était chevillée dans le corps du dément.

Et, plus fort que les précédentes fois, il gémit :

—J'ai faim ! Oh ! bien faim !

La nuit venait. Une ombre très douce estompait déjà les cimes de la forêt.

Des ramiers roucoulaient dans les branches. Un chevreuil avait bramé, appelant sa chevrette, et un être humain se trouvait là, dans le fossé, au milieu des ronces, commençant à râler son agonie !

—Oh ! J'ai bien faim !

—Il y a un homme là ! fit en français une voix jeune et bien timbrée.

—Satané animal, répondit aussitôt à mi-voix dans le même idiome, un organe énergique et violent. Tu sais pourtant bien que tu es muet, et que tu ne dois pas te permettre de desserrer les dents... C'est cependant bien entendu : si tu ne peux pas jouer ton rôle, tu n'as qu'à prendre le train à la première station et à me laisser tout seul !

Ce monitoire eut le don de complètement fermer la bouche au pseudo-muet, lequel, au moyen d'une pantomime vive et animée, désigna à son compagnon l'endroit d'où partaient les gémissements du pauvre Hermann Pluck.

Les deux hommes qui suivaient à cette heure la grande ligne de la forêt conduisant du bourg de Yalta à Lekno étaient jeunes et bien découplés.

Ils portaient le costume d'ouvriers, veston de velours, pantalon de la même étoffe s'engouffrant en de courtes bottes.

Sur l'épaule, des outils de mineurs, une bêche, une pioche ou pic pointu, en plus une musette de toile pour serrer les provisions.

Des chapeaux de feutre rabattus complétaient leur ajustement, et de dessous les bords de ces couvre-chefs s'échappaient de longues mèches de cheveux et aussi des barbes serrées et touffues.

Celui des deux ouvriers qui avait, sur un ton de maître, ordonné à son compagnon de se taire, s'était avancé sur le bord du fossé et venait d'apercevoir le corps du mendiant.

Instinctivement, celui-ci répéta encore une fois :

—J'ai faim ! J'ai bien faim !

Et il ajouta se parlant à lui-même :

—Il va donc falloir mourir !

—*Hoffnung!* Courage, espoir ! Il ne s'agit pas de mourir, mon pauvre vieux, mais de vivre.

Puis se baissant et relevant la tête du moribond en portant à ses lèvres racornies et exsangues le goulot d'une gourde de cuir.

—Allons ! Avalons d'abord cette lampée de schnaps et puis ensuite nous verrons si nous pouvons tordre quelque chose de substantiel.

La goulée d'alcool fut d'un subit effet. La chaleur du liquide galvanisa aussitôt cette loque humaine, et un flot de sang pointa aux pommettes hâlées du vieillard.

—J'ai faim ! répéta-t-il encore d'une voix plus forte. Oh ! j'ai bien faim !

L'ouvrier sortit alors de sa musette un quignon de pain, du saucisson, une autre gourde plus volumineuse, contenant un vin jaune

et doré comme du vin de Molsheim, et il offrit ses provisions au malheureux fou, en lui disant d'une voix cordiale, partant du cœur :

—Allons ! mon brave vieux, mange, bois, et quand il n'y en aura plus, il s'en trouvera encore !

Ce fut pitié, ce lamentable spectacle !

Hermann Pluck, malgré son préalable gargarisme de schnaps, éprouva d'abord de la peine, tant était rétréci son œsophage. Mais une fois en route, il se rua littéralement sur les aliments offerts à sa voracité.

Et il engouffrait les tranches de saucisson, de pain, avec des grognements de porc en joie. Oui ! C'était pitié que ce ravalement d'une créature du Bon Dieu !

Aussi l'ouvrier, réellement ému, dit-il à son compagnon :

—Je crois bien qu'il était temps.

Une série de mouvement de tête du muet répondit affirmativement à cette constatation.

Hermann Pluck se remettait. Le fou revenait à la vie, et de très loin. Et la vigueur que lui procurait immédiatement la nourriture prouvait bien qu'il n'avait nullement l'envie de se laisser mourir.

—Encore ! demanda-t-il, quand il eut fini d'engouffrer la charcuterie, le quignon, vidé la gourde.

Son sauveur eut recours à l'autre musette et en sortit un second en cas, en tous points semblable au premier.

Le vieux mendiant lui fit un pareil sort.

Alors, après une dernière accolade au schnaps, essayant d'un double revors de main ses blanches moustaches humides, il s'arrêta et se mit à souffler.

Hochant la tête, les yeux mi-clos, savourant sa repue, d'un air amer il grogna :

—J'en ai eu, pourtant de l'argent ! Et beaucoup ! Et beaucoup ! Et encore ! Et on m'a tout pris ! Tout ! Et ! Prou ! Un pauvre fou ! Je suis ! Rien autre chose !

Puis un éclair de haine illumina ses yeux vitreux :

—Oui ! Je suis fou ! Mais ! Il y en a d'autres !

—Et qui est-ce qui est donc fou encore ?

Le vieux lança à l'ouvrier un regard méfiant.

—Faut pas le dire ! Non ! Il me ferait chasser encore ! Parce que... Il est si tellement méchant !

—Qui est méchant ?

—Lui ! Moi aussi ! Peut-être ! J'ai été méchant ! Mais plus maintenant ! Oh ! non ! Plus maintenant !

—Mais qui est méchant ?

—Un autre ! Un autre fou ! répliqua le malheureux dément en haussant les épaules. Je ne dirai pas... Je ne dirai rien !

La nuit tombait, car le vieux avait mis longtemps à se repaître, mais il n'était pas venu à l'idée de celui qui lui rendait l'existence, de l'arrêter dans son repas, ou de l'obliger à se presser.

Maintenant, Hermann Pluck tirait de sa poche une courte pipe noire et regardait sa vacuité avec une évidente tristesse.

Et il faisait mine de fouiller dans ses poches, à travers ses loques, pour y découvrir une blague absente.

—Plus rien ! murmura-t-il alors. Plus rien du tout... Triste !

L'ouvrier lui tendit alors sa blague, toute pleine d'un tabac soyeux et doré, et le vieux se précipita dessus comme il s'était jeté sur les victuailles.

Il battit le briquet, s'entourant d'un épais nuage d'odorante fumée et grogna encore :

—Bon ! vous !

Ses yeux clairs se reportaient à tout instant sur l'étranger, comme s'il eût voulu soumettre son pauvre cerveau détraqué à un effort de mémoire.

À la fin ses paupières battirent aux champs, et à diverses reprises il répéta avec un satisfait hochement de tête :

—Bon ! vous ! Bon ! déjà !... Me souvenir !... Donné... Où ça donc ?... Une pièce... belle pièce... belle pièce... Retzow !... Ah ! ah ! ah ! Oui ! oui ! Retzow !... Schoner herr !... Trompes pas !... Bien le même !... Beaucoup de barbe !... Des cheveux longs !... Mais bien le même !... Schoner herr !...

—Tu te trompes, mon brave... Je ne suis jamais venu dans le pays.

Hermann Pluck eut une expressive grimace, en homme sûr de son fait et qui trouve bien inutile de discuter.

Et tendant sa pipe une seconde fois, il se borna à dire :

—Tabac !... Schoner herr, bon tabac !

—Que le diable t'emporte ! maugréa l'ouvrier.

Mais ce mouvement de méchante humeur se dissipa bien vite et il tendit sa blague au vieux mendiant en lui recommandant :

—Si tu m'appelles encore *Schoner herr*, tu n'auras plus de tabac, de pain, de schnaps, tu n'auras plus rien. As-tu compris... Je ne suis point un monsieur... je suis un ouvrier... un mineur.

Un grognement fut la seule réponse, mais il était évident qu'Hermann Pluck n'ajoutait aucune foi à cette affirmation.

Tandis qu'il dégustait sa seconde pipe, l'ouvrier s'approcha de son compagnon, et à voix basse :

— Si tout le monde fait comme lui et nous reconnaît au premier coup d'œil...

Le muet répliqua par une série de signes négatifs voulant sans doute expliquer ainsi que la chose lui semblait impossible.

— Enfin, c'est toujours inquiétant...

Et il rabattit instinctivement son chapeau sur ses yeux en répétant :

— C'est égal ! C'est bien désagréable.

Le second ouvrier fit signe à son compagnon de le suivre, et quand ils furent tous deux à une courte distance, à voix basse, timidement :

— Si mon capitaine voulait bien me permettre de prononcer quelques mots, parce que ce serait vraiment trop long à exprimer par gestes, je lui dirais bien quelque chose ?

— Parle. Mais à voix basse, et fais vite.

— Eh bien ! C'est bonheur sans pareil, au contraire, d'avoir retrouvé ce vieux-là !... C'est roué comme potence, ces vieux maboules ! Et ça doit connaître le pays dans tous les coins !...

On a reconnu dès longtemps nos deux amis.

C'était eux ! C'était bien eux !... Mais combien changés, et après quelles péripéties revenaient-ils courir tant de périls à ce poste fixe où ils avaient été arrêtés !

C'est ce que nous allons tâcher d'exposer dans un très bref raccourci.

Le procès devant une commission militaire, convoquée à Posen, n'avait pu prouver autre chose, en ce qui touchait M. de Prévannes et son fidèle Justin, qu'ils se trouvaient en Allemagne et voyageaient, sous un faux nom et avec un passeport qui n'était pas le leur.

Quant à la charge d'espionnage, des présomptions soit, mais les susdites charges demeuraient impossibles à établir.

On doit le reconnaître, ils avaient été tous les deux traités avec égards, et au bout de deux mois de forteresse de Dantzig, ils étaient graciés de leur peine et remis en liberté.

Ils prenaient place, ce jour-là même, à bord d'un steamer frété pour Amsterdam, et une fois là, en mettant pied à terre, sans dire un mot, le capitaine de Prévannes se dirigea vers un restaurant.

Une fois là, il demanda du papier, une plume, de l'encre.

Et d'une main nerveuse il écrivit deux lettres, brèves, respectueuses, l'une au ministre de la guerre, l'autre à son chef direct, le général commandant le corps d'armée.

Cela fait, les lettres cachetées, mises à la poste, il s'adressa à Justin, qui, à la table voisine, s'administrait un copieux déjeuner.

— Et maintenant, lui dit-il, tu vas prendre le train et rentrer en France.

— Moi, mon capitaine, fit l'ordonnance, laissant tomber sa fourchette. Moi en France... Et vous ?

Moi, dit Maurice avec une énergie qui n'admettait pas de réplique, je retourne d'où je viens, je retourne à Lekno.

— J'en avais bien, comme qui dirait l'idée, fit aussitôt Justin Bréjon, accompagnant ses paroles de son clignement d'yeux habituel, lorsqu'il était satisfait de sa perspicacité. Parce que ça n'est pas rapport que les têtes de pioches nous auraient donné le pion pour une fois que nous pourrions renoncer à notre affaire.

Seulement, mon capitaine, je vais vous dire une chose, sauf respect, si vous vous fourrez dans l'idée que je m'en vas rentrer en France sans vous... non... on en rirait...

— Mais, mon pauvre Justin.

— Oh ! mon capitaine, c'est comme des dattes.

— Eh bien ! non !... Je ne le veux pas ! Il peut nous arriver malheur.

— A vous comme à moi.

— Nous avons toutes les chances pour être repris.

— Ça c'est notre affaire.

— Et cette fois, il s'agira de plusieurs années de forteresse, peut-être.

— Non ! pas peut-être, mais pour sûr.

— Dès lors, je ne veux pas t'entraîner dans une pareille équipée. C'est de la folie.

La physionomie de Justin Bréjon changeait à vue d'œil. Une sourde colère commençait à le galoper.

L'affection qui lui inspirait son officier, son chef de file, ainsi qu'il disait, était un véritable culte. Se voir renvoyer en France constituait pour lui la pire des insultes.

— Eh bien ! finit-il par s'écrier, éclatant et repoussant son assiette, son verre, au risque de les briser, tant devenaient violents ses gestes. Eh bien ! ça va ! C'est du joli ! Dites-moi tout de suite que je suis un feignant, un mal treché, un carapata, un *mésiant*, un musicien d'infanterie ! quoi encore ! Mande un peu... Qu'est-ce que je vous ai fait ? Eh bien ! c'est pas pour dire, mais je veux bien servir comme garde-chiourme si je me croyais avoir mérité un affront pareil.

Les larmes venaient maintenant, de vraies grosses larmes, qui roulaient sur son teint pialulé de taches de rousseur.

— Ah ! bien ! Je vous jure, mon capitaine ! que ce n'est pas en France que j'irai !

— Et où iras-tu, mon pauvre garçon ?

— Où j'irai ?... Je ne suis pas embarrassé... je rentrerai en Prusse... Oui, je rentrerai en Prusse !... Et à moi tout seul, encore ! Oui, à moi tout seul !... Quand vous me regarderez comme ça... ça ne me fait pas peur... Je suis libre, oui !... Vous m'avez chassé... chassé ! Bon Dieu, de bon Dieu ! Si on peut dire... Moi, Justin Bréjon ! Vous m'avez renvoyé ! Renvoyé en France ! je ne suis plus à votre service !

— Et alors, en Allemagne ! Que feras-tu ?

— Pas malin, allez ! Le premier hacheur de paille que je croise, j'y croche dans la peau... Et alors... Tant que je pourrai ! Et alors... on me fera un sort, je n'aurai plus besoin de rien ! Mais c'est bien vous qui l'aurez voulu, mon capitaine ! Et, pour sûr, ça vous restera sur la conscience !

Et le brave garçon plongea sa tête en ses deux mains en répétant, sans se soucier qu'on pût l'entendre :

— Bon Dieu de Bon Dieu ! Bon Dieu de Bon Dieu !

Justin quand il eut pleuré tout son saoul, et ça ne fut pas long, parce que la fureur qui l'animait séchait vite ses larmes, appela la servante, une belle fille plantureuse, disant à son capitaine :

— Et je le paie, mon déjeuner, et avec ma propre argent, encore... parce que... parce que je ne suis plus à votre service, je ne veux plus rien vous devoir !

M. de Prévannes, au demeurant, était fort perplexe. Le dévouement si sincère de son ordonnance le touchait jusqu'au fond du cœur. Mais il se rendait parfaitement compte des froyables et multiples dangers qu'ils ne pouvait manquer de courir dans la terrible partie qu'il allait entreprendre.

Néanmoins Justin Bréjon était tellement désespéré qu'il finit par lui céder.

— Reste, lui dit-il, reste, mon garçon. Cependant, je me reproche cet acte de faiblesse, parce que, s'il t'arrive malheur, tu ne me le pardonneras peut-être pas !

— Ah ! bien ! mon capitaine, s'il n'y a que cela qui vous tracasse, vous pouvez dormir sur les deux oreilles. Ça n'est jamais Justin Bréjon qui vous adressera un reproche, quoi qu'il arrive !

Et marché passé et conclu.

Qu'allaient-ils faire ? Quel parti devaient-ils prendre ?

Ils avisaient. M. de Prévannes parlait l'allemand tout aussi bien que le français, mais Justin Bréjon n'y comprenait pas un traître mot.

— Parbleu ! s'écria le capitaine, nous allons changer de costume, prendre la veste de l'ouvrier et nous irons nous embaucher aux mines de Yalta... On a toujours besoin d'ouvriers dans les mines. Une fois là, nous verrons bien.

— Et moi, mon capitaine...

— Toi ! tu seras muet. Ça te sera assez difficile, parce que tu es bavard plus qu'une pie.

— Si on peut dire.

— Eh donc ! nous achetons pelles, pioches et nous trouverons bien un navire pour Königsberg.

— Et des passeports ?

— Dame, nous n'en aurons pas. Si on nous les demande... nous serons peut-être de bonne prise... Dans tous les cas, quoi qu'il arrive... ne réponds jamais... C'est facile.

— Oh ! pour ça, mon capitaine, ça n'est pas pour me vanter, mais je suis certain de faire un muet de premier ordre.

C'est ainsi qu'ils rentrèrent en Allemagne. Par Königsberg... c'était jouer gros jeu. Mais avec leurs longues barbes, leurs longs cheveux, le pic et la pelle qu'ils portaient sur l'épaule, il ne vint à l'idée de personne de leur demander s'ils pouvaient bien être autre chose que des ouvriers.

Et une fois sortis de la ville, aux murailles crénelées, aux fortifications si redoutables, Maurice de Prévannes frappa le sol du talon de sa grosse botte, en disant :

— Maintenant, c'est à nous deux, M. de Malthen !

Justin Bréjon jouait son rôle de muet à ravir. Il regardait les femmes sous le nez, leur faisait des grimaces, leur tirait la langue, leur donnant à comprendre, au moyen d'une minique exagérée qu'il ne pouvait rien leur dire.

— C'est bien dommage tout de même, — murmurait-il, — que je ne sache pas l'allemand, autrement je leur en raconterais, des histoires.

M. de Prévannes prenait ses précautions, s'observait. Le dos courbé, voûté il s'était donné la démarche branlante du mineur. La tête dans les épaules, les cheveux ramenés sur le front, il était méconnaissable et Justin faisait ses efforts pour l'imiter en tous points.

(A suivre.)

Redowa Favorite

LOUIS MESEMAEKERS

Op. 59.

Moderato.

PIANO.

The first system of the musical score consists of two staves. The upper staff is the treble clef and the lower staff is the bass clef. The music is in 2/4 time. The first staff begins with a treble clef, a key signature of one flat (B-flat), and a common time signature. It contains a series of chords and melodic lines, with several measures marked with a circled 'Ped' (pedal) symbol. The second staff continues the accompaniment, also featuring 'Ped' markings. The system concludes with a double bar line.

The second system of the musical score continues from the first. It features two staves with treble and bass clefs. The music consists of chords and melodic fragments. A circled 'Ped' marking is present in the upper staff. The system ends with a double bar line.

The third system of the musical score continues the piece. It consists of two staves. The upper staff has a treble clef and the lower staff has a bass clef. The music is primarily chordal. A circled 'Ped' marking is visible in the upper staff. The system concludes with a double bar line.

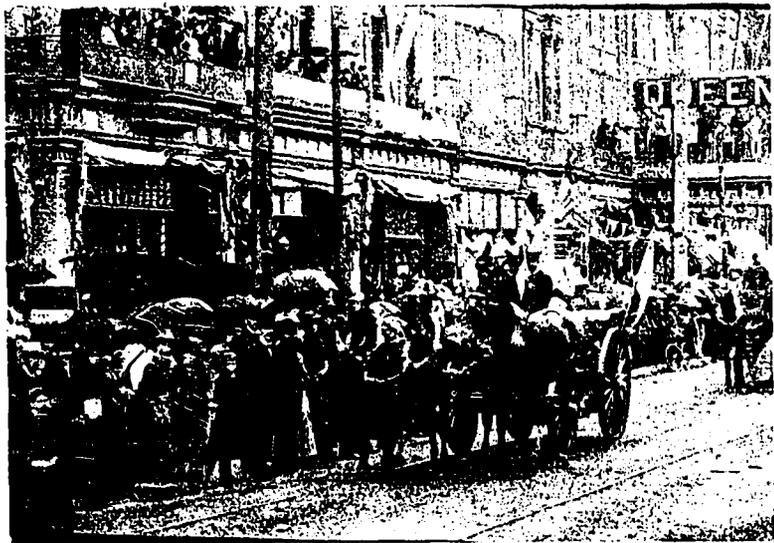
The fourth system of the musical score continues. It consists of two staves. The upper staff has a treble clef and the lower staff has a bass clef. The music includes some melodic lines in the upper staff. A circled 'Ped' marking is present. The system ends with a double bar line.

The fifth system of the musical score continues. It consists of two staves. The upper staff has a treble clef and the lower staff has a bass clef. The music is primarily chordal. A circled 'Ped' marking is present. The system ends with a double bar line.

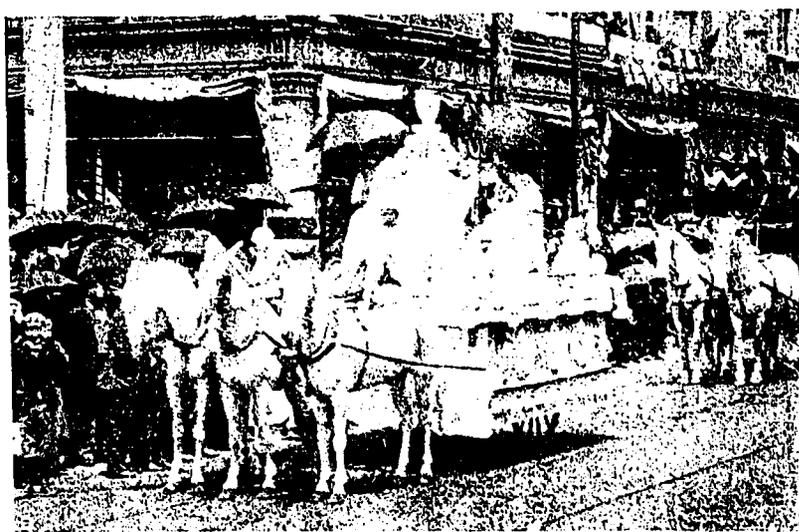
The sixth system of the musical score continues. It consists of two staves. The upper staff has a treble clef and the lower staff has a bass clef. The music is primarily chordal. A circled 'Ped' marking is present. The system ends with a double bar line.

The first system of the musical score consists of five staves. The top staff is the vocal line, starting with a vocal line and a piano accompaniment. The second staff is the piano accompaniment. The third staff is the piano accompaniment. The fourth staff is the piano accompaniment. The fifth staff is the piano accompaniment. The system includes dynamic markings such as *ff*, *f*, *p*, and *pp*, and performance instructions like *8va Loco*, *pedal*, and *rit.*

The second system of the musical score consists of five staves. The top staff is the vocal line with lyrics: "do", "Dimi - men - do", "poco -", "poco", "Dimi - men - do". The second staff is the piano accompaniment. The third staff is the piano accompaniment. The fourth staff is the piano accompaniment. The fifth staff is the piano accompaniment. The system includes dynamic markings such as *pp*, *p*, *f*, and *ppp*, and performance instructions like *8va Loco*, *pedal*, and *rit.*



LA PARADE CIVIQUE — LES POMPIERS MONTRÉALAIS



LA PARADE CIVIQUE — SECTION ST HENRI : CERCLE ST HENRI.

STELLA

Oh ! l'infini, dit Stella à Raphaël, je n'arrive pas à le comprendre...

— Il est pourtant plus facile à concevoir que le fini. Essaie de te représenter un espace fini, essaie de supposer une borne, une frontière quelconque à cette immensité, tu ne le pourras pas : ton imagination passera la barrière. L'espace est infini.

" Tu vois ce point du ciel, là-haut. Envolons-nous, comme tu le disais, envolons-nous par la pensée jusque-là. L'éclair va vite. Eh bien, je suppose que nous voyagions avec une vitesse plus rapide encore, avec celle de la lumière. Il nous faudrait, avec une vitesse de trois cent mille kilomètres par seconde, quarante minutes pour toucher Jupiter, une heure pour arriver à Saturne, quatre heures pour atteindre Neptune, trente six ans pour atteindre l'étoile polaire, et cent ans pour arriver à cette étoile-là. Continuons notre vol en ligne droite, au delà de cette étoile, encore pendant cent ans, et, toujours plus loin, pendant mille ans, dix mille ans, cent mille ans, sans arrêt, toujours en avant, avec cette même vitesse de trois cent mille kilomètres par seconde. Nous avons perdu de vue la Terre, le système solaire, le Soleil lui-même, devenu étoile et peu à peu disparu ; nous avons perdu de vue aussi les principales étoiles que nous observons de la Terre, et toutes les constellations se sont graduellement disloquées par le changement de perspective ; nous avons traversé des régions stellifères inconnues à notre planète, puis d'immenses déserts dépourvus de soleils ; nous avons frôlé dans notre vol des mondes plus merveilleux que les anneaux de Saturne, de fantastiques comètes, vespertillons du ciel, des soleils fulgurants d'éclat, des phares éblouissants lançant toutes les couleurs du prisme à travers l'immensité aveuglée ; nous avons deviné des séjours étranges peuplés d'êtres surnaturels pour nous, extra-terrestres, extra-solaires ; mais nulle attraction ne nous a arrêtés, et nous avons continué notre essor en ligne droite pendant cent mille ans, pendant cinq cent mille ans, pendant un million, dix millions, cent millions d'années, avec cette même vitesse de trois cent mille kilomètres par seconde.

" Où sommes-nous ? Quel chemin avons-nous parcouru ? Où donc est la frontière ? Où l'univers finit-il ?

" Nous n'avons pas avancé d'un seul pas ! Nous sommes au vestibule de l'infini !

" Nous pourrions voyager ainsi, dans cette même direction, ou dans toute autre, pendant l'éternité entière : nous n'approcherions jamais du terme.

" Qu'y a-t-il au delà ? De nouveaux cieus. Et au delà ? De nouveaux cieus encore. C'est L'INFINI. Sans fin. Ni haut ni bas : le zénith égale le nadir. Ni gauche ni droite, ni direction aucune. Les étoiles sont pour nous des points de repère, des sortes de bornes sur la route éternelle, d'après lesquelles nous pouvons faire une sorte de triangulation des cieus ; mais il n'y a pas un seul point fixe dans l'immensité, auquel ces positions puissent être rapportées. Ce voyage que nous venons de faire, les étoiles le font elles-mêmes : elles tombent dans tous les sens avec des vitesses prodigieuses. Nous-mêmes, nous voyageons dans l'espace depuis un temps immémorial, et nous voyagerons sans fin. Avant de naître, la Terre voyageait déjà, puisqu'elle faisait partie de la nébuleuse solaire, en route vers sa destinée. Après la fin du monde terrestre, les ruines de notre planète continueront de voyager dans leurs nouvelles associations solaires. L'espace est infini ; le mouvement est indestructible.

" Regarde cette étoile, alpha du Cygne, elle est lancée vers nous, tombe directement sur nous, pourrions-nous dire, avec une vitesse de deux milliards de kilomètres par an. Mais elle ne nous atteindra jamais, parce que

nous voguons nous-mêmes vers la constellation d'Hercule.

" Arcturus se précipite vers le sud avec une vitesse de trois milliards de kilomètres par an.

" Il y a là, dans la Grande Ourse, une étoile qui vole à la vitesse de vingt-huit millions de kilomètres par jour, soit dix milliards de kilomètres par an.

" Tout cela court, tombe, circule à travers l'immensité sans bornes. C'est de la poussière, de la poussière céleste, une pluie de diamants emportée par un souffle divin... et une pluie d'âmes, car ce sont là des populations innombrables.

CAMILLE FLAMMARION.

CONSTATATION

Le mari.— Je puis bien dire que, depuis mon mariage, je n'ai jamais su ce que c'était que d'avoir des boutons à mes chemises.

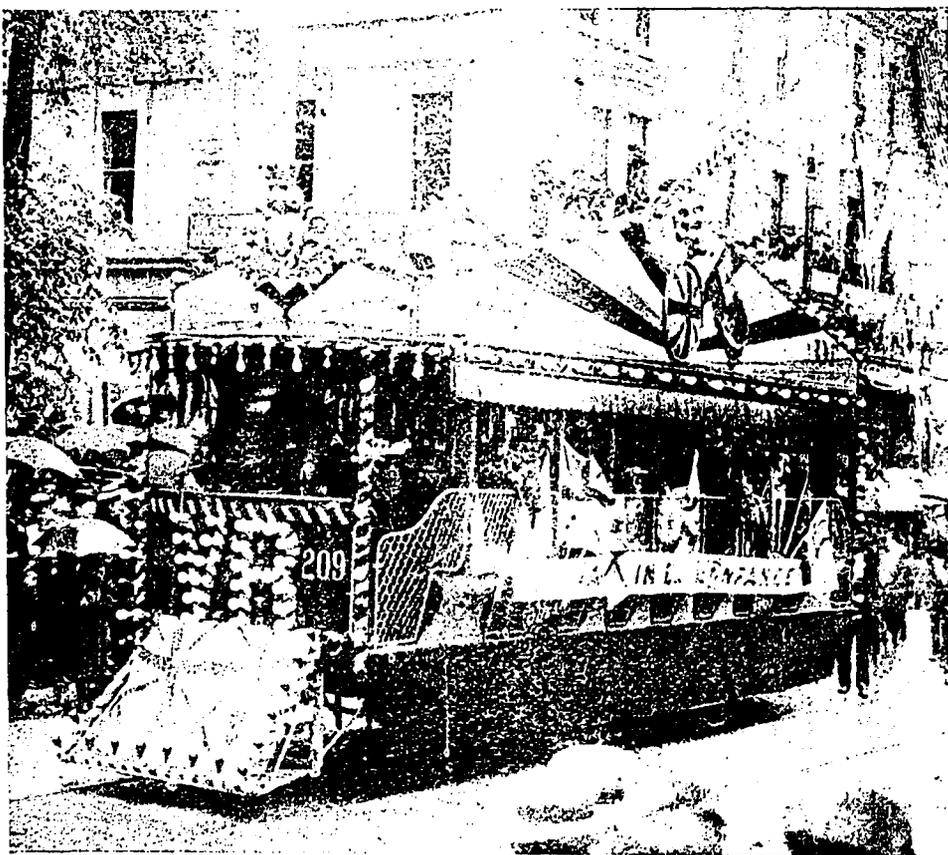
La femme (furieuse).— Il faut vraiment que tu sois un véritable monstre pour dire de pareilles choses.

Le mari (très calme).— Mais, ma chère, tu oublie que j'ai toujours porté des studs.

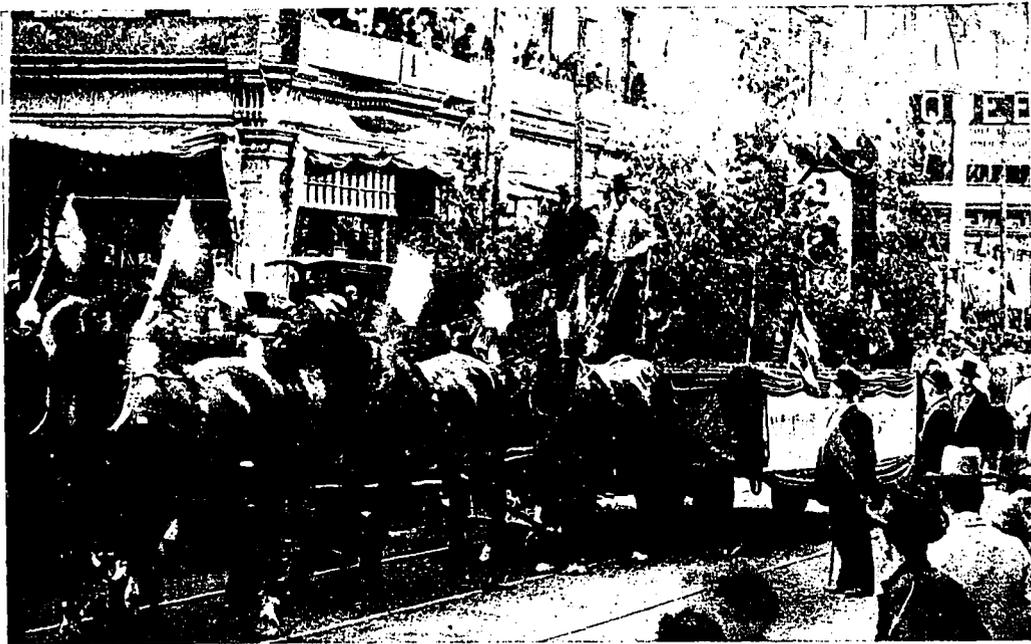
LA RAISON

Tous ceux qui se marient jeunes ne le font que parce qu'ils ne sont pas assez vieux pour avoir acquis l'expérience.

Les sots et les gouvernants appellent mauvaises têtes les esprits indépendants dont ils ne savent que faire, et qui sont cependant la partie la plus importante de l'espèce humaine.—BENJAMIN CONSTANT.



LA PARADE CIVIQUE — SECTION ST-JACQUES : LE JARDIN DE L'ENFANCE.



LA PARADE CIVIQUE — CHAR DE L'ANCIEN ORDRE DES FORESTIERS.

DÉSIR DE L'INFINI

O perle précieuse où le saphyr et l'or
Croisent leurs feux brillants et très purs ; vive étoile
Immense diamant se prêtant au décor
Des féeriques apprêts de cette nuit sans voile !

Etoile, douce étoile, au regard pénétrant
Qu'adore le poète amoureux du mystère,
Tu dois être peuplée. Après la mort, errant,
Je voudrais de chez toi contempler notre terre.

Oh ! t'habiter, étoile, un jour, et voltiger
Dans ta sphère céleste ; ayant quitté ce monde,
De ton palais vermeil être un esprit léger,
Chaque siècle pour moi semblant une seconde :

Oui, n'avoir plus de corps ! plus qu'une âme de feu
Pour ressentir, enfin vivre d'une autre vie ;
Nager dans l'infini plus près, plus près de Dieu...
C'est l'élévation suprême que j'envie !

NOËLLE HERBLAY.

JOSEPHINE

Je veux dire en prose pourquoi je ne t'ai jamais quittée et ne te quitterai jamais, Joséphine, ma pipe.

Reste devant moi, tandis que j'écris ; repose sur l'acajou du bureau — tout mon horizon — tes flancs, tièdes encore d'un long baiser et, de ton parfum, enivre le maître qui t'aime.

Rappelons-nous.

* *

A cette époque là, j'étais épris d'une brune aux yeux bleus qui s'en souciait à peine ; très belle, trop belle pour moi, bête, et timide, et laid.

Alors, j'avais acheté deux sous de ficelle fine et un sou d'hameçons et, férocement, tout le long du jour, je pêchais avec les fruits de la mer les petits poissons cachés sous les rochers du rivage.

Les enfants qui deviennent hommes, Joséphine, souffrent beaucoup de cette métamorphose ; le cœur s'éveille et ses premiers battements font rire les femmes, pour les faire pleurer, plus tard.

C'est bien fait.

Il y avait sur la côte un vieux bateau, dans l'anse à peine abritée que les gens du village appellent le port. Dans ce vieux bateau, un vieux pêcheur qui nous emmenait, pour vingt sous, voir les vagues se briser à la pointe du phare : mousse blanche sur la roche noire.

Et le vieux pêcheur dans le vieux bateau avait une très vieille pipe qui ne quittait point sa vieille bouche délabrée.

Je dis bouche parce que tu es là, Joséphine.

Il avait l'air heureux et je compris que c'était à sa pipe qu'il devait son bonheur.

J'en voulus une, tu comprends ! Et moyennant douze sous — deux sous pour la commission — le vieux pêcheur me l'alla quérir chez S.éfano, épicière, qui avait un si petit jardin et une si grosse femme.

Cette pipe, c'était toi, ma première maîtresse, la seule fidèle et pourtant les autres m'ont coûté beaucoup plus cher, tu le sais.

* *

Tout d'abord, tu m'as fait mal au cœur, ton ardeur m'épuisait, je t'aimais et je te redoutais.

Mais tu es devenue douce, très vite et nos caractères se sont accommodés l'un à l'autre.

J'ai cessé de faire mal aux eucalyptus en entrelaçant sur leur écorce mon initiale à celui de l'enfant brune aux yeux bleus.

J'ai quitté la pêche aux cabots minuscules pour les courses dans le ravin qui part du village et va rejoindre entre deux haies de lentisques je ne sais quelle commune mixte où je vais souvent me régaler de grappes de raisin, tu te souviens ?

Quand les vacances ont pris fin, tu étais belle et tu sentais bon. Je t'ai emmenée à la ville et tout le long du chemin, cachée dans ma poche, discrète, tu me rappelais de temps en temps, quand les cahots de la

voiture faisaient pénétrer ton tuyau dans mes chairs, nos heures d'amours solitaires, dans la brousse. L'amour défendu est le meilleur.

Enfin, un beau jour, je me suis décidé à parler. J'ai exposé à mon père que je t'avais irrémédiablement compromise ; que, culottée comme tu l'étais, tu ne pourrais trouver aucun parti sortable et, à la faveur d'un bachot brillamment enlevé, notre union fut ratifiée par le chef de famille et tu avais ta place au foyer domestique.

* *

Ensemble nous traversâmes la mer, pour aller étudier toutes les sciences qui ébranlent la raison et rendent le jeune homme pédant.

C'est l'époque des liaisons faciles et des trahisons trimestrielles.

Combien de fois, la tête en feu, les tempes serrées, j'ai retrouvé en te reprenant le calme qui avait fui ! Combien de fois ta douce chanson a-t-elle bercé mes désespoirs quand une Marguerite désertait mon parterre, quand une Rose enfonceait ses épines dans mon cœur !

Souvent, je t'ai négligée, souvent je t'ai laissée sans une caresse sur la cheminée pendant des semaines. Toi, digne et réservée tu attendais que ma tendresse égarée retrouvât le chemin des débitants de tabac, où s'alimente notre mutuelle passion.

* *

Mais tu devais surpasser tous ces bienfaits d'un seul coup et me sauver de moi-même.

Car sans toi, elle serait encore là, elle empoisonnerait toujours mon existence et c'est ta fumée, ton odeur dont tu savais aggraver l'acreté qui seule a pu la décider à me quitter.

Que de luttes nous avons soutenues, quand elle voulait nous séparer, quand elle se faisait tendre et câline pour obtenir ton exil !

Jusqu'au jour où, lassée, aveuglée, toussant et maudissant, elle m'a donné à choisir.

Oh ! le choix a été vite fait et nous sommes restés vainqueurs.

Sois bénie, Joséphine, bénie du fond du cœur par le modeste gratte-papier célibataire qui te doit sa liberté.

Ma vieille amie, ô toi que nul baiser profane n'oserait aujourd'hui souiller, viens, je veux te bourrer et t'embrasser.

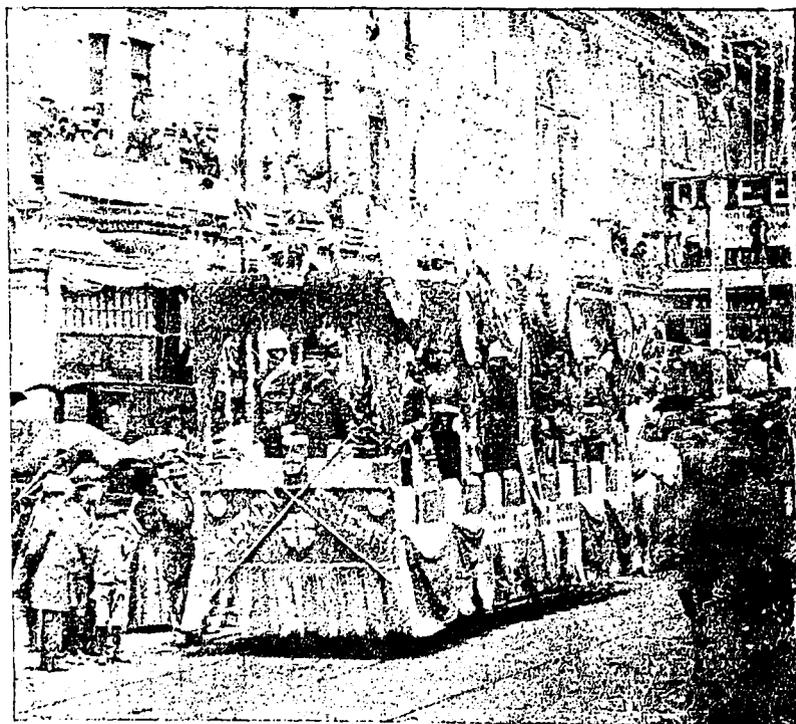
PAUL GAVAULT.

OU ILS S'ÉTAIENT RENCONTRÉS

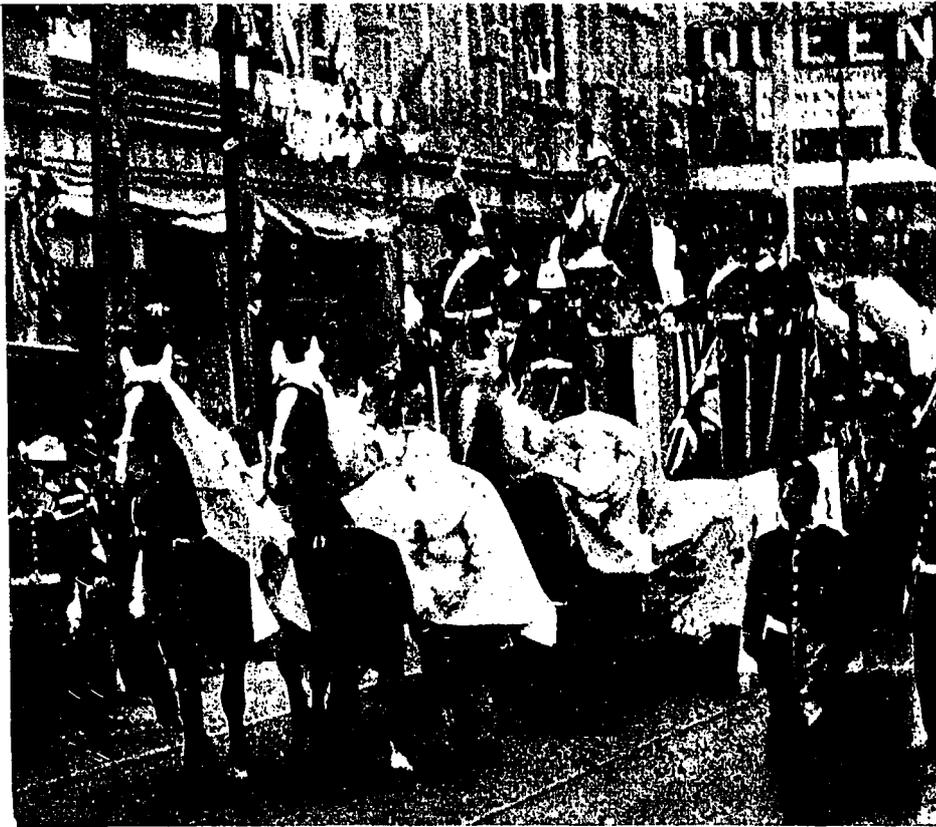
Madame (qui vient de se quereller avec son mari). — Il me semble que voilà cent ans que nous sommes ensemble. Je ne puis pas même me rappeler quand et où nous nous sommes rencontrés pour la première fois.

Monsieur (avec un gros soupir). — Je le puis, moi ! C'était à un dîner et nous étions treize à table.

La nécessité de punir cesse avec l'utilité de le faire. — ROYER COLLARD.



LA PARADE CIVIQUE — SECTION ST-HENRI : LA GUERRE.



LA PARADE CIVIQUE — CHAR MILITAIRE.

Chronique Théâtrale

PARC SOHMER

Dimanche prochain, renouvellement du programme et attractions choisies : Les deux nains Rossow frères, une attraction comme on n'en voit guère, surtout dans leur acte de lutte et de pugilat ; Les acrobates Farnum frères, un nouveau genre de sauts périlleux à 50 pieds de hauteur ; Héfron, le danseur original n'ayant qu'une seule jambe ; Le célèbre contralto, Mlle Kate Rose ; Mlle Proto, la danseuse du Proctor's, de New-York ; Mlle Hélène Delmount, contralto ; Les vues nouvelles du Radioscope. Pendant les entr'actes, avant et après la représentation, promenade sur la magnifique terrasse du bord de l'eau.

COURSES AU PARC LÉPINE

Nous donnons ci-dessous le sommaire des courses au Parc Lépine, pendant les journées des 22, 23 et 24 juin 1897.

Beaucoup de monde et sérieux encouragement donné au populaire propriétaire, Mr Lépine.

CHEVAUX TROTTEURS

PREMIÈRE JOURNÉE

Plus de 1500 personnes assistaient hier aux courses du Parc Lépine. Le programme était excellent et les différentes courses ont toutes été très chaudement contestées. Les juges étaient MM. Behan, J. H. Kennedy et J. McVey. Sommaire :

Classe 2.35 :	
A. Langevin, Eddie Imbreuil, Montréal	1 1 1
G. McPherson, Dr H., Kemptonville, Ont.	1 1 4
P. Morris, Ottawa, b. m., Kitty L.	1 2 2
H. P. Home, Hammer, N. H., b. m.	3 3 3
Daisy B.	3 3 3
Temps—2.31½, 2.32½, 2.29½.	
Classe 2.50, trotteurs et ambleurs :	
J. Girard, b. g., Pea Picker	1 1 1
J. B. Simmons, c. m., Lady Vrowski	1 2 3
N. S. Johnson, West Lebanon, N. H., b. g., N. S.	2 3 1
A. Cardinal, Sueie O.	3 1 2
Temps—30½, 28½, 31.	
Classe 2.20, trotteurs et ambleurs :	
G. McPherson, b. s., Don Diego, par Hermit, 3023	1 1 1 1
H. S. Soule, b. g., Du Ex, par Deux millions, 1707	3 2 1 2
F. M. Dorton, c. m., Amelia, par Albert W., 11333	5 4 5 1 3
Ecuries St. Lawrence, b. g., Jimmie B.	1 3 2 5 4
Dr Leclaire, b. r., Joe W.	2 5 3 1 5
Temps—2.22½, 2.23½, 2.22½, 2.20, 2.20½.	

DEUXIÈME JOURNÉE

Bourse de \$100, chevaux nommés :	
J. Girard, c. g., Boston Wilkes, par Boston Globe, 772	1 1 1
M. Behan, b. m., Eileen Oge	2 2 2
T. Cannon, c. m., Daisy M.	3 3 3
A. Taillefer, c. g., Panet Roy	1 1 1
C. Legault, blk. m., La Presse	dis.
Temps—2.31½, 2.30½, 2.30½, 2.30½.	

Bourse de \$200, classe de 2.30, trotteurs et ambleurs :

M. Moody, g. m., Azora, par Muscovite, 218	2 2 1 1 1
G. Potvin, br. m., Little Pass, par Alcantara Jr.	4 1 2 2 2
J. Lowery, b. m., Marie Maria	3 3 3 3 3
G. McPherson, b. m., Annie Sprague	1 dis.
Temps—2.31½, 2.25½, 2.29½, 2.25½, 2.23½.	

Classe 2.21.

G. McPherson, b. m., Alice G., par Juggler boy	5 1 1 1
N. Gelin, ch. m., May Girl, par Sam Watson	1 1 3 1
F. C. Simpson, c. g., Little John	2 3 2 3
D. J. Merrill, b. m., Miss Maxie	4 2 4 2
P. A. Gouin, gr. m., Gray Bird	3 5 5 5
Temps—2.23½, 2.23½, 2.24½, 2.22½.	

TROISIÈME JOURNÉE

Bourse de \$150, classe 2.10 :

J. Girard, b. g., Pea Picker	1 1 1
G. McPherson, Kemptonville, b. c., Dr H.	2 2 1
A. Langevin, Montréal, b. s., Eddie Dubreuil	1 3 1
H. P. Home, Hammer, N. H., b. m., Daisy B.	3 1 3
P. Morris, Ottawa, b. m., Kitty L.	5 dis.
Dr Cheval, Montréal, b. s., Randolph Bashaw	dis.
Temps—2.31½, 2.26½, 2.26½.	

Bourse de \$300, classe 2.12 :

W. S. Brown, Montréal, br. m., Last Request	1 1 1
C. Taylor, White River Junction, b. g., Robert B.	3 2 2
O. J. Merrill, St-Albans, c. s., Jones Ordway	2 3 3
Temps—2.18, 2.19, 2.18.	

THÉÂTRE ROYAL

Une des meilleures organisations de burlesque est, bien certainement celle de "Rose Sydelle London Belle's" qui est au Royal, cette semaine. La réputation de cette compagnie lui attire un grand concours de

public, à chacune de ses représentations et elle mérite ce succès par l'importance et la qualité de son spectacle et de ses artistes.

Le spectateur est toujours sous le charme et sort du théâtre très enthousiasmé par ce Fin de Siècle hilarant. Les chœurs, les artistes, les décors tout, est brillant et de tout premier ordre.

Rose Sydelle est une charmante femme, très bien soutenue par une excellente troupe.

La lever de rideau est "Réception de la veuve Wynne" ou toute la compagnie apparaît. A citer, parmi les variétés : Les quatre "Empereurs" de la musique burlesque. "Campbell & Shepp", une paire de comédiens allemands extrêmement comiques. "Frye & Allen", comédiens excentriques. "Hart & Walling", chanteurs et danseurs comiques.

Mlle Rose Sydelle, dans ses dernières créations fin de siècle et, pour terminer, un burlesque : "L'Isle of Sham pain" d'une hilarité progressante qui laisse le spectateur sur la meilleure impression.

Il faut aller cette semaine au Royal.

PALACE THEATRE

Le Cinématographe Lumière, cette semaine, nous présente une revue de délicieux tableaux animés, encore inconnus à Montréal, pour la plus grande partie :

Les autruches au Jardin d'Acclimatation de Paris. Le salut des escrimeurs. Bersagliers Italiens. Le Dentiste. Les lions. La Badoise. Le Jury de peinture. Bassin des Tuileries, à Paris. Montagnes russes nautiques. Le défilé des dragons allemands.

Chacun voudra voir ces nouvelles vues et, comme par le passé, le charmant théâtre de la rue St-Laurent, No 78, continuera à être le rendez vous de la bonne société Montréalaise. Contentez vos enfants et vous même,

cela ne coûte que 10 centins, l'après-midi comme le soir.

PALLADIO.

PAS DIFFICILE

Petite sœur.—Et comment Jonas a-t-il su qu'il avait passé trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine ?

Grand frère (à qui l'on a donné une montre pour sa première communion).—Pas difficile, petite bête, il regardait à sa montre de temps en temps.

L'avocat.—Il me semble, d'après vos réponses, que vous n'avez aucune opinion propre sur le sujet.

Le juré.—C'est la vérité, il y a plusieurs années que je n'ai pas d'opinions propres.

L'avocat.—Ah ! Et depuis combien d'années ?

Le juré.—Je ne le sais pas, mais c'est sûrement depuis que je suis marié.

SA PRIÈRE



La petite Claire (à la visiteuse qui attend sa mère).—N'est-ce pas, madame, que maman est une bonne femme ?

La visiteuse (étonnée).—Oui, certainement, ma chère enfant ; mais pourquoi me dis-tu cela ?

La petite Claire.—C'est parce que, à chaque fois que vous venez, elle dit sa prière.

La visiteuse (de plus en plus étonnée).—Sa prière ?

La petite Claire.—Oui, elle dit : Seigneur délivrez-nous !

BANQUE VILLE-MARIE

Assemblée annuelle des actionnaires, tenue hier au bureau chef de cette banque, à Montréal

L'assemblée annuelle des actionnaires de la Banque Ville-Marie a eu lieu hier, au bureau principal de la banque, en cette ville.

M. W. Weir, président, occupait le fauteuil. Parmi les autres personnes présentes on remarquait MM. E. Lichtenheim, A. S. C. Wurtelo, F. W. Smith, P. A. A. Dorion, Hugh Garand, G. A. Rolland et Godfrey Weir.

Le rapport suivant a été présenté à l'assemblée par messieurs les directeurs :

Messieurs,

Les directeurs ont l'honneur de présenter le rapport suivant, montrant le résultat des opérations de l'année finissant le 31 mai 1897.

Profits nets, après déduction des intérêts sur dépôts, dépenses d'administration et montant retranché pour dettes mauvaises	\$31,151 96
Balance au crédit de profits et pertes, mai 31, 1896	1,180 57
Faisant un total de	\$31,335 53
Approprié comme suit :	
Dividende 3 p. c. 1er déc. 1896	\$11,388 60
Dividende 3 p. c. 1er juin 1896	11,388 60
Balance restant au compte de profits et pertes	5,558 33
	\$31,335 53

L'état qui vous sera soumis par le comptable vous exposera la position de la banque à la fin de l'année financière.

Durant l'année, cette banque a ouvert à

Chambly une nouvelle succursale qui, jusqu'à présent, a donné des résultats satisfaisants. Comme d'habitude, les succursales ont été inspectées de temps à autre et les directeurs désirent témoigner de la manière intelligente et fidèle dont les gérants et autres officiers ont continué de s'acquitter de leurs devoirs respectifs.

W. WEIR,
Président.

Montréal, 15 juin 1897.

ÉTAT GÉNÉRAL AU 31 MAI 1897

ACTIF	
Escomptes	16,845 81
Billets de la Puissance	16,671 00
Dépôt au gouvernement de la Puissance pour garantir la circulation	20,000 00
Billets et chèques sur autres banques	95,847 63
Du par banques en Canada	6,973 50
Du par banques en pays étrangers	9,358 30
Du par banques dans le Royaume-Uni	1,015 06
Prêts à des corporations municipales	16,127 58
Prêts à demande sur actions et débiteures	101,025 76
Immédiatement réalisable	313,567 63
Prêts escomptés courants	1,111,348 91
Billets dus garantis et non garantis	60,100 38
	\$ 1,171,419 20
Propriétés immobilières autres que les édifices de la banque	38,597 97
Hypothèques sur propriétés vendues par la banque et autres	25,926 13
Bureaux de la banque	31,269 79
Ameublements, coffre-forts, etc.	18,861 77
Autres créances comprenant les actions possédées par la banque	290,030 41
	405,636 40
	\$ 1,890,653 32

PASSIF	
Actionnaires :	
Capital payé	479,620 00
Fonds de réserve	10,000 00
Profits et pertes	5,558 33
Dividende payable au 1er juin 1897	14,388 60
	509,566 93
Billets en circulation	281,905 00
Dépôts ne portant pas intérêt	221,516 10
Dépôts portant intérêt	873,671 60
Autre dettes	1,093 60
	\$1,831,086 30
	\$1,890,653 32

F. LEMIEUX,
Secrétaire.

En proposant l'adoption du rapport, le président réfère à la dernière année financière comme l'une de celles qui ont suscité la plus grande anxiété. La dépression commerciale qui a existé en Canada, et sur une grande échelle encore dans le républicain voisin, durant les quelques années passées, a été causée par l'incertitude de la législation sur le tarif, et en tant que le Canada est concerné, la même incertitude existera jusqu'à ce que l'on connaisse jusqu'où s'étendent les termes de la clause préférentielle à l'égard du Royaume-Uni.

Malgré les circonstances adverses, les profits nets de la banque ont été légèrement augmentés sur ceux des années précédentes.

Parlant des perspectives de l'année courante, le président dit que, en tant que la province de Québec est concernée, les apparences d'une abondante récolte ne sont pas brillantes. Le retard du foin a grandement souffert par les froids de l'hiver, à cause du peu de neige, des pluies fréquentes et du froid de ces jours derniers. Avec du beau temps pendant deux mois, un changement rapide s'effectuerait, et les derniers rapports sont d'une nature plus satisfaisante.

L'action du gouvernement de réduire le taux de l'intérêt sur les dépôts d'épargne des bureaux de poste, de trois et demi à trois pour cent, est en accord avec la tendance de l'argent du marché et les banques ont généralement suivi une même marche, car la difficulté de trouver des placements sûrs, de leurs fonds à un taux plus bas, a nécessité cette action. Les droits élevés sur le bois et le foin par le

dernier tarif des États-Unis, restreindront, sans doute, nos exportations avec ce pays, mais heureusement que nous avons d'autres champs où le commerce peut être grandement augmenté, et probablement à notre plus grand avantage. En tant que ce qui concerne le commerce du foin, le progrès (dont nous avons bénéficié pour quelques années, a été, en parti, plus que réalisé, et une importante association britannique est maintenant établie d'une manière permanente, dont les opérations concourront à réparer les pertes du marché des États-Unis.

"Je ne puis terminer, dit le président, sans parler des cérémonies en l'honneur du jubilé de la Reine, auxquelles tout l'empire britannique participera dans quelques jours. Je me rappelle très bien les scènes joyeuses qui ont salué son avènement au trône, et je marchais dans la procession à son couronnement. Arrivant au Canada quelques années plus tard, j'ai été témoin des progrès étonnants du Dominion sous ce règne bien d'un si grand nombre d'années de paix, et qui par la personnalité de cette souveraine, a contribué à unir les races, les croyances, les sectes dans une union patriotique."

M. E. Lichtenheim, le vice-président de la banque, a alors parlé du tarif canadien actuel. La clause préférentielle est une clause d'un certain intérêt; reste à savoir si elle comprend l'Allemagne. Si tel est le cas elle causera un grand tort au Canada. Lorsqu'il était en rapport avec la compagnie de coton de Montréal, à Valleyfield, il a appris que l'on payait \$1 les tissés de l'Allemagne, tandis que dans le Canada, on les payait \$1 1/2.

Le travail supplémentaire d'une grande partie des dépenses dans la tisserie d'une verge de drap, et le Canada ne peut faire concurrence. Cependant, il croit que la clause préférentielle ne comprendra seulement que le Royaume-Uni.

M. P. A. A. Dorion fit ensuite quelques remarques.

Après les votes ordinaires de remerciements, on procéda à l'élection des officiers. Les anciens directeurs ont été unanimement réélus. Ce sont : MM. W. Weir, E. Lichtenheim, A. S. O. Wurtelo, F. W. Smith et Godfrey Weir.

A une réunion subséquente des directeurs, MM. W. Weir et E. Lichtenheim ont été respectivement réélus président et vice-président.



Après avoir suivi

un régime aux Pilules d'Ayer, le système s'est rétabli et on commence à s'apercevoir que cela vaut la peine de vivre. Celui qui, petit à petit, est devenu la proie de la constipation ne se rend pas compte de la difficulté qu'il a à surmonter avant d'avoir enlevé le fardeau qui l'accable. C'est alors que la montagne devient un monticule, l'air morose qu'il avait fait place à un visage souriant, il est redevenu un homme heureux. Si la vie ne vous sourit pas, vous pourrez l'envisager sous un autre aspect après avoir pris

Les Pilules Cathartiques d'Ayer.

Dans un tripot clandestin : — Nous sommes détroussés d'une façon indigne, disent les joueurs. — Messieurs, fait le banquier avec le plus grand calme, vos plaintes sont injustes; vous n'êtes pas ici dans la forêt de Bondy. — C'est vrai, ripostent les pontes, les arbres manquent !

Une Recette par Semaine

VOTRE LAIT EST-IL PUR ?
Pour reconnaître si le lait est pur ou non, on prend une aiguille d'acier que l'on frotte bien pour n'y laisser adhérente aucune matière grasse. Cette aiguille, on la plonge dans le lait et on la relève verticalement. Si le lait est pur, il en restera une goutte à la pointe.

N'en reste-t-il pas du tout ? Il y a gros à parier que le lait a été "allongé" et dans des conditions frauduleuses.

A la revue, le colonel aperçoit un jeune et élégant sous-lieutenant qui fait le petit pied et met des souliers fins : — Monsieur, lui dit-il, par en bas vous n'êtes pas à l'ordonnance. Si je vous priais de garder la chambre pendant huit jours ?... — Je dirais, mon colonel, que je suis aux arrêts à propos de bottes.

UN BON ANTIDOTE

L'effet du Baume Rhumal sur les poumons est merveilleux. C'est l'antidote le plus parfait contre la consommation, son action est immédiate. La guérison est radicale. Dans toutes les pharmacies.

Discours d'un maire à de nouveaux mariés : — Jeunes époux, regardez mon écharpe qui est la juste représentation de votre bonheur. La bande rouge, Monsieur, est l'emblème de l'ardeur de vos feux. La bande blanche, Mademoiselle, est le symbole de la pureté de votre âme. Et la bande bleue, si elle (lui) vient, serait votre espérance.

Celebre **Sel de Coleman**
Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme.
Prompte livraison garantie.
CANADA SALT ASSOCIATION
CLINTON, ONT.

TRIO DE PROVERBES

Qui plus a, plus convoite.
×
Un pas de jour en vaut deux de nuit.
×
Ce que chante la corneille, chante le cornillon.
SANCHO PANÇA.

LE DIMANCHE AMUSANT

Dernièrement, M. X... manqua de perdre sa femme. Celle-ci était tombée par accident dans la rivière qui traverse sa propriété.
Un de ses amis, vieux garçon, à qui il faisait part de l'événement, lui répondit cyniquement ; "Je vous ai toujours dit que cette rivière n'était pas assez profonde."
* * *
Le beau-père. — Et comme cela, Monsieur, vous voulez absolument être mon gendre ?
Le futur gendre. — Absolument ! Pas du tout, Monsieur, je n'y tiens même pas ; mais je suppose que je serai obligé de l'être si j'épouse votre fille.

LES MÉMOIRES D'UN POLICEMAN



— "Aujourd'hui, vu Mr XX... avec un petit plumet — à surveiller." "Rencontré N... titubant abominablement. La première fois qu'il recommença, aux cellules." — Je ne lui pardonne que parce que il est allé pour s'entendre avec le Dr Sylvestre, 1525 rue St-Denis, ou M. J. H. Chasles, 513 avenue Laval. Mais gare à lui, je l'ai à l'œil.

MAISON DU PEUPLE !

J. A. OUIMET
Ci-devant GUILMETTE & OUIMET

Le magasin par excellence des...
Chaussures à Bon Marché

On ne trouve absolument que là les
SOULIERS D'HOMMES, en veau et en buff, 75c

Une spécialité de CHAUSSURES DE PREMIERE COMMUNION

Gros et Détail. — Assortiment des plus complets

No 1107 RUE ONTARIO
Maison privée : 1105 RUE ONTARIO

On est au salon.
Bébé s'approche d'une dame un peu mûre :
— Dis, madame, t'es jolie ; mais pourquoi tu n'as pas les dents de la même couleur ?

LES

CIGARES et CIGARETTES

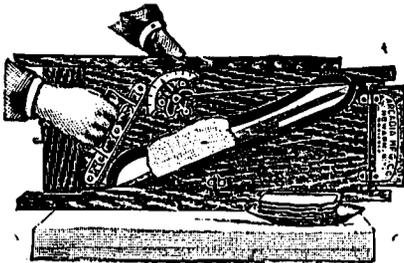
Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc. . . .
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de . . .
GOUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez . . .
L. J. A. SURVEYER, Quineauillier
 6 Rue St-Laurent.

On parle d'un fonctionnaire bourru, insupportable et bête à manger du foie.
 —On ne sait comment le prendre dit quelqu'un.
 —C'est vrai, réplique un autre, c'est une cruche sans anses.

Crétinot est allé lundi soir au Théâtre. Ce matin, il rencontre un de ses amis qui lui demande quelle pièce on avait donnée.
 —Ma foi, répond le doux gâteux, il pleuvait si fort, quand je suis entré, que je n'ai pas pu lire l'affiche.

Aux Femmes Malades
 Votre docteur a-t-il failli de vous guérir? Je suis une Sage Femme d'expérience, et je connais un **Traitement Domestique** qui ne peut manquer de vous guérir. J'enverrai **GRATIS** prièvement tous les conseils et descriptions sur réception de l'adresse, accompagnée d'un timbre-femmes. Les qu'on ont besoin d'assistance sont celles que je veux atteindre, et j'adopte ce moyen, parce que je puis expliquer parfaitement, par lettre, l'efficacité de mes remèdes. Mad. E. Dubois, 378 Rue St. Paul, Montréal.

Lycée de filles.
 —Tu sais, dit une élève à une de ses camarades, j'ai un fiancé.
 —Et qu'est-ce qu'il fait?
 —C'est un premier clerc.
 —Aïe, il peut être... *avoué!*

En Suisse.
 Un touriste s'était attardé dans une petite auberge d'un canton reculé:
 —N'avez-vous donc absolument rien à lire ici que la feuille locale?
 L'aubergiste qui tient en même temps le bureau de poste:
 —Si monsieur voulait, je pourrais lui prêter, pour le distraire, les cartes postales mises au rebut.

POUR FAIRE POUSSER UNE PLANTE



Pour faire pousser une plante il suffit de l'arroser. Pour guérir n'importe quelle maladie de la peau par un traitement facile, employez le **Savon Dermal** de Edouard Morin. Dépôt principal, 397 rue St-Antoine. En vente partout.

DICTONS POPULAIRES

JUILLET

S'il fait beau le jour de la Saint-Martin, [bonne récolte,
 S'il pleut, moisson folle.
 Au mois de juillet
 La faucille au poignet.

Un nouveau député vient au Palais-Bourbon choisir sa place.
 —Je voudrais bien être au milieu, dit-il à l'huissier.
 —Monsieur est-il de la droite ou de la gauche?
 —Je ne sais pas encore... mais je représente un grand centre.

Un financier emménage dans un nouvel appartement:
 —Que va-t-on suspendre là? dit le tapissier en désignant le piton de la rosace centrale.
 —Sans doute les paiements, répondit le concierge philosophe.

UNE BONNE RIPOSTE

Le peintre Lantara (1739 1778), excellent paysagiste, mais qui dessinait mal les figures, avait reçu d'un riche amateur la commande d'un tableau représentant la place et l'église d'un village. Lorsque le tableau fut achevé, l'amateur admira la beauté du coloris, mais trouva la scène un peu vide.

—Monsieur Lantara, dit-il au peintre, vous avez oublié de mettre des personnages dans votre tableau.
 —Monsieur, répondit le peintre en montrant l'église, ils sont à la messe.
 —Eh bien, j'achèterai le tableau quand ils en sortiront."

—Croyez bien que le lait que je vous vends est pur, disait un laitier à un client qui se plaignait que le liquide en question fût un peu bleu.
 —Je n'ai pas besoin de croire, répondit le client; je sais seulement que votre lait me met l'eau à la bouche.

A un examen:
 —Lors de la première invasion du territoire romain par les Gaulois, qu'est-ce qui sauva le Capitole?
 Le candidat hésite, un ami souffle:
 —Les oies.
 Le candidat crânement:
 —Les zouaves sauvèrent le Capitole!

Maman et bété:
 —Tu te rappelleras: Milton, le poète, était aveugle. C'est facile à retenir.
 —Oui, maman.
 —Eh bien! maintenant, quel était le malheur de Milton?
 —Il était poète.

Le petit Robert avec son papa, a rencontré quelques journalistes. On s'est mis à causer.
 —Que deviens-tu?
 —Je fais toujours la Chambre.
 —Eh bien! et toi?
 —Moi, je fais les courses.
 —Quant à moi, dit un troisième, je vais faire le Salon au mois de mai.
 Et Robert, en s'éloignant, demande à son papa:
 —C'est tous des domestiques, n'est-ce pas?

Entre peintres.
 —Qu'est-ce que c'est que ton modèle?
 —C'est un ancien clerc de notaire...
 —Alors c'est une tête d'étude!

DES ACTES, NON DES PAROLES.

Les Jeunes Filles souffrent!

Les Mères insouciantes les voient deperir.

CE QUE DIT Mme JOSEPH DULUDE.

"Va dormir, va te reposer, mon enfant, et ne pleure pas." Ce sont là les paroles que bien des fois nous avons entendu des mères répéter à leurs jeunes filles. Ces dernières traversaient alors leurs maladies mensuelles. Elles étaient pâles, nerveuses, nonchalantes, sensibles, n'ayant ni goût ni appétit, ne pouvant travailler et souffrant les coliques les plus atroces. Mais peut-on dormir quand la douleur perce les membres? Pauvres mères qui voyez avec peine déperir vos jeunes filles en ces occasions, pourquoi ne pas les soulager en leur faisant prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre?



Mme JOSEPH DULUDE

Vos jeunes filles ne s'apercevraient aucunement de leurs périodes mensuelles. Elles seraient toujours gaies, souriantes; et vous seriez heureuses. Ne voyez-vous pas qu'à force de négligence vous allez ruiner pour jamais la santé de vos filles? De mois en mois, de jour en jour même la maladie s'aggrave. Les règles deviennent irrégulières, les jambes enflent. Elles auront douleurs dans les aines. Elles perdront le sommeil et vous les verrez "s'en aller" à vue d'œil. Enfin une toux sèche les prendra.

Ce sera la consommation... et puis la mort. Honnêtes mères, ne condamnez pas vos filles à d'aussi triste calamité, quand vous pouvez les sauver par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Ce remède est infailible. Il est composé des médicaments les plus purs et peut être pris, sans danger aucun, par toutes les femmes. Ces mots: "Va dormir, va te reposer" ne sont pas un remède. Pour guérir, il faut non des paroles, mais des actes. Agissez donc en faisant prendre à vos jeunes filles les Pilules Rouges du Dr Coderre, comme le recommande Mme Joseph Dulude. Mme Joseph Dulude est âgée de 39 ans, elle réside rue Bell, Webster, Mass. C'est une femme fort estimée de tous ceux qui la connaissent. Depuis 25 ans qu'elle réside à Webster, elle est native de St. Paul, P. Q. Mme Dulude, dont nous publions le portrait ci-haut, nous dit qu'elle a été sous les soins d'un médecin durant quatre mois, sans qu'il puisse la soulager. Les Pilules Rouges du Dr Coderre l'ont guérie en trois semaines, du beau mal, faiblesse féminine, langueur, irrégularité, maux de tête, maux d'estomac et douleurs atroces aux membres. Elle ajoute: "Je ne puis trop vanter les Pilules Rouges du Dr Coderre; elles sont merveilleuses, je leur dois la santé." Si les Pilules Rouges du Dr Coderre ont guéri Mme Dulude, elles vous guériront aussi. Les Pilules Rouges du Dr Coderre ne sont pas offertes pour guérir tous les maux, mais pour les maladies des femmes seulement, et pour cela, elles sont une spécialité d'une puissance extraordinaire.

Si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas entièrement, écrivez-nous, notre médecin spécialiste vous répondra pour rien, il est à votre disposition. Il vous donnera un traitement à suivre chez vous. C'est là une chance unique dans votre vie, si vous souffrez, ne la manquez pas. Toute correspondance est strictement confidentielle, ne craignez pas d'écrire.

Demandez les Pilules Rouges du Dr Coderre et insistez pour les avoir. Nous les vendons en boîte seulement, jamais autrement. Soit la boîte, ou 6 boîtes pour \$2.50. Expédites par la poste dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis, sur réception du montant.

Adressez:

Cie Chimique Franco-Américaine,

Department medical,

Boite Postale 2306, MONTREAL, Can.

Logique enfantine.
 La professeur corrige les devoirs de monsieur Bob:
 —Votre copie est pleine de répétitions inutiles. Il ne faut pas répéter comme cela les mots...
 —C'est ma pas faute, M'sieu, s'écrie Bob, je bégaye en écrivant!

Après un acquittement:
 L'avocat. — Comment pouvez-vous imaginer que je vous prendrais à mon service, vous que j'ai défendu en Cour d'assises?
 Le client. — Dame! après tout le bien que vous avez dit de moi au Jury!

Un bossu parle de son père:
 —Je ne lui en veux pas; c'était un si brave homme!
 —Oui, mais un bien mauvais architecte.

Cueilli sur un album:
 "De tous les deuils, le seul dont l'homme reste vraiment inconsolable est celui de la jeunesse."

Que dites-vous de ce vieux dicton alsacien?
 Savez-vous ce qu'il faut pour faire une bonne paire de souliers?
 Pour la semelle, de la langue de femme: c'est inusable; pour l'empeigne, du gesier de chantre: ça ne prend pas l'eau, et pour les talons de la rancune d'Allemand: ça dure tous les jours.

Une leçon d'arithmétique:
 —Supposons que cinq de nos amies et toi, vous avez ensemble 21 pêches, 25 noix, 40 grappes de raisin, 75 prunes et 200 pommes. Qu'est-ce que chacun de vous aurait?

La petite:
 —Mal au ventre, je crois, chère maman!

Propos de chambré:
 —Sargent, pourriez-vous nous dire, sans vous commérer, ce que c'est que l'air bachique que le lieutenant interdit dans la chambrée?
 —L'herbe à chique!... fichue bête que vous êtes!... Vous ne comprenez pas que c'est le tabac!...

La logique des enfants:
 Une petite fille. — Explique-moi donc, Bob, ce que c'est qu'un veuf?

Le jeune Bob (huit ans). — Dame! un veuf ne peut être que le mari d'une veuve.

Entendu le 1er mai.
 —Je ne sais pas ce qu'a ma montre; je l'ai sans doute achetée chez un horloger socialiste: impossible de la faire marcher plus de huit heures par jour!

Dr BERNIER
 DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au

No 60 RUE ST-DENIS

à deux portes plus haut que le Jardin Viger.
 PRIX MODÉRÉS

THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS, Gérants

PRIX
Matinée: Dernière Semaine de la Saison

10c
Commencant le Lundi, 28 JUIN
Après-midi et soir

ROSE SYDELL'S

20c London Belles

Pas plus haut. dans un burlesque comique intitulé:

The Isle of Sham Pain

Bureau des billets au Théâtre ouvert de 9 heures du matin à 10 heures du soir.

PALACE THEATRE
78 RUE ST-LAURENT

La Photographie Animée

Le Cinématographe "Lumière"

DE LYON, FRANCE
La grande merveille du siècle
La seule invention sérieuse et sans rivale
La furor du jour, à Paris, Londres et N.-York

OUVERT TOUS LES JOURS
Dimanches et les jours de fêtes
Seances de 2 à 11 hrs p.m.

ENTRÉE, - 10 cts

Venez Voir et Jugez!!

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 100 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESSETTE & CIE

No 516 Rue Craig
MONTREAL

Dans une classe de mathématiques spéciales, le professeur interpelle un élève inattentif:

—A quoi pensez-vous, vous ne suivez pas?
—Pardon, monsieur, je pense, donc je suis.

—Tout va bien, disait hier un député; j'ai mérité la croix et les ministres l'accordent.

—Eève Latripe, qu'est-ce qu'un miracle?
—Sais pas! M'sieu!

Le professeur gifle son élève qui se met à beugler.

—Ça t'a-t il fait mal.
—Oh! oui, M'sieu!

—Eh bien, si ça t'avait fait du bien, c'eût été un miracle.

—Pourquoi qu'on met un coq sur le haut des clochers?

—Es tu bête, Toto! Parce que, si on y mettait une poule, et qu'elle vint à pondre, les œufs tomberaient sur les passants.

A la Cour d'assises, après le verdict du Jury, qui acquitte l'accusé:

L'accusé, à son avocat.—Pourriez-vous me prendre à votre service, comme homme de confiance?

L'avocat, sursautant.—Vous plaisez!

L'accusé.—Dame! Après tout le bien que vous venez de dire de moi!

Mme X... vient de perdre son mari et Mme Z... lui fait une visite de condoléance.

—Pauvre amie! c'est une perte irréparable! quel est le médecin qui l'a soigné?

—Aucun; il est mort de lui même.

A la correctionnelle:

—Accusé, quelle est votre profession?

—Mon président, empailleur, pour vous servir.

Dans une des journées de juin 1848, un garde national écrit à ses parents: "Je vous écris un sabre dans une main, un pistolet dans l'autre."

DEVINETTE



—Il n'y a personne autre ici que vous et votre fils?
—Non, monsieur, personne!

Dans une réunion littéraire, chacun disait son mot sur d'Ennery. Les uns l'élevaient aux nues, les autres le jetaient à terre.

L'un de ses défenseurs s'écria: —Messieurs, d'Ennery est le talent le plus mûr de notre époque.
—C'est vrai, fit Sardou, le plus mûr... et la preuve, c'est qu'il tombe.

En ménage: Monsieur.—Ma chérie, tu es jolie comme un cœur avec cette nouvelle robe, mais franchement je la trouve un peu chère!...
Madame.—Veux-tu te taire! Tu sais bien que, quand il s'agit de te plaire, je ne regarde jamais à l'argent!...

On parlait d'une dame bavarde, partant, très indiscreète; son ami la défendait.

—Je vous assure que vous vous trompez, dit-elle, elle est bien un peu étourdie, mais tout ce qui lui entre par une oreille, ressort...

—Par la bouche, interrompit quelqu'un.

L'avocat X... donnait dernièrement un grand repas auquel assistaient de nombreux amis. Tout le monde trouva le dîner excellent.

Le lendemain, la femme de l'avocat complimente sa cuisinière spécialement sur sa soupe, une purée délicieuse:

—Comment avez-vous fait pour la passer? J'ai oublié d'acheter une passoire.

—Oh! madame, c'est bien simple, j'ai pris un de vos bas de soie et...
—Comment! malheureuse!

—Oh! ne craignez rien, madame, c'était un bas qu'on allait envoyer au blanchissage.

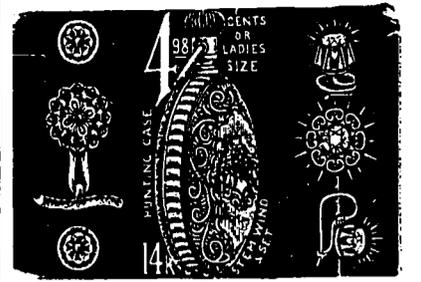
—Madame, je voudrais un bébé incassable.

—Quel genre, monsieur?
—Oh! masculin ou féminin, ça m'est égal.

—Ben oui, quoi! Vous m'faites suer... Faut-il vous mettre les points sur les i?

—Les points sur les i?... Attends un peu, c'est moi qui vais t'les mettre sur les os!

Une Offre pour les Temps Durs



Afin d'activer nos affaires nous avons résolu d'offrir, durant les prochains 60 jours, à tout acquéreur de nos superbes montres à 14 carats, pour hommes ou dames, le choix

ABSOLUMENT GRATUIT

d'une des primes suivantes: Un set de boutons de poignets, pour hommes ou dames, fabriqué en Or Romain et d'une valeur de \$2.50. Une épingle, richement ornée d'une étincelante pierre africaine, d'une valeur de \$1.75. Une paire de Boutons d'Or avec pierres étincelantes, d'une valeur de \$3.50. Un très beau bouton de collet avec diamant, d'une valeur de \$2.00. Tous ces articles sont donnés gratuitement, et seront envoyés, avec la montre choisie et sur réception de la somme de \$4.98 au nom du consignataire qui pourra les examiner au bureau de l'Express et, s'il les trouve convenables à envoyer le montant C. O. D. S'il n'était pas satisfait il n'aurait qu'à retourner le tout par l'Express. La montre, nous l'affirmons, vaut à elle seule, plus du double du montant demandé. Envoyez \$4.98 avec votre ordre, et nous vous transmettrons de suite, comme prime extra et gratuite, une de nos célèbres petites chaînes pour homme ou dame.

ROYAL MFG. CO. 34 Dearborn Street CHICAGO, ILL.

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents
En vente partout, - 10 cts

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

"Le Monde"

LE MEILLEUR

Journal à Nouvelles et . . .
. . . aux Beaux Feuilletons

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité . . .

PRIX DE L'ABONNEMENT:
Edition Quotidienne | Edition Hebdomadaire
Un an \$2 00 | Un an..... 60 cents
6 mois..... 1 00 | Six mois..... 25 cents

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

BUREAUX ET ATELIERS:
NO 75 RUE ST-JACQUES

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

. . . 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

Nouvelle édition du . . . JEU DE POKER

— PRIX, 10 CENTINS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez : "LE SAMEDI", 516 Rue Craig, MONTREAL.

Le doux Calino cassait hier une assiette :

— C'est étonnant, dit-il en ramassant les débris, je n'aurais jamais cru qu'il y avait tant de morceaux que ça dans une assiette.

* *

Les beautés de l'administration.

Un domestique se présente dans un bureau de poste et demande à l'employé :

— Avez-vous une lettre pour M. X... mon maître ?

— Etes-vous muni de l'autorisation nécessaire pour retirer la lettre ?

— Non.

— Eh bien, allez la chercher.

Le domestique part en courant et revient avec la pièce demandée.

L'employé la prend, l'examine, cherche dans le casier, puis, finalement, sur le ton le plus tranquille :

— Il n'y a pas de lettre pour M. X...

* *

Sur la Canebière :

— Z'ai vu un pays où les asperges poussaient des cerisiers.

— Et moi donc, ze connais un autre endroit où les poteaux télégraphiques produisent des fruits.

— Farceur ? des pêches télégraphiques, alors !

X... dine chez un de ses amis, un professeur d'escrime, qui est papa d'un charmant gamin.

Au dessert, l'enfant attrappe une mouche et, s'approchant de X..., lui dit en lui montrant l'insecte qu'il tient au bout de ses doigts :

— Parle, maintenant.

— Pourquoi veux-tu que je parle, mon petit ami ?

— Parce que papa disait l'autre jour à maman que lorsque tu parles, tu tués les mouches à quinze pas.

* *

Nos bons marseillais :

— Entrer dans une cage à lions ! J'y suis entré plus de dix fois !

— Vous n'avez pas eu peur ?

— Peur de quoi !

— Mais, des lions.

— D'abord, quand j'y suis entré, les lions n'y étaient pas !

* *

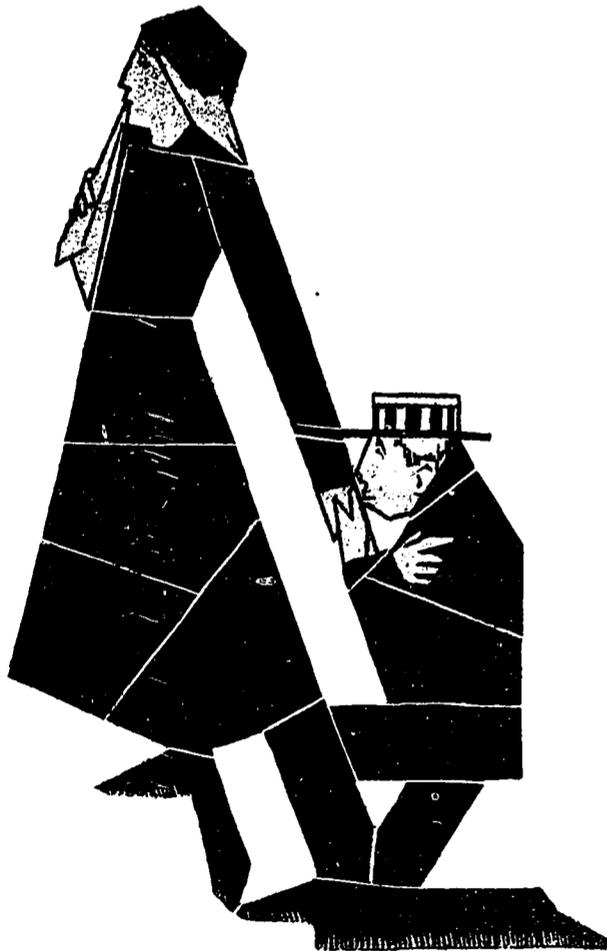
Avant le duel, ce bon Monsieur de Capdesac, qui a fort souci de sa peau, interroge une dernière fois son adversaire :

— Ainsi, c'est sérieux ?...

— Si c'est sérieux ?... Il faut que l'un de nous reste sur le terrain !

— Dans ce cas, reprend Capdesac, restez-y, mon bon, moi ze file.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 83



AVIS — Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mlle W Hart, F Wilkins (Montréal), Jos D Thibault, Mlle Corinne Chartrand, Léon Trépanier (Fall River, Mass), Jules Desvoyaux (Newark, N. J.), Louis Lamoureux (La Fayette, N. Y.), Paul Dubois (Lawrence, N. Y.), Charles Granger (Williamstown, Mass).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mrs Jos D Thibault (Fall River, Mass), Jules Desvoyaux, 191 Main (Newark, N. Y.), Louis Lamoureux (La Fayette, N. Y.),

Paul Dubois (Lawrence, N. Y.), Charles Granger (Williamstown, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Les Plus Forts Bicycles

DANS LE MONDE.

Les Bicycles "Columbia" de 1897, sont faits en tubes d'acier à 5% de nickel. Nous contrôlons l'entière production de ces tubes et les employons exclusivement sur les

Columbia Bicycles \$100 pour tout le monde

LE "STANDARD" DU MONDE.

LES "HARTFORDS" \$75 et \$65

LES SECONDS SEULEMENT DU "COLUMBIA."

—*—*—

POPE MFG. CO., Hartford, Conn.

Catalogue gratuit des vendeurs et agents du "Columbia," par la maille pour un timbre de 2 centins.

MODELE COMPLET DE LA GRANDE MANUFACTURE DES "COLUMBIA" lithographié en couleurs, prêt pour être coupé et bâti, donnant un amusement et instruction illimités aux jeunes et aux vieux. Envoyé par la maille contre cinq timbres de 2 centins.

C'est Monsieur W. H. FLIGG, qui est notre agent à Montréal.

2

Lili et Nina, deux fillettes, causent :
Lili. — Je suis contente, maman m'a donné hier une belle poupée.

Nina (délaisseuse). — Tu joues encore à la poupée, toi ? Moi non, je suis trop grande.

Lili. — Qu'as-tu fait de la tienne, que tu avais l'autre jour ?

Nina. — Je l'ai mise dans l'armoire ; elle sera pour mes enfants !

Lili. — Et si tu n'as pas d'enfants ?

Nina. — Eh bien ! elle sera pour mes petits enfants.

Le locataire. — Mais je croyais que vous deviez faire blanchir le plafond de mon appartement ?

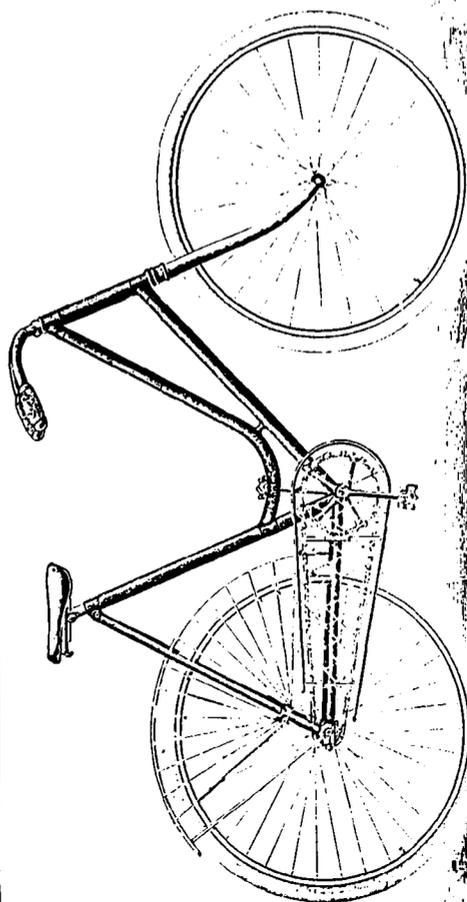
La concierge. — Impossible en ce moment, le propriétaire est en grand deuil.

* *

Le président à un témoin à décharge :

— Pourquoi pensez-vous que le prévenu ne jouit pas de toute sa raison ?

— Mon président, je l'ai vu deux fois embrasser sa belle-mère !



Bicycles HYSLOP

POUR

Dames et Messieurs

Avec, attachés aux pneumatiques, les

FAMEUX FREINS AUTOMATIQUES DE ANDERSON

Aucun bicyclette ne devrait en être dépourvu.

Articles pour Bicycles : Lampes, Timbres, Selles "Christie"

Catalogue sur demande.

LOUIS RUBENSTEIN AGENT

537 Rue Craig

L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fatigue ou Epuisement Cérébral — chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; contre les affections de la Moelle Epinière, Faiblesse Générale, Débilité Norveuse, Idées Fixes, Scrupules, Fluxus Blancs, Vapeurs, Érythrasmes, Hystérie, Vertige, Vents, Incontinence d'Urine, Menstruation difficile ou supprimée, Beau Mal.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

PRIS AU PIÈGE

Mme Alamode. — Voyons, Alfred, tu te rappelles bien, je pense, que tu m'as promis un chapeau neuf ?

Alfred. — Moi ! Promis un chapeau neuf ! Mais quand ? Bonté du ciel !

Mme Alamode. — Mais avant notre mariage. Ne te souviens-tu pas que tu m'as juré que jamais disgrâce ne planerait sur ma tête.

Alfred. — Eh bien ?

Mme Alamode. — Eh bien comment appelleras-tu cette infâme affaire que j'ai là sur la tête si ce n'est pas une disgrâce ?

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS **SIROP DU D^R CODERRE**



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES

Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18—94

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Le président à l'accusé. — Vos nom et prénoms ?
L'accusé, avec ironie et respect. — Faites donc pas l'enfant, mon président, vous ne voyez que moi ici.

IL SERA DEBOUT

Albertine. — Alfred, as-tu arrangé le réveil-matin ?

Alfred. — Pas nécessaire. Blandine doit me payer, demain matin à 7 heures, les \$100 qu'il me doit.

DE BONNE COMPOSITION

Hermance (pleurant). — Tu as cassé la promesse que tu m'avais faite. Je suis la plus malheureuse des femmes.

Vicior. | Allons, ne pleure plus ma chère, je vais t'en faire une autre.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 85



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Decoupez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: LE PERE PENUTE ET SON CHAT.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

AVIS IMPORTANT — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 8 juillet, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ
Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m. et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451
Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL
23 j 8

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.



RESTAURANT PARISIEN

(LA MAISON BLANCHE)

Table d'Hôte, 25c, de midi à trois heures. A la carte jusqu'à minuit. Cuisine bourgeoise.

COIN DES RUES

St-Jacques et St-Lambert

Entrée privée Côte St-Lambert.

Spécialité de Vins Importés.

Le monde oublie vite ceux qui se sont retirés de lui. — MR DE LA FAYETTE.

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Bains

Turco-Russes, De Natation et Bains Privés.

—AUX—

Bains Laurentiens

ANGLE DES RUES CRAIC ET BEAURY

Jours réservés aux dames: le lundi avant-midi et le mercredi après-midi.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.